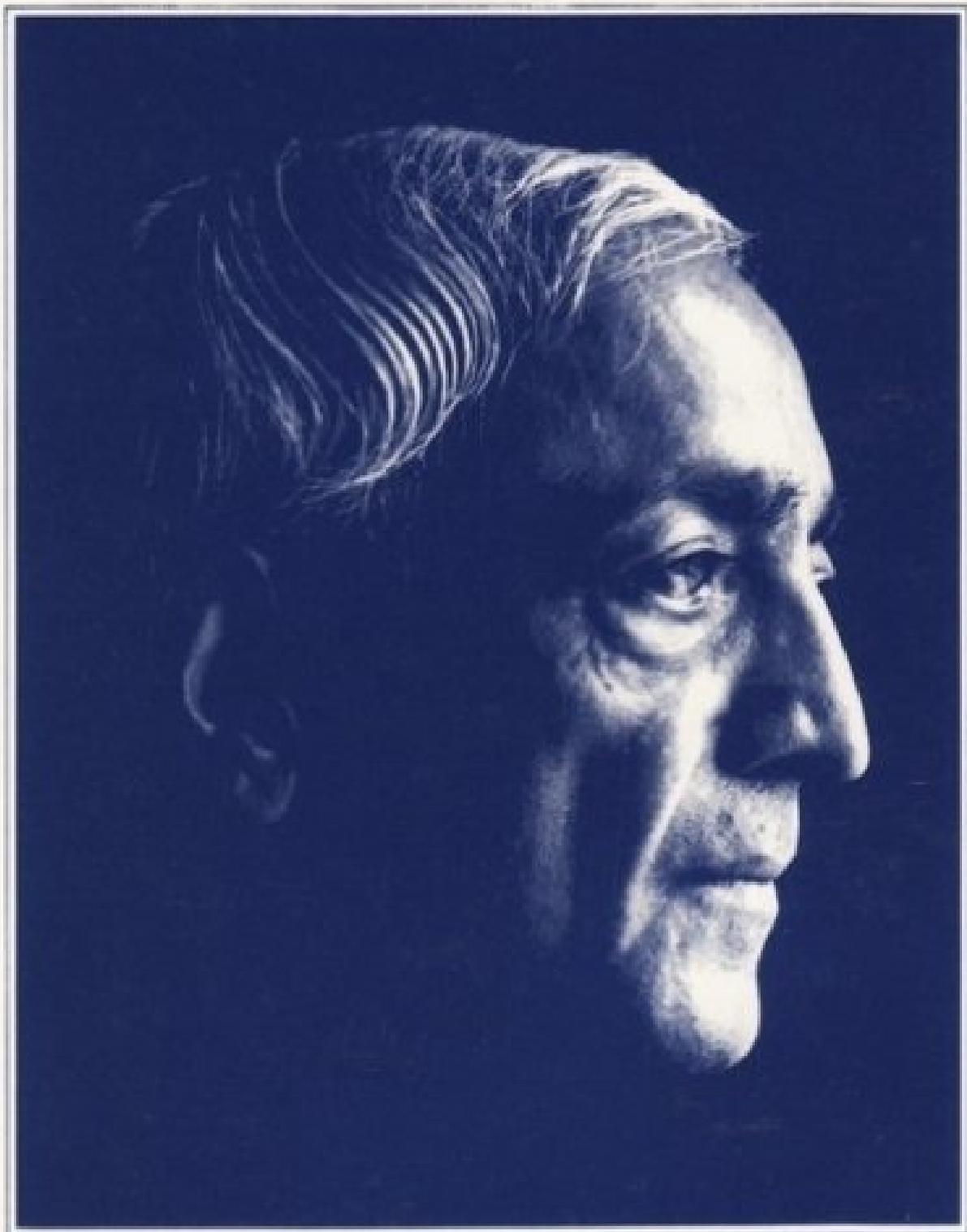


KRISHNAMURTI

L'impossible question



DELACHAUX & NIESTLÉ

Facebook : La culture ne s'hérite pas elle se conquiert

Jiddu Krishnamurti

L'Impossible Question

Traduit de l'anglais par Annette Duché

Aux Éditions Delachaux & Niestlé (1972).

Citation

« Jamais nous ne posons la question impossible, nous nous demandons toujours ce qui est possible. Si vous posez une question impossible, votre esprit doit trouver la réponse en termes de l'impossible – non en fonction du possible »

J. Krishnamurti

Quatrième de Couverture

KRISHNAMURTI prend place parmi les plus grands esprits vivants de notre temps. Peut-être est-il le seul qui soit vraiment universel. Chez lui, pas d'engagement religieux, politique, ni d'idéologie d'aucune sorte. Que ce soit aux Indes, aux Etats-Unis, en Europe, en parlant à des auditoires de plus en plus vastes, dans des séminaires d'étudiants ou dans des écoles, il a rencontré toutes les mentalités, connu toutes les interrogations. Et dans cet inventaire de tous les conditionnements, il montre dans un langage simple, leur mécanisme commun à tous les hommes. En mettant l'utilisation des facultés intellectuelles à leur juste place, en allant à la racine des mouvements de notre psychisme, il permet à chacun, sans fuir sa vie quotidienne, de découvrir l'intelligence qui transcende la pensée.

Partie I

1ère Causerie : Regarder

« *L'énergie fragmentée et conditionnée prend fin lorsqu'elle est regardée avec un sérieux total.* »

Dans un monde où règnent la plus extrême violence et la plus extrême confusion, où surgissent toutes les révoltes et où on donne à ces révoltes des explications par milliers, on espère toujours voir paraître une réforme sociale, des réalités autres, et pour l'être humain une plus grande liberté. La violence sévit dans tous les pays, sous tous les climats, sous l'étendard de la paix ; au nom de la vérité s'étalent l'exploitation, la misère de millions d'affamés. D'implacables tyrannies étouffent toute liberté, partout règne une immense injustice sociale. Il y a la guerre, la conscription et la fuite devant la conscription. En vérité, la confusion est immense et la violence effroyable. La haine trouve une justification, toutes les évasions sont acceptées comme faisant partie de la vie normale. On prend conscience de tout ceci, on se sent perdu, incertain sur ce qu'il y a lieu de faire, de penser, du rôle qu'il s'agit de jouer. Que faire? Se joindre aux activités des gens « engagés » ou se réfugier dans un quelconque isolement intérieur? Retourner aux anciennes idées religieuses, lancer une nouvelle secte, ou continuer à se laisser guider par ses préférences personnelles ou ses vieux préjugés. Voyant tout cela, on ressent naturellement le désir de savoir par soi-même ce qu'il y a lieu de faire, de penser, comment vivre une autre vie.

Si, au courant de ces causeries et de ces discussions, nous pouvons trouver une lumière en nous-mêmes, un

mode de vie sans aucune violence d'aucune sorte, une vie totalement religieuse et, par conséquent, totalement dépourvue de peur, une vie intérieurement stable que ne troublerait aucun événement extérieur, alors, me semble-t-il, ces causeries en auront valu grandement la peine. Pouvons-nous accorder une attention entière et sensitive aux sujets dont nous allons discuter? Nous travaillons pour découvrir comment vivre en paix. Ce n'est pas l'orateur qui vous dit quoi faire, quoi penser, lui n'a aucune autorité, aucune « philosophie ».

Un obstacle majeur est que notre cerveau travaille avec nos anciennes habitudes, tel un disque de gramophone qui ressasse toujours la même ritournelle. Tant que retentit cette ritournelle, ce ronronnement de l'habitude, nous ne sommes capables de rien entendre de neuf. Le cerveau a été conditionné à penser d'une certaine façon, à réagir selon notre culture, nos traditions, notre éducation ; ce même cerveau s'efforce d'écouter une mélodie nouvelle et il n'en est pas capable. C'est là notre principale difficulté. Une causerie enregistrée sur une bande peut être effacée ; on peut recommencer ; malheureusement l'enregistrement sur la bande du cerveau est si ancien, il dure depuis si longtemps qu'il est très difficile de l'effacer pour faire du neuf. Nous reproduisons le même modèle, les mêmes idées, les mêmes habitudes physiques, inlassablement et ainsi nous ne saisissons jamais rien de nouveau.

Pourtant je vous assure qu'il est possible de mettre de côté la vieille bande, les façons anciennes de penser, de sentir, de réagir, les innombrables habitudes qui sont les nôtres. On peut le faire si on y porte vraiment toute son attention. Si ce qu'on écoute est mortellement grave, d'une immense importance, on est alors contraint d'écouter de

telle façon que cet acte même efface tout ce qui est vieux. Je vous en prie, essayer ou plutôt faites-le. Tout ceci vous intéresse profondément sans quoi vous ne seriez pas ici... Je vous en prie, écoutez avec la plus complète attention, et de ce fait même, tous les vieux souvenirs, les traditions accumulées seront balayés.

Il nous faut être sérieux et graves face à un monde chaotique, à l'incertitude, à la guerre et la destruction, un monde où toutes les valeurs ont été rejetées par une société de complète licence sexuelle et économique. Plus de moralité, plus de religion ; tout est balayé et il nous faut être complètement et profondément sérieux ; si vous avez cette gravité dans votre cœur, vous écouterez. Être assez sérieux pour écouter totalement, pour découvrir par vous-mêmes cette lumière que rien ne peut éteindre, une manière de vivre qui ne dépend d'aucune idée, d'aucune circonstance, une manière de vivre toujours libre, nouvelle, jeune, vivace, cela dépend de vous et non de l'orateur.

Si vous avez en vous une qualité d'esprit qui se propose à tout prix de découvrir, alors vous-mêmes et l'orateur pourrez travailler ensemble, connaître cette chose étrange, laquelle est capable de résoudre tous nos problèmes – qu'ils soient dus à la monotonie de la vie quotidienne ou qu'il s'agisse des problèmes les plus graves.

Comment nous y prendre? J'ai le sentiment qu'il n'existe qu'un seul chemin : il consiste à aboutir par la négation, à ce qui est positif, découvrir ce qui est par la compréhension de ce qui n'est pas. Voir ce qui existe en fait et aller au-delà. Commencer par contempler le monde, les événements qui s'y déroulent, tout ce qui s'y passe ; voir si nos rapports avec ce monde comportent ou non un élément de séparativité. Nous pouvons considérer les

événements du monde comme ne nous concernant pas en tant qu'individus, et cependant chercher à leur imposer une forme, à agir sur eux. Par ce moyen on établit une séparation entre le monde et soi-même. On peut regarder à partir de sa science, de son expérience, de ses particularités, de ses préjugés et ainsi de suite ; on regarde comme un spectateur séparé du monde. Il s'agit de découvrir comment regarder de façon à voir tout ce qui se passe en soi et hors de soi, comme un processus unitaire, un mouvement global.

Ou bien on contemple le monde d'un point de vue particulier prenant position verbalement, idéologiquement, étant engagé dans des activités particulières et par conséquent étant isolé de tout le reste, – ou bien on regarde ce phénomène dans son ensemble comme un unique processus, un mouvement global dont on fait partie et dont on n'est pas séparé. Ce que l'on est : le résultat d'une culture, d'une religion, d'une éducation, d'une propagande, d'un climat, d'une alimentation – nous sommes le monde et le monde est nous-mêmes. Peut-on voir tout ceci dans sa totalité – sans se préoccuper d'agir sur cette totalité? Avons-nous le sentiment de l'humanité comme étant un tout? Il ne s'agit pas de s'identifier avec le monde, nous sommes le monde. La guerre est le résultat de nous-mêmes. La violence, les préjugés, l'effroyable brutalité qui sévit, tout cela fait partie de nous-mêmes.

Tout dépend donc de la façon dont vous regardez ce phénomène à la fois intérieurement et extérieurement et aussi de la gravité de votre esprit. Si vous êtes véritablement sérieux, alors quand vous regardez, l'ancienne force vive, la répétition de modèles vétustés, les anciennes façons de penser, d'agir et de vivre – tout cela

prend fin. Êtes-vous sérieux dans votre propos de découvrir un mode de vie où tout ce tumulte, cette misère et cette souffrance ont cessé d'exister? Pour la plupart d'entre nous, le point difficile est de se libérer des vieilles habitudes de penser : « Je suis quelque chose », « je veux m'accomplir », « je veux devenir », « j'ai foi en mes opinions », « voici le chemin à suivre », « j'appartiens à telle secte particulière ». Dès l'instant où vous prenez position, vous vous êtes retranché et êtes par conséquent devenu incapable de voir le processus dans son entier.

Tant qu'existe cette fragmentation de la vie, fragmentation extérieure et intérieure, il y a forcément guerre et confusion. Je vous en prie, voyez ceci avec votre cœur. Regardez la guerre qui se poursuit au Moyen-Orient. Tout ceci, vous le savez ; on a écrit des volumes d'explications là-dessus. Nous sommes pris au piège des explications, comme si aucune d'elles pouvait résoudre quoique ce soit! Il est essentiel de se rendre compte qu'il ne faut pas se laisser prendre aux explications, quel qu'en soit l'auteur. Quand vous voyez « ce qui est », point n'est besoin d'explications ; l'homme qui ne voit pas « ce qui est » s'y perd. Comprenez cela, je vous en prie ; comprenez-le fondamentalement afin que plus jamais vous ne soyez le jouet des mots.

En Inde c'est la coutume de s'en référer à un livre sacré, la Gita, et de tout expliquer selon cette Écriture. Ainsi des milliers et des milliers de gens se font expliquer comment vivre, quoi faire, comment Dieu est ceci, ou cela – ils écoutent tout ravis et continuent à vivre comme auparavant. Les explications vous aveuglent, elles empêchent de voir « ce qui est » vraiment.

Il est d'une importance primordiale de découvrir par

vous-mêmes comment vous considérez ce problème de l'existence. Est-ce à partir d'une explication, d'un point de vue particulier, ou bien regardez-vous de façon non fragmentaire? Je vous en prie, tirez la chose au clair. Allez vous promener tout seul, partez à la découverte, mettez-y tout votre cœur, découvrez comment vous regardez tous ces phénomènes. Nous pourrions alors nous tourner ensemble vers les détails ; nous examinerons les détails les plus infimes pour éclaircir, pour comprendre. Mais auparavant il vous faut être libre de toute fragmentation et il faut vous en assurer. Vous n'êtes plus un Anglais, un Américain, un Juif – vous me suivez – vous êtes affranchi de tout conditionnement religieux, culturel, qui pourrait vous lier, influencer sur vos expériences, lesquelles vous plongeraient dans de nouveaux conditionnements.

Considérez tout ce mouvement de la vie comme un seul processus ; c'est une vision très belle et qui ouvre la porte sur d'infinies possibilités ; l'action est alors extraordinairement complète, la liberté absolue. Il faut que l'esprit soit libre si l'on se propose de découvrir la réalité, la vraie et non celle qui est un fruit de l'invention ou de l'imagination. Il faut une liberté totale sans trace de fragmentation. Pour ceci, il vous faut être complètement sérieux – par vous-même et non en vous inspirant de quelqu'un qui vous dit : « Voici comment être sérieux » ; rejetez tout cela, n'y prêtez pas l'oreille. Découvrez par vous-même, peu importe que vous soyez vieux ou jeunes.

Désirez-vous poser des questions? Avant de le faire, voyez pourquoi vous questionnez et de qui vous attendez une réponse. Une explication, qui sera peut-être la réponse, va-t-elle vous satisfaire? Si l'on pose une question – et il faut s'enquérir de toutes choses – est-ce parce que,

ce faisant, on commence à examiner, et par conséquent à partager, avancer, à expérimenter, à créer ensemble?

Auditeur : S'il y a quelqu'un – mettons un fou – en liberté et qui se met à tuer les gens, et si l'on a la possibilité de l'en empêcher en le tuant à son tour, que doit-on faire?

Krishnamurti : Donc, tuons tous les Présidents, tous les dirigeants, tous les tyrans, tous les voisins et nous-mêmes. (Rires.) Non, non, ne riez pas. Nous faisons partie de tout ceci. Nous avons, par notre propre violence, contribué à l'état où se trouve le monde. Ceci, nous ne le voyons pas clairement. Nous nous figurons qu'en nous débarrassant de quelques individus, en détruisant l'ordre établi, nous pourrions résoudre tout le problème. Toutes les révolutions matérielles ont agi d'après ce principe, la Révolution Française, la Communiste et ainsi de suite, et toutes se sont ensablées dans la bureaucratie ou la tyrannie.

Donc, mes amis, pour susciter un autre mode de vie, il faut le susciter, non pour les autres mais pour soi-même, parce que l' « autre » c'est soi-même. Il n'y a pas de « nous » et de « eux », il n'y a que nous-mêmes. Ceci étant vu, vraiment et non pas verbalement, ou intellectuellement, mais avec notre cœur, on pourra constater qu'il peut y avoir une action totale, entraînant un genre de résultats entièrement différent, et nous pourrions espérer alors une structure sociale nouvelle et non pas voir l'ordre établi renversé pour être aussitôt remplacé par un autre.

Il faut avoir la patience de s'enquérir ; les jeunes n'ont guère de patience, ils veulent des résultats instantanés – café instantané, thé instantané, méditation instantanée – c'est dire qu'ils n'ont pas compris le processus total de la vie. Si on le comprend dans sa totalité il y a une action instantanée, toute autre que l'action de l'impatience.

Regardez, voyez ce qui se passe en Amérique, les émeutes raciales, la misère, les ghettos, la vanité de l'éducation telle qu'elle est – voyez les divisions en Europe, le temps qu'il faut pour obtenir une Europe fédérée. Et regardez ce qui se passe aux Indes, en Asie, en Russie, en Chine. Voyant tout cela, et encore les divisions religieuses, on sent qu'il n'y a qu'une réponse, une action, une action totale et non une action partielle et fragmentaire. Cette action totale est non de se massacrer entre soi mais de voir les divisions qui ont entraîné cette destruction de l'humanité. Quand on le voit, avec sensibilité et gravité, il y a une action tout à fait différente.

Auditeur : Pour un homme qui est né dans un pays où règne la plus complète tyrannie, de sorte qu'il en est tout à fait étouffé, n'ayant jamais l'occasion de faire quoi que ce soit lui-même – j'ai le sentiment que la plupart des gens ici sont incapables de s'en faire la moindre idée – il est né dans cette situation, et ses parents avant lui. Qu'a-t-il fait pour contribuer au chaos qui règne dans le monde?

Krishnamurti : Rien probablement. Qu'a-t-il fait, le pauvre homme qui vit dans un coin reculé des Indes, ou dans un petit village d'Afrique, ou dans quelque heureuse petite vallée, ignorant tout de ce qui se passe dans le reste du monde. Comment a-t-il contribué à cette structure monstrueuse? Il n'a probablement rien fait du tout, le pauvre. Que pouvait-il faire?

Auditeur : Être sérieux? Qu'est-ce que cela signifie? J'ai le sentiment de ne pas l'être.

Krishnamurti : Cherchons ensemble. Être sérieux, qu'est-ce que cela veut dire? Sérieux de telle sorte que vous êtes entièrement dévoué à quelque chose, une vocation, et que vous vous proposez de mener la chose jusqu'au bout.

Ceci n'est pas une définition, n'acceptez jamais une définition. On se propose de vivre d'une vie entièrement différente, une vie sans violence, une vie de totale liberté intérieure ; on veut découvrir et on se propose de consacrer son temps, son énergie, sa pensée, enfin tout à cette question. D'un tel homme, je dirais qu'il est sérieux. Il ne se laisse pas détourner facilement – il peut se distraire, mais son itinéraire est tracé. Ceci ne veut pas dire qu'il est dogmatique ou obstiné, qu'il ne sait pas s'adapter. Il écouterait les autres, il pèsera, il examinera, il observera. Par son esprit sérieux, il pourra être centré sur lui-même ; cet autocentrisme nuira à sa vision ; il lui faut écouter les autres, examiner, questionner sans cesse ; autrement dit, il lui faut être sensitif à l'extrême. Il lui faut savoir qui et comment il écoute. Il est à l'écoute, il poursuit son enquête, il questionne avec un cerveau, un esprit, un cœur sensitifs (ce ne sont pas là des choses différentes), il enquête avec toute sa sensibilité, tout son être. Découvrez si votre corps est sensitif ; prenez conscience de ses gestes, de ses habitudes particulières. Vous ne pouvez pas être physiquement sensitif si vous mangez trop, pas plus que vous ne pouvez le devenir en jeûnant, en vous affamant. Il faut avoir soin et souci de ce que l'on mange. Il faut un cerveau sensitif, c'est-à-dire un cerveau qui ne fonctionne pas dans l'ornière des habitudes, poursuivant ses petits plaisirs sexuels ou autres.

Auditeur : Vous nous dites de ne pas écouter d'explications. Quelle est la différence entre vos causeries et des explications ?

Krishnamurti : Qu'en pensez-vous ? Y a-t-il une différence ou ne sont-elles qu'un verbiage de plus ?

Auditeur : Les paroles sont toujours des paroles.

Krishnamurti : Nous expliquons, nous décrivons les causes et les effets, disant, par exemple : l'homme a hérité de la brutalité de l'animal. On le fait remarquer, mais, si en même temps on agit, on cesse d'être violent, n'y a-t-il pas une différence? C'est l'action qui est indispensable ; mais celle-ci se produira-t-elle par le fait d'explications, de paroles? Ou bien cette action totale ne se produit-elle que si vous avez la sensibilité nécessaire pour observer tout le mouvement de la vie, ce mouvement dans sa totalité? Que cherchons-nous à faire ici? Donner des explications sur le pourquoi et la cause du pourquoi? Ou bien cherchons-nous à vivre de telle façon que notre vie n'ait pas ses racines dans un monde de mots mais dans la découverte de ce qui est – et qui ne dépend pas des mots. Il y a une immense différence entre les deux – même si c'est moi qui le fais remarquer. Un homme a faim ; vous pouvez lui expliquer la nature et le goût de la nourriture, lui montrer le menu, le conduire à la fenêtre et lui faire contempler un étalage d'aliments. Mais ce qu'il veut c'est la nourriture elle-même ; cela les explications ne le lui donneront pas. Voilà la différence.

Saanen, le 16 juillet 1970

« Dépendre en aucune façon de son savoir ou d'imaginations et de fantaisies subjectives engendre la peur et détruit la liberté. »

Il y a bien des sujets dont nous avons à discuter, mais il me semble qu'en premier lieu nous devons examiner très à fond ce que c'est que la liberté. Faute de la comprendre, non seulement extérieurement, mais encore et en particulier intérieurement, profondément et avec gravité (il s'agit de la ressentir et non de la saisir intellectuellement) faute de la comprendre ainsi, tout ce que nous pourrions en dire n'aurait que bien peu de sens.

L'autre jour, nous avons examiné la nature de notre esprit. C'est l'esprit grave et sérieux qui vit vraiment et jouit de la vie – non celui qui se contente de rechercher tel divertissement, tel accomplissement, telle ou telle satisfaction. La liberté implique le rejet total ; la négation de toute autorité psychologique intérieure. La jeune génération se figure que la liberté consiste à cracher au visage du gendarme, à faire tout ce qui lui passe par la tête. Mais le rejet de toute autorité extérieure ne signifie pas la libération complète de toute autorité intérieure ou psychologique. Dès l'instant où nous avons compris l'autorité intérieure, l'esprit et le cœur sont totalement et entièrement libres ; nous pourrions alors comprendre la liberté de l'action extérieure.

Celle-ci dépend entièrement de la libération psychologique, c'est-à-dire du rejet de toute autorité intérieure. Ceci exige une grande patience dans notre réflexion et notre recherche. C'est d'une importance

primordiale ; ayant compris l'autorité, nous pourrions aborder tout autrement les questions qui se posent dans notre existence quotidienne et dans notre vie en général.

Selon le dictionnaire, le mot « autorité » signifie « celui qui lance une idée originale », « l'auteur d'une chose toute nouvelle ». Il élabore un modèle, un système basé sur ses réflexions ; d'autres suivent, trouvant là quelque satisfaction. Ou bien il prend l'initiative d'un mode de vie religieuse et d'autres suivent aveuglément ou intellectuellement. Ainsi des normes, des modes de vie, de comportement sont établis, politiquement ou psychologiquement, extérieurement ou intérieurement. L'esprit, paresseux et indolent comme il l'est, trouve une certaine facilité à suivre une directive donnée par un autre.

Le disciple accepte l'autorité comme un moyen d'obtenir ce qui lui a été promis par tel ou tel système, par telle ou telle philosophie ; il s'y cramponne, en dépend, et ainsi renforce cette « autorité ». Un disciple est donc un être humain de seconde main ; la plupart des gens sont complètement de seconde main. Ils se figurent avoir quelques idées originales en ce qui concerne la peinture ou la littérature et ainsi de suite, mais essentiellement, parce qu'ils sont conditionnés à suivre, à imiter, à se conformer, ils sont devenus des êtres humains absurdes et de seconde main. C'est là un des aspects de la nature destructrice de l'autorité.

En tant qu'être humain, suivez-vous quelqu'un psychologiquement? Nous ne parlons pas d'obéissance extérieure, du respect de la loi – mais intérieurement, psychologiquement suivez-vous? Si oui, vous êtes essentiellement de seconde main ; vous pouvez passer votre temps en bonnes œuvres, mener une vie exemplaire,

tout cela a peu de sens.

Il y a aussi l'autorité de la tradition. Le mot « tradition » signifie « reporter du passé au présent » – tradition religieuse, familiale ou raciale. Puis il y a la tradition de la mémoire. Il est clair que le respect de la tradition a une certaine valeur à certains niveaux ; à d'autres il n'en a aucune. Les bonnes manières, la courtoisie, les égards sont les effets d'un esprit sans cesse en éveil mais peuvent petit à petit devenir tradition ; un modèle de comportement est établi, l'esprit le répète. On ouvre la porte pour quelqu'un, on arrive à table à l'heure dite et ainsi de suite ; mais désormais c'est devenu tradition, ce n'est plus une manifestation de clarté, d'éveil, d'acuité.

Un esprit en qui la mémoire a été cultivée fonctionne dans la tradition comme un ordonnateur – répétant ses souvenirs à satiété. Jamais il n'accueille rien de neuf, jamais il ne peut écouter d'une manière entièrement nouvelle. Nos cerveaux sont comme des bandes enregistrées ; certaines datent de siècles et nous les répétons sempiternellement. Il est impossible d'entendre quoi que ce soit de neuf à travers le bourdonnement de cette répétition. Alors on demande : « Que puis-je faire » ?

« Comment me débarrasser du vieux mécanisme, du vieil enregistrement » ? Le neuf ne peut être entendu que quand l'ancienne bande tombe dans un silence total et cela, sans effort, quand on a le sérieux qu'il faut pour écouter, pour découvrir, quand on est capable de prêter attention.

Il y a donc l'autorité d'un autre dont nous dépendons, l'autorité de la tradition, celle du passé qui est mémoire, savoir. Il y a encore l'autorité de l'expérience immédiate que l'on reconnaît à partir de son savoir accumulé ; on la

reconnaît et elle n'est plus neuve. Comment un esprit, un cerveau si conditionnés par l'autorité, l'imitation, le conformisme et l'adaptation, comment pourraient-ils écouter quoi que ce soit de neuf. Comment voir la beauté du jour quand le cœur et le cerveau sont si embrumés par le passé et son autorité. Si l'on peut vraiment percevoir ce fait que l'esprit porte son passé comme un fardeau, qu'il est conditionné par des autorités de toutes natures, qu'il n'est pas libre et par conséquent incapable de voir d'une façon complète, alors le passé est mis de côté sans effort.

La liberté implique l'extirpation complète de toute autorité intérieure. La liberté extérieure en découle – processus absolument différent des réactions d'opposition et de contestation. Ce que nous disons là est très simple et c'est précisément à cause de sa simplicité que vous passerez à côté. L'esprit, le cerveau sont conditionnés par l'imitation et le conformisme – c'est un fait. L'esprit, qui est véritablement libre, ne reconnaît aucune autorité d'aucune sorte ; il sait ce que cela signifie que d'aimer et de méditer.

En comprenant la liberté, on comprend en même temps ce que signifie la discipline. Ceci peut paraître contradictoire parce qu'habituellement nous pensons que la liberté signifie libération de toute discipline. Quelle est la qualité d'un esprit hautement disciplinée? La liberté ne peut exister sans elle, ce qui ne veut pas dire qu'il faut d'abord être discipliné pour parvenir ensuite à la liberté. La liberté et la discipline vont de pair, ce ne sont pas deux choses distinctes. Que signifie le mot « discipline »? Selon le dictionnaire, il signifie « apprendre » et non un état d'esprit qui suit par contrainte un certain modèle d'action conforme à une idéologie ou une croyance. Un esprit

capable d'apprendre est entièrement différent d'un esprit qui ne sait que se conformer. L'esprit qui apprend, qui apprend à connaître, qui observe, voyant directement « ce qui est », n'interprète pas « ce qui est » selon son désir, son conditionnement, son bon plaisir particulier.

La discipline ne signifie pas suppression ou contrainte, pas plus qu'elle n'est adaptation à un modèle ou à une idéologie ; elle est le propre d'un esprit qui voit « ce qui est » et qui apprend à connaître à partir de « ce qui est ». Un tel esprit doit être extraordinairement éveillé et lucide. Dans le sens ordinaire du mot, « se discipliner » implique qu'il existe une entité qui se discipline conformément à quelque chose. C'est un procédé dualiste : je me dis : « Il faut que je me lève tôt le matin, que je ne sois pas paresseux » ; ou : « Je ne dois pas me mettre en colère. » Ce qui est donc un processus dualiste. Il y a celui qui, avec sa volonté, s'efforce de contrôler sa conduite, supposant à ce qu'il fait en réalité. Un tel état est un conflit.

La discipline imposée par les parents, par la société, par les organisations religieuses signifie conformisme. Elle entraîne la révolte contre ce conformisme – les parents voulant contraindre à certaines actions, il y a résistance et ainsi de suite. C'est une vie basée sur l'obéissance et le conformisme ; puis il y a le contraire, le rejet du conformisme et le règne du bon plaisir. Nous allons découvrir quelle est la qualité d'un esprit qui ne se conforme pas, pas plus qu'il n'imité, ne suit ou n'obéit, et qui pourtant porte en lui une qualité de haute discipline dans ce sens qu'il apprend à connaître, d'instant en instant.

La discipline vraie, c'est connaître et non se conformer. Par conformisme, je me compare à un autre, je me mesure

à lui quant à ce que je suis, ce que je me figure devoir être, je me mesure au saint, au héros, etc. Là où il y a conformisme, il y a comparaison : cela il faut le voir. Découvrez si vous êtes capable de vivre sans comparaison, autrement dit sans vous conformer. Nous sommes conditionnés à comparer dès notre enfance : « Tâche de ressembler à ton frère, ou à ta grand-tante. » « Cherche à vivre comme un saint », ou encore : « Sois comme Mao. » Nous comparons tout au long de notre éducation, dans des écoles où on donne des bons points, où on passe des examens. Nous ne savons pas ce que cela signifie que de vivre sans comparaison et sans concurrence, et par conséquent d'être non agressifs, non concurrentiels, non violents. Car se comparer à un autre, c'est être agressif et violent. La violence ne consiste pas à tuer ou à frapper quelqu'un, elle se dissimule dans l'esprit comparatif qui dit : « Il me faut ressembler à tel autre », ou bien : « Il faut que je me perfectionne. » Se perfectionner est le contraire d'être libre, de connaître. Trouvez par vous-mêmes comment vivre sans comparer, il se passera alors une chose extraordinaire. Si vous êtes vraiment lucides, sans choix, vous verrez ce que cela veut dire que de vivre sans comparaison, sans jamais vous servir des mots « Je serai ».

Nous sommes esclaves du verbe « être » lequel implique : « Quelque jour, dans l'avenir, je serai quelqu'un. » La comparaison et le conformisme vont de pair, ils engendrent le conflit, la suppression et des souffrances sans fin. Il importe donc de trouver une vie exempte de comparaison. Faites-le, vous verrez que c'est extraordinaire : vous êtes alors libéré de tant de fardeaux. Cette vision des choses entraîne un état d'intense

sensitivité et de totale discipline ; on apprend à connaître, non pas ce qu'on désire connaître, ni ce qui est agréable ou satisfaisant de connaître, on connaît. Vous prenez alors conscience de votre conditionnement intérieur, le résultat de l'autorité, du conformisme à un modèle, à la tradition, à la propagande, à ce que d'autres ont pu dire, à votre expérience accumulée, à celle de votre race ou de votre famille. Tout cela est devenu l'autorité. Là où il y a autorité l'esprit n'est jamais libre de découvrir ce qu'il y a à découvrir – quelque chose d'intemporel, de totalement neuf.

Un esprit sensitif n'est limité par aucun modèle établi ; il est mouvant, coulant comme un fleuve, et dans ce mouvement constant il n'y a ni suppression, ni conformisme, ni désir de s'accomplir. Il est très important de comprendre clairement, sérieusement et profondément, la nature d'un esprit libre et par conséquent vraiment religieux. Libre, l'esprit voit que dépendre de quelque chose – personnes, amis, mari, femme, activité mentale, autorité et ainsi de suite – tout cela engendre la peur : c'est là qu'est la source de la peur. Je dépends de vous pour mon confort, vous êtes pour moi une évasion de ma solitude, de ma laideur, de ma superficialité, de ma mesquinerie et de cette dépendance découle la peur. Dépendre en aucune façon d'imaginations subjectives, d'aucune fantaisie ou d'aucun savoir, tout cela fait naître la peur et détruit la liberté.

Quand vous voyez tout ce que cela implique, qu'il n'y a aucune liberté dès qu'il y a dépendance intérieure et par conséquent peur, et comment seul un esprit confus et brouillon est dépendant – vous vous dites : « Comment m'affranchir de toute dépendance? » Ce qui est une

nouvelle cause de conflit. Tandis que, si vous voyez cette vérité : qu'un esprit intérieurement dépendant ne peut que créer de la confusion – cela, si vous le voyez sans demander comment vous débarrasser de la confusion – alors vous cesserez de dépendre. Votre esprit deviendra extraordinairement sensitif et par conséquent capable de connaître et il se disciplinera lui-même sans contrainte ou conformisme.

Tout ceci vous est-il plus ou moins clair non verbalement mais vraiment? Je peux m'imaginer, ou me figurer que je vois très clairement, mais cette clarté est éphémère. La perception vraiment claire apparaît quand cesse la dépendance et que par conséquent la confusion née de la peur se trouve anéantie. Pouvez-vous honnêtement et sérieusement vous appliquer à découvrir si vous êtes affranchi de toute autorité? Cela exige un intense examen de vous-même, une immense lucidité. De cette clarté jaillit une action de nature entièrement différente, une action qui n'est pas fragmentaire, qui n'est divisée ni religieusement ni politiquement – une action totale.

Auditeur : D'après ce que vous dites, il semblerait qu'une action vue sous un certain jour comme étant la réaction à une certaine autorité, peut, sous un autre jour et commise par un autre individu, être une action totale.

Krishnamurti : Intellectuellement, verbalement nous pouvons nous concurrencer réciproquement, nous détruire par des explications ; tout cela n'a pas de sens ; ce qui, pour vous, peut être une action complète peut m'apparaître à moi comme étant incomplète – mais ce n'est pas là la question. La question est de savoir si votre esprit agit d'une façon complète. Un être humain dans le

sens habituellement accepté – vous comprenez – n'est pas un « individu ». « Individuel » signifie indivisible. L'individu est celui qui n'admet aucune division intérieure, qui est non fragmenté, qui est entier, sain, équilibré ; entier dans ce sens signifie aussi « sacré ». Quand vous dites « Je suis un individu » rien n'est moins vrai. Que votre vie ne connaisse ni autorité ni comparaison ; vous verrez combien c'est extraordinaire ; quand vous ne rivalisez pas, ne comparez pas et ne supprimez pas, vous disposez d'une immense énergie, vous êtes véritablement vivant, sain, entier et par conséquent « sacré ».

Auditeur : Pour moi tout ce que vous dites n'est pas très clair. Que puis-je faire?

Krishnamurti : Ou bien les paroles ne sont pas tout à fait claires, ou bien peut-être ne comprenez-vous pas parfaitement l'anglais, ou encore votre attention ne flancherait-elle pas par moments? Il est très difficile de soutenir son attention pendant une heure et dix minutes ; il y a des moments où votre attention se relâche et vous dites : « Je n'ai pas tout à fait compris ce que vous exposez. » Sachez si vous maintenez votre attention, si vous observez, ou si votre attention vagabonde et s'égaré. Qu'en pensez-vous?

Auditeur : Pensez-vous qu'il soit possible d'apprendre, de connaître tout le temps?

Krishnamurti : En posant cette question vous soulevez une difficulté. En posant une question de ce genre vous vous empêchez de connaître – voyez-vous comment? Cela ne m'intéresse pas de savoir si je vais apprendre tout le temps, je verrai bien. Ce qui m'intéresse c'est : « Suis-je en train d'apprendre maintenant? » Si oui, peut m'importe si c'est « tout le temps ». Je n'en fais pas un problème. Si

j'apprends la question ne se pose pas.

Auditeur : Tout peut être occasion d'apprendre.

Krishnamurti : C'est-à-dire, si vous êtes conscient d'apprendre. Ceci est assez complexe : puis-je approfondir un peu la question? « Puis-je apprendre tout le temps? » Quel est ici l'élément important? « Apprendre » ou : « Tout le temps. » Très évidemment c'est « apprendre ». Tandis que j'apprends, peu m'importe le « reste du temps » – l'intervalle de temps, et ainsi de suite. Ce qui m'intéresse c'est ce que j'apprends. Évidemment que, par moments, l'esprit flanche, il se lasse, il devient inattentif. Étant inattentif il commet toutes sortes de sottises. La question n'est pas de rendre attentif un esprit qui ne l'est pas. Ce qui importe est que l'esprit prenne conscience de son inattention. Je suis en éveil, observant tout, le mouvement des arbres, le courant du ruisseau, et je m'observe moi-même – non pour rien corriger, pour me dire que ceci devrait être ou ne pas être – simplement j'observe. Quand l'esprit qui observe se lasse et devient inattentif, il s'en rend subitement compte, et se force à être attentif ; il se produit un conflit entre l'attention et l'inattention, et moi je vous dis : « Cela ne le faites pas, mais prenez conscience de votre inattention » – c'est tout!

Auditeur : Pourriez-vous nous décrire comment vous prenez conscience de votre inattention?

Krishnamurti : J'apprends à me connaître – non conformément à tel psychologue ou à tel spécialiste – j'observe et j'aperçois quelque chose en moi-même ; je ne le condamne pas, je ne juge pas, je ne l'écarte pas – je me contente d'observer. Prenons un exemple – je vois que je suis orgueilleux. Je ne me dis pas : « Il faut écarter cela, que l'orgueil est donc laid! », simplement je regarde. En

regardant, j'apprends. Observer implique apprendre ce qu'implique l'orgueil et comment il a pris naissance. Je ne peux pas observer plus de cinq à six minutes – si j'y parviens, c'est déjà beau – l'instant d'après je deviens inattentif. Ayant été attentif et sachant ce qu'est l'inattention, je fais des efforts pour changer mon inattention en attention. Ceci, ne le faites pas, mais observez l'inattention, prenez-en conscience – c'est tout. Arrêtez-vous là. Ne dites pas : « Il faut que je passe tout mon temps à être attentif » ; observez simplement quand vous ne l'êtes pas. Aller plus avant serait vraiment assez complexe. Il est une qualité de l'esprit qui est en éveil et qui observe tout le temps, observant même quand il n'y a rien à apprendre. Ceci implique un esprit extraordinairement tranquille, extraordinairement silencieux. Un esprit clair, silencieux a-t-il quelque chose à apprendre?

Auditeur : Communiquer au moyen de paroles, d'idées, cela ne peut-il pas devenir une habitude, une tradition?

Krishnamurti : Cela ne devient une habitude, une tradition que si cela prend une importance en tant que paroles. La communication verbale est indispensable, elle consiste à partager ce que nous observons ensemble ; par exemple, la peur ; ce qui implique que l'orateur et vous-mêmes êtes au même niveau, au même instant et avec la même intensité, regardant, coopérant, partageant. Cela entraîne une communion non verbale qui n'est pas une habitude.

Auditeur : Comment est-il possible pour un individu sain, total, entier, non fragmenté mais indivisible, d'en aimer un autre? Comment un être humain non fragmenté pourrait-il en aimer un autre qui soit fragmenté? Bien

plus, comment pourrait-il aimer un autre être humain non fragmenté?

Krishnamurti : Vous ne pouvez pas être complet, non fragmenté si vous ne savez pas ce que c'est que l'amour. Si vous êtes entier, dans le sens dont nous parlons – il n'est plus question d'aimer quelqu'un. Avez-vous jamais regardé une fleur au bord du chemin. Elle existe, elle vit dans le soleil, dans le vent, dans la beauté de la lumière et de la couleur, elle ne vient pas vous dire : « Venez me respirer, jouir de moi, regardez-moi. » Elle vit et son action en vivant est amour.

Saanen, le 19 juillet 1970

3ème Causerie : Analyse

« *L'analyse n'est jamais complète ; la négation de cette action incomplète est l'action totale.* »

Il est vraiment important de comprendre le problème de l'existence dans sa totalité ; depuis notre naissance jusqu'au jour de notre mort, nous sommes toujours en conflit. Il y a toujours un état de lutte. Non seulement intérieurement, mais encore dans tous nos rapports extérieurs, il y a tension et affrontement ; un état de constante division et le sentiment d'une existence individuelle dressée contre la communauté. Dans les rapports les plus intimes, chacun recherche son propre plaisir ouvertement ou secrètement ; chacun poursuit son propre accomplissement, sa propre ambition, n'aboutissant qu'à un sentiment de frustration. Ce que nous appelons vivre est un chaos. C'est dans le sein de ce chaos que nous nous efforçons d'être créateurs. Si on est suffisamment doué, on écrit un livre ou un poème ou on peint un tableau et ainsi de suite, mais tout cela dans l'ambiance de la lutte, de la souffrance, du désespoir ; et c'est cela que l'on appelle une vie créatrice. Que l'on fasse la guerre, que l'on aille jusqu'à la lune ou que l'on sonde les profondeurs sous-marines, toujours il y a cet affrontement constant et amer de l'homme contre son prochain. Telle est notre existence.

Il y a lieu me semble-t-il, d'examiner cette question profondément et gravement, et si nous le pouvons, de poursuivre en tâtonnant notre chemin vers une qualité de l'esprit, pure de toute nuance de lutte que ce soit au niveau conscient ou dans les couches profondes de notre être.

Aucune beauté ne peut résulter du conflit. Quand vous contemplez celle d'une montagne ou des eaux vives d'un ruisseau, il n'y a dans cette perception immédiate aucun sentiment d'effort. La beauté est rare dans nos vies à cause de cette lutte incessante.

Il est d'une importance primordiale de découvrir une qualité de l'esprit qui soit, dans son essence, faite de beauté et de clarté, dénuée de toute agressivité ; en comprenant cela, non seulement verbalement ou intellectuellement mais en le vivant quotidiennement, nous pourrions instaurer une paix intérieure et sociale. Nous allons peut-être parvenir ce matin en tâtonnant mais avec une sensibilité en éveil, à comprendre ce combat que nous vivons et à nous en affranchir.

Quelle est la racine, la cause de ce conflit et de cette contradiction? Posez-vous la question. Ne cherchez pas à exprimer verbalement votre réponse, mais si vous le pouvez, examinez non verbalement la racine de cette contradiction, de cette division, de cette lutte et de ce conflit. Ou bien vous examinez analytiquement, ou bien vous percevez de façon immédiate quelle est cette origine. Vous pouvez analytiquement démêler fibre par fibre et atteindre la nature, la structure, la cause et les effets de cette lutte qui se poursuit en nous-mêmes et entre l'individu et l'État. De cette façon nous pourrions non intellectuellement découvrir la cause de tout ce conflit et en percevoir instantanément la vérité.

Comprenons ce que cela signifie que d'analyser, de faire effort pour découvrir intellectuellement et verbalement. Parce que si une fois vous l'avez compris à fond, ce processus analytique – si vous voyez ce qu'il contient de vrai et de faux – vous en serez complètement libéré et pour

toujours ; il s'agit d'une compréhension où vos yeux, votre esprit et votre cœur perçoivent immédiatement la vérité d'une chose. Nous sommes conditionnés à utiliser le processus analytique, l'attitude philosophique et psychologique, celle des différents spécialistes ; c'est devenu une habitude. Ce processus si complexe de l'existence, nous sommes conditionnés à le comprendre analytiquement, intellectuellement.

Il ne s'agit pas de préconiser son contraire, de prôner une sentimentalité émotive. Mais si la structure et la nature du processus analytique vous sont très claires, vous aurez un point de vue entièrement autre ; vous pourrez orienter l'énergie consacrée jusqu'alors à l'analyse dans un sens tout différent.

Analyse implique division. L'analyste et la chose à analyser. Que vous y procédiez vous-même ou que vous vous adressiez à un spécialiste, il y a division et par conséquent un début de conflit. Nous ne pouvons accomplir de choses considérables que s'il existe en nous une grande passion, une grande énergie, et seule cette passion peut promouvoir dans le monde qui nous entoure un genre de vie tout à fait différent. C'est pourquoi il est si important de comprendre ce procédé de l'analyse, piège auquel l'esprit humain s'est laissé prendre pendant des siècles.

Des nombreux fragments dont nous sommes faits il y en a un qui se détache des autres et prend sur lui l'autorité de l'analyste ; la chose à analyser en est une autre. Cet analyste devient un censeur ; armé de son savoir accumulé, il soupèse le bon et le mauvais, ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui doit ou ne doit pas être supprimé et ainsi de suite. De plus il lui faut compléter son analyse,

sans quoi son évaluation, sa conclusion seront partielles. L'analyste doit examiner chaque pensée – tout ce qui selon lui doit être analysé, et cela lui prendra du temps. Vous pouvez passer toute votre vie à un tel examen, si vous avez assez d'argent et si cela vous intéresse, ou si vous trouvez un psychanalyste qui a l'heur de vous plaire, etc. Vous pouvez y passer vos jours et vos nuits et à la fin vous serez au même point qu'au commencement, il restera toujours quelque chose à analyser. Elle doit être conduite d'une façon minutieuse et complète, sans quoi les conclusions feront obstacle à l'analyse suivante. De plus ce procédé prend un temps interminable et pendant ce temps il peut se passer bien des choses. Bref quand vous voyez les rouages du procédé analytique dans son entier, cette vision entraîne son rejet, sa négation ; voyant ce qu'elle implique on élimine complètement ce procédé – et ce rejet est une action complète.

Auditeur : Qu'entendez-vous par action ?

Krishnamurti : Nous agissons toujours selon une idée, une idéologie, selon notre expérience accumulée. Une telle action tend vers un idéal, un prototype et il y a par conséquent division entre l'action et l'idéal. Cette action n'est jamais complète pas plus que l'analyse n'est complète ; et la négation de cette action incomplète est l'action totale. Quand l'esprit voit l'analyse pour ce qu'elle est, vaine, dénuée de sens, encombrée par les problèmes qu'elle soulève, jamais plus il n'y touchera ; jamais il ne cherchera à comprendre la « vraie » analyse. Cependant grâce à cet examen, l'esprit est devenu plus aigu, vivant, sensitif, ayant rejeté tout ce qu'il avait tenu jusque-là pour le chemin et le moyen de la compréhension.

Si vous voyez très clairement et par vous-même, sans y

avoir été contraint et forcé par les raisonnements et les arguties d'autrui – tout le vrai et le faux de l'analyse – alors votre esprit est libre et dispose d'une énergie lui permettant de regarder dans une autre direction. Quelle est cette « autre direction »? C'est l'immédiat de la perception, laquelle est l'action totale.

Comme nous l'avons dit, il y a division entre l'analyste et la chose analysée, entre l'observateur et la chose observée ; telle est la racine et la cause première du conflit. Quand vous observez, vous le faites toujours à partir d'un centre, de l'arrière-plan fourni par votre expérience et votre savoir ; le « moi », du catholique ou du communiste, du spécialiste et ainsi de suite, observe. Il y a donc une division entre le « moi » et la chose observée.

Ceci n'exige pas une très profonde pénétration, c'est un fait évident. Quand vous considérez un arbre ou votre mari ou votre femme, cette division est là. Elle existe aussi entre vous et la communauté, et dans cette division il y a inévitablement contradiction. Cette contradiction est la racine de toute lutte.

Ceci étant, on se pose la question : est-il capable d'observer sans le « moi », le censeur, sans toute cette accumulation de souffrances, de conflit, de brutalité, de vanité, d'orgueil, de désespoir, toutes choses qui sont le « moi »? Est-on capable d'observer sans le passé – les souvenirs, les conclusions, les espérances, sans tout cet arrière-plan? Cet arrière-plan – ce « moi », cet « observateur » – c'est cela qui vous sépare de la chose observée. Avez-vous jamais observé quoi que ce soit indépendamment de l'arrière-plan? Faites-le tout de suite s'il vous plaît. Comme en vous amusant. Regardez les choses extérieures objectivement ; écoutez le bruit de la

rivière, regardez le profil des montagnes, toute cette beauté, toute cette clarté. Il est assez facile de le faire, de se dégager du moi, du passé, et d'observer. Mais êtes-vous capable de vous regarder vous-même de la même façon sans l'observateur. S'il vous plaît, regardez-vous. Votre conditionnement, votre éducation, vos façons de penser, vos conclusions, vos préjugés, tout cela, sans trace de condamnation, d'explication ou de justification – observez simplement. Si vous observez ainsi, il n'y a plus d'observateur et par conséquent pas de conflit.

Cette façon de vivre est absolument différente de l'autre – ce n'en est pas le contraire, l'opposé, ni une réaction à l'égard de l'autre, c'est entièrement différent. Elle comporte une complète liberté et une abondance d'énergie et de passion. Elle est observation totale, action complète. Vous avez vu et compris, votre action sera toujours claire. Vous regardez la carte géographique dans son entier sans vous limiter au détail de l'endroit où vous vous proposez de vous rendre.

Vous découvrez ainsi par vous-même, en tant qu'être humain, qu'il est possible de vivre sans aucun conflit. C'est une immense révolution intérieure. C'est la seule et unique révolution. Toute révolution matérielle, politique, économique ou sociale – finit toujours par une dictature soit de la bureaucratie ou d'un idéaliste ou d'un quelconque conquérant. Tandis que cette révolution intérieure, complète et totale, qui résulte de la compréhension du conflit, lequel est causé par la division entre l'observateur et la chose observée, entraîne une tout autre manière de vivre. Et maintenant, si vous le voulez bien, nous approfondirons le sujet en posant des questions.

Auditeur : Comment divorcer d'avec ses problèmes

quand nous vivons dans un monde de problèmes?

Krishnamurti : Êtes-vous autre chose que le monde? Vous êtes le monde n'est-ce pas?

Auditeur : Je suis simplement quelqu'un qui vit dans le monde.

Krishnamurti : « Simplement quelqu'un qui vit dans le monde. » – Vous en êtes dissocié, sans rapport avec les événements qui s'y passent?

Auditeur : Non, j'en fais partie. Mais comment puis-je en divorcer?

Krishnamurti : Vous ne le pouvez absolument pas : vous êtes le monde. Si vous vivez dans le monde chrétien, vous êtes conditionné par la culture, la religion, l'éducation, l'industrialisation et les conflits de ses guerres. Vous ne pouvez absolument pas vous en séparer. Des moines se sont efforcés de se retirer du monde, en s'isolant dans un monastère, mais ils sont malgré tout le résultat du monde où ils vivent ; ils désirent s'évader de cette culture en se retirant, en se consacrant à ce qu'ils pensent être la vérité, à l'idéal de Jésus et ainsi de suite.

Auditeur : Je le considère comme un moyen de survivre dans ce monde.

Krishnamurti : « Il me faut des moyens d'existence pour survivre. » Toute la structure de notre société que ce soit ici ou en Russie, est basée sur la survie à tout prix, sur l'application d'une chose établie par la société. Comment peut-on survivre de façon durable et en toute sécurité quand il y a ces divisions entre nous. Quand vous êtes Européen et moi Asiate, quand il y a ce clivage, chacun luttant pour être en sécurité, pour survivre et par conséquent combattant individuellement ou collectivement, comment peut-on assurer la survie? Une

survie temporaire? La vraie question est donc, non celle de la survie, mais s'il est possible de vivre dans ce monde sans qu'il y ait division ; quand il n'y aura plus de divisions nous pourrons survivre complètement et sans peur. Il y a eu des guerres religieuses ; il y a eu des guerres épouvantables entre les catholiques et les protestants – chacun disant : « Nous devons survivre. » Jamais ces gens ne se sont dit : « Mais voyons, comme ces divisions sont absurdes, l'un croyant ceci et l'autre cela » ; jamais ils n'ont entrevu l'absurdité et leur conditionnement. Ne pouvons-nous pas consacrer toute l'énergie de nos pensées, de notre sentiment, de notre passion à découvrir s'il est possible d'exister sans ces divisions afin de vivre pleinement, dans une complète sécurité? Mais tout cela ne vous intéresse pas. Vous voulez survivre et c'est tout. Vous n'arrivez pas... votre survie est précaire dans un univers de non-survie. Regardez, Messieurs, les gouvernements souverains chacun appuyé sur son armée se sont partagé le monde, se prennent à la gorge pour maintenir leur prestige et leur survie économique. Des ordonnateurs dirigés par des hommes de bonne volonté pourraient, sans l'assistance des politiciens, modifier toute la structure de notre monde. Mais l'unité de l'humanité ne nous intéresse pas. Et c'est cependant le seul problème politique. Celui-ci ne peut être résolu tant qu'il y aura des politiciens, des gouvernements souverains, des religions séparées, des sectes – et c'est vous qui m'écoutez qui devez le faire.

Auditeur : N'est-il pas besoin d'une analyse consciente pour arriver à cette conclusion?

Krishnamurti : Est-ce là une conclusion, résultat d'une analyse? Vous observez simplement ce fait. Regardez le monde, il est divisé par les gouvernements et les religions ;

vous pouvez le constater – est-ce là une analyse?

Auditeur : Ne pensez-vous pas que pour changer tout cela il nous faut aussi une révolution extérieure?

Krishnamurti : Une révolution intérieure et une révolution extérieure en même temps. Non pas l'une précédant l'autre ; elles doivent être simultanées. Les deux doivent avoir lieu sans que l'accent soit mis sur l'une plutôt que sur l'autre. Comment ceci peut-il se produire? Seulement quand vous voyez la vérité tout entière, que les révolutions intérieures et extérieures sont une seule et même chose. Il suffit de le voir et, cela se produit – non intellectuellement, verbalement ou idéalement. Mais y a-t-il en vous une complète révolution intérieure? Si non, et si vous provoquez la révolution extérieure, vous introduisez un nouveau chaos dans le monde. Et il y a déjà le chaos dans le monde.

Auditeur : Vous parlez de gouvernements, d'églises et de nationalisme, eux disposent de ce que nous pensons être le pouvoir.

Krishnamurti : Les bureaucrates sont assoiffés de pouvoir et ils en disposent. Et vous, ne le désirez-vous pas? Pouvoir sur votre femme, sur votre mari? Dans les conclusions auxquelles vous êtes arrivés quant à ce qui est juste et bien, il y a un pouvoir, tout être humain prétend à une sorte de pouvoir. Donc n'attaquez pas celui dont disposent les autres, mais libérez-vous de la soif de puissance qui est en vous ; alors votre action sera tout autre. Nous désirons nous attaquer au pouvoir extérieur, l'arracher des mains de ceux qui le détiennent pour le donner à d'autres ; nous ne disons pas : « Il s'agit de nous libérer de toute possession, de toute domination. » Si véritablement vous vous appliquiez totalement à vous

libérer de toute soif de puissance – c'est-à-dire de fonctionner sans la notion de rang – alors vous feriez naître une tout autre société.

Auditeur : Ce sont là des questions que l'on ne peut même pas soulever quand on a faim.

Krishnamurti : Si vous aviez réellement faim vous ne seriez pas ici. Nous n'avons pas faim et par conséquent nous avons le temps d'écouter et d'observer. Vous direz peut-être que nous sommes un petit groupe de gens, une goutte d'eau dans la mer, que pouvons-nous faire? Est-ce là une question valable quand nous nous trouvons devant ce complexe du monde où nous vivons? En tant qu'être humain, qu'individu isolé que puis-je faire? Si vous étiez vraiment face à ce problème la poseriez-vous, cette question? Vous travailleriez tout simplement – vous comprenez, Monsieur, quand vous dites : « Que puis-je faire? » en cela il y a déjà un relent de désespoir. Beaucoup de gens sont affamés, ils doivent pour survivre agir immédiatement. Que leur importe tout ceci? Cela ne leur importe pas. Quand j'ai faim, Monsieur, je veux de la nourriture – et tout ceci n'a pour moi que peu de sens. Donc quelle est votre question?

Auditeur : Nous sommes une minorité, un petit groupe. Une grande majorité de gens, aux Indes, en Asie, dans certaines parties de l'Europe ou d'Amérique ont vraiment faim. Comment tout ce que nous disons ici, peut-il les affecter?

Krishnamurti : Cela dépend de vous, de ce que vous allez faire, vous, même une petite minorité. Dans le monde une immense révolution surgit parce qu'une petite minorité dans ce monde a changé. Vous vous préoccupez de la misère, de la pauvreté, de la dégradation, de la

famine qui sévissent dans le monde et vous dites : « Que puis-je faire? » Ou bien sans réfléchir, vous participez à une révolution extérieure, vous brisez tout pour créer une nouvelle structure sociale – et ce faisant vous établirez à nouveau les mêmes misères – ou bien vous considérerez une révolution totale et non fragmentaire, une révolution qui ne se limite pas aux facteurs physiques, et où la structure intérieure de la psyché agira dans des rapports entièrement différents avec la société.

Auditeur : Vous parlez comme si la révolution intérieure se produit subitement – les choses se passent-elles vraiment ainsi?

Krishnamurti : La révolution intérieure est-elle une question de temps, d'un changement intérieur, graduel? C'est une question très complexe. Notre conditionnement nous incline à penser qu'un changement peut se produire par l'effet d'une révolution intérieure graduelle. Celle-ci se produit-elle par phases, ou bien instantanément quand on aperçoit la vérité d'une chose? Quand vous vous trouvez devant un danger immédiat il y a une action instantanée – n'est-ce pas? Votre action alors n'est ni graduelle ni analytique ; quand un danger menace il y a action instantanée. Or, nous attirons l'attention sur ces dangers – le danger de l'analyse, de la soif de puissance, de la remise au lendemain, de la fragmentation. Quand vous en voyez vraiment le danger non pas verbalement mais vraiment, physiquement et psychologiquement – il y a action instantanée, celle d'une révolution instantanée. Pour apercevoir ces dangers psychologiques il est besoin d'un esprit sensitif, alerte, clairvoyant. Si maintenant vous dites : « Comment avoir un tel esprit sensitif et en éveil? » Vous retombez dans le monde du graduel. Mais quand

vous en voyez la nécessité comme quand vous faites face à un danger – et la société est en danger, tout ce qui constitue votre monde est en danger – alors il y a une action totale.

Saanen, le 21 juillet 1970

4ème Causerie : Fragmentation

« *Un problème ne surgit que si la vie est vue fragmentairement. Voyez la beauté de ce fait.* »

Quand nous considérons nos innombrables problèmes, nous avons tendance à vouloir les résoudre chacun séparément. S'il s'agit d'un problème sexuel, nous le traitons comme s'il était sans aucun rapport avec tous les autres. De même s'il s'agit du problème de la famine ou de la violence, que nous cherchons à résoudre politiquement, économiquement ou socialement. Je me demande pourquoi il en est ainsi. Le monde est imprégné de violence, les puissances s'efforcent de résoudre chaque problème comme s'il était isolé du reste de la vie. Nous ne les considérons pas comme constituant un tout, chacun étant relié à tous les autres et non un élément isolé. La violence, comme on peut le constater, fait partie de notre hérédité animale. Il y a en nous beaucoup de l'animal, et faute de comprendre notre structure en tant qu'êtres humains intégraux, chercher à résoudre la violence isolément ne conduirait qu'à de nouvelles violences. Chacun de nous doit, me semble-t-il, comprendre ceci très clairement. Il existe des milliers de problèmes qui nous paraissent indépendants les uns des autres, dont nous ne semblons jamais saisir les rapports réciproques, et pourtant pas un d'entre eux ne peut être résolu séparé des autres. Il nous faut aborder la vie comme un mouvement continu de problèmes et de crises, grands ou petits. Regardons-y de très près ; à moins de comprendre ceci très clairement, quand le moment sera venu de discuter de la peur, de l'amour, de la mort, de la méditation et de la

réalité, nous ne saisissons pas comment toutes ces questions sont reliées entre elles. Car la beauté de la vie, son extase, cette chose immense, n'est pas isolée de nos problèmes quotidiens. Si vous dites, « seules m'intéressent la vérité et la méditation », jamais vous ne les trouverez, mais constatez, je vous en prie, dès le départ que tous ces problèmes sont liés les uns aux autres. Par exemple, la famine ; on ne peut s'attaquer à elle isolément, c'est un problème qui dépend des divisions nationales, politiques, économiques, sociales, religieuses et psychologiques. Nous avons encore le problème des rapports personnels, de la douleur – physique et psychologique –, le problème de la souffrance intense, non seulement la souffrance individuelle mais celle du monde, de ses tourments, de sa confusion. Si nous prétendons donner une réponse à chaque problème particulier, nous ne ferons qu'entraîner de nouvelles divisions, de nouveaux conflits. Pour peu que vous soyez mûris et sérieux, vous avez dû vous demander pourquoi l'esprit cherche à résoudre chaque problème comme s'il n'avait aucun rapport avec les autres. Pourquoi l'esprit humain, le cerveau, traite-t-il toujours des fragments isolés tels que le « moi », le « mien », « nous » et « eux », la religion, la politique et ainsi de suite? Pourquoi cette constante fragmentation qui caractérise tous nos efforts pour résoudre chaque problème isolément.

Pour donner une réponse à cette question, il nous faut examiner la fonction de la pensée, sa portée, sa substance et sa structure ; parce qu'il se pourrait bien que ce soit la pensée elle-même qui divise, et que ce soit précisément en cherchant à trouver une réponse au moyen de la pensée, du raisonnement, que se produit le morcellement.

Les gens aspirent à une révolution physique,

matérielle, pour instaurer un ordre meilleur ; ils oublient tout ce qu'entraîne une telle révolution, bien plus, ils oublient toute la nature psychologique de l'homme. On pose la question de la révolution. Quelle sera la réponse? Une réponse uniquement fournie par notre pensée, ou bien une réponse découlant de la compréhension totale de cette immense structure de la vie humaine?

Nous désirons découvrir pourquoi cette division existe. L'autre jour nous l'avons examiné du point de vue de la division « observateur », « chose observée ». Mettons cela de côté pour le moment et abordons le sujet différemment. Est-ce la pensée qui engendre cette division? Si nous constatons que c'est bien le cas, c'est parce qu'elle cherche la réponse à un problème particulier isolé de tous les autres.

Je vous en prie, ne vous dites pas d'accord avec moi ; il n'est pas question d'être d'accord ou non, il s'agit de voir par vous-mêmes la vérité ou l'erreur de cette affirmation. Jamais, dans aucun cas, n'acceptez ce que dit l'orateur à aucun moment. Il n'y a pas d'autorité, ni vous ni l'orateur n'avez aucune autorité ; tous deux nous examinons, nous observons, nous regardons, nous apprenons.

Si la pensée par sa nature, par sa structure, divise toujours la vie en de nombreux problèmes, en nous servant d'elle nous n'aurons jamais qu'une réponse isolée laquelle engendrera de nouvelles souffrances, de nouvelles confusions. Il nous faut découvrir par nous-mêmes, en toute liberté, sans parti pris, sans conclusion préalable, si la pensée fonctionne ainsi. La plupart d'entre nous cherchent leur solution intellectuellement, émotivement ou bien, disons-nous, intuitivement-II faut manipuler ce mot « intuition » avec les plus grandes précautions, il

renferme d'infinies possibilités d'auto-illusion ; l'intuition peut être dictée par nos espérances, nos craintes, notre amertume, nos souhaits et ainsi de suite. Nous nous efforçons de trouver des réponses intellectuellement ou émotivement, comme si l'intellect était distinct de l'émotion, comme si l'émotion était indépendante des réactions physiques. Notre éducation et notre culture ainsi que tous nos concepts philosophiques sont basés sur cette approche intellectuelle à l'égard de la vie, notre structure sociale et notre moralité en sont issues.

Si la pensée divise, comment le fait-elle? Si vraiment vous observez par vous-même et en vous-même ce processus de la pensée, vous découvrirez des choses extraordinaires. Vous serez une lumière à vous-même, vous serez un être humain intégré, ne vous tournant pas vers un autre, attendant qu'il vous dise que faire, quoi et comment penser. La pensée peut être extraordinairement raisonnable ; elle doit raisonner consécutivement, logiquement, objectivement, sainement ; elle doit fonctionner parfaitement comme un ordinateur qui marche sans aucun empêchement, sans conflit. Le raisonnement est chose nécessaire, l'équilibre fait partie de la faculté de raisonner.

Mais la pensée peut-elle jamais comporter la fraîcheur, la nouveauté? Chaque problème humain – il ne s'agit pas de problèmes scientifiques ou mécaniques – chaque problème humain est chose nouvelle et la pensée s'efforce de le comprendre, de le modifier, de le traduire, d'agir sur lui.

Si nous ressentions profondément de l'amour les uns pour les autres – non verbalement mais vraiment – alors toutes ces divisions prendraient fin. Mais ceci peut se

produire seulement quand il n'y a pas de conditionnement, pas de centre tel que le « moi » et le « toi ». La pensée, activité cérébrale, intellectuelle, ne peut absolument pas aimer. Il nous faut la comprendre et nous nous demandons si elle est capable de saisir quoi que ce soit de neuf ; ou bien, la soi-disant pensée neuve n'est-elle pas toujours vieille, et quand elle fait face à un problème vital – lequel lui, est toujours neuf – elle est incapable d'en voir la nouveauté parce qu'elle cherche toujours à le traduire en fonction de son propre conditionnement.

La pensée est nécessaire, et pourtant nous voyons qu'elle est un agent de séparativité créant des éléments tels que le « moi » et le « non-moi » ; elle s'efforce de résoudre le problème de la violence isolément, coupé de tous les autres problèmes que nous pose l'existence. La pensée est issue du passé : évidemment si nous n'avions pas notre cerveau, lequel comme un enregistreur accumule toutes sortes d'éléments d'information et d'expériences, nous ne pourrions ni penser ni réagir. Mais face à une situation nouvelle la pensée la traduit par force selon ses modes du passé entraînant ainsi de nouvelles divisions.

Laissez pour le moment tout cela de côté et observez votre pensée ; elle est une réaction du passé. Si vous n'aviez pas de pensée il n'y aurait pas de passé, il y aurait un état d'amnésie. Inévitablement elle partage la vie en passé, présent et futur. Tant qu'il y a pensée, émanation du passé, la vie est nécessairement morcelée dans le temps.

Si je me propose de comprendre le problème de la violence totalement et complètement, afin d'en libérer radicalement l'esprit, je ne peux le saisir qu'en comprenant la structure de la pensée. C'est elle qui engendre la violence

: « ma » maison, « ma » femme, « mon » pays, « ma » croyance – toutes choses qui sont de totales inepties. Qui est cet éternel « moi » s'opposant au reste?

Quelle en est la cause? L'éducation, là société, l'ordre établi, l'église? Tout cela y contribue et j'en fais partie. La pensée est matière ; elle est enfouie dans la structure même, dans les cellules mêmes du cerveau de sorte que lorsque celui-ci agit – que ce soit psychologiquement, socialement ou religieusement – il agit invariablement en fonction de son conditionnement passé. Nous voyons que la pensée est chose essentielle et qu'elle doit fonctionner logiquement, objectivement de façon impersonnelle et pourtant nous voyons comment elle est un agent de division.

Je ne vous pousse pas à vous déclarer d'accord avec moi, mais ne voyez-vous pas qu'inévitablement la pensée divise. Voyez ce qui s'est passé ; la pensée aperçoit que le nationalisme a conduit à toutes sortes de guerres et de malheurs et elle dit : « Unissons-nous, faisons une ligue des Nations. »

Mais elle continue à agir, à entretenir la séparativité – vous, un Italien conservant votre souveraineté italienne et ainsi de suite. On parle de fraternité et on maintient la séparativité ce qui est hypocrisie. C'est une des particularités de la pensée que de se livrer à un double jeu contre elle-même. Elle n'est donc pas le moyen de s'en sortir – ce qui ne revient pas à dire : « 11 faut détruire la pensée. » Quel serait l'agent capable de voir chaque problème dans sa totalité au fur et à mesure qu'il prend naissance? Un problème sexuel est un problème total, il est en rapport avec la culture, le caractère, tous les aspects de la vie – et non un fragment. Quel esprit peut voir

chaque problème dans sa totalité?

Auditeur : Je vous ai compris, mais il demeure encore une question.

Krishnamurti : Quand vous avez compris les activités de la pensée, au niveau le plus élevé comme au niveau le plus bas et que vous affirmez cependant qu'il demeure encore une question, qui est celui qui pose cette question? Quand le cerveau, le système nerveux tout entier, l'esprit qui couvre tout cela dit : « J'ai compris la nature de la pensée », alors ensuite on voit si cet esprit est capable de contempler la totalité de la vie dans son immensité et sa complexité, avec sa souffrance apparemment éternelle. C'est là la seule question et ce n'est pas la pensée qui la pose. L'esprit a observé toute la structure de la pensée, il connaît sa valeur relative ; cet esprit peut-il regarder avec des yeux qui n'ont jamais été souillés par le passé? Ceci est réellement une question très grave, ce n'est pas un simple divertissement. Il faut consacrer toute son énergie, sa passion, sa vie à chercher ; parce que c'est la seule façon de se sortir de cette affreuse brutalité, de cette souffrance, de cette dégradation, de tout ce qui est corrompu. L'esprit, le cerveau – qui est lui-même corrompu par le temps – peut-il être en repos, capable ainsi de voir la vie comme un tout et par conséquent sans problèmes? un problème ne surgit que lorsque la vie est vue fragmentairement. Voyez toute la beauté que renferme cette constatation. Quand vous voyez la vie comme un tout il n'y a plus de problème d'aucune sorte. Seul un esprit et un cœur morcelés engendrent des problèmes. Le centre du fragment est le « je », il est une création de la pensée ; il n'a aucune réalité par lui-même. Le « moi », « ma » maison, « ma » déception, « mon » désir de devenir quelqu'un – ce « moi » est une sécrétion

de la pensée qui divise. L'esprit peut-il contempler sans le « moi »? N'en étant pas capable, ce « je » lui-même dit : « Je vais me consacrer à Jésus » – « au Bouddha, à ceci, à cela » – vous comprenez – « Je vais devenir communiste et je vais me préoccuper du monde entier. Le « je » s'identifie avec le summum, mais demeure toujours le « je ». Alors voilà la question : l'esprit, le cerveau, le cœur, l'être tout entier peuvent-ils observer sans que soit présent le « moi »? Le « moi » est du passé ; dans le présent il n'y a pas de « moi ». Le présent est étranger au temps. L'esprit peut-il être libéré du « moi » pour contempler l'immensité de la vie? Il le peut quand vous avez complètement, entièrement, fondamentalement et de tout votre être, compris la nature de la pensée. Si vous n'avez pas donné votre attention, tout ce qui est à donner en vous, pour connaître ce que c'est que la pensée, jamais vous ne pourrez découvrir s'il est possible d'observer sans que soit présent le « moi ». Si vous ne pouvez pas observer sans ce « moi » les problèmes continueront – l'un se dressant devant l'autre. Mais tous ces problèmes prendront fin, je vous assure, quand l'homme vivra d'une vie absolument autre, quand l'esprit pourra contempler la vie comme un seul mouvement.

Auditeur : Au début de cette causerie vous avez demandé ce qui nous pousse à vouloir résoudre nos problèmes séparément. Une cause n'est-elle pas l'urgence d'avoir à les résoudre?

Krishnamurti : Quand vous voyez un danger, vous agissez. Dans une telle action, il n'est pas question d'urgence, d'impatience, vous agissez. Le sentiment d'urgence, l'exigence d'une action immédiate, ne se produisent que lorsque vous voyez un danger comme

menaçant le « moi » fruit de la pensée. Mais quand vous voyez le danger global que constitue la pensée elle-même qui divise le monde, cette vision est sa propre urgence, sa propre action. Quand vraiment vous voyez la famine, telle qu'elle sévit aux Indes, et que vous voyez comment elle en est venue là, la brutale indifférence des gens, des gouvernements, l'inefficacité des politiciens, que faites-vous? Faut-il s'attaquer à la famine dans un lieu particulier? Ou bien dites-vous : « Cet état de choses est un problème psychologique, son centre est dans le « moi », lequel est une création de la pensée? » Si cette famine sous toutes ses formes est complètement et entièrement comprise – non seulement la famine physique mais la famine humaine venant du manque d'amour – vous trouverez l'action juste. Le changement lui-même est urgence ; le changement ne résulte pas de l'urgence.

Auditeur : Vous paraissez dire que la pensée doit fonctionner et en même temps qu'elle ne le peut pas.

Krishnamurti : La pensée doit fonctionner impersonnellement, logiquement et pourtant elle doit être sereine. Comment ceci peut-il être? Voyez-vous vraiment, comprenez-vous la nature de la pensée – non pas selon moi ou selon un spécialiste quelconque – comprenez-vous comment fonctionne la pensée? Voyez, Monsieur, quand on vous pose une question portant sur un sujet qui vous est familier, votre réponse est immédiate, n'est-ce pas? Pour une question un peu plus compliquée il vous faut un peu plus de temps. Si le cerveau est devant une question à laquelle il ne peut pas trouver de réponse après avoir fouillé dans ses souvenirs et consulté tous les livres possibles il dit : « Je ne sais pas. » Lui a-t-il fallu penser pour dire « je ne sais pas »? Quand vous dites « Je ne sais

pas », votre esprit ne cherche plus, n'attend plus, ne s'attend à rien, l'état d'esprit qui dit « Je ne sais pas » diffère en tout de celui qui agit à partir de son savoir. Alors, l'esprit peut-il demeurer complètement affranchi de tout ce qu'il sait et agir néanmoins fonctionnellement dans le champ du connu? Les deux ne sont pas incompatibles. Quand il s'agit de découvrir quelque chose de neuf, il faut mettre le passé de côté. Le neuf ne peut être que là où il y a affranchissement du connu. Cet affranchissement, cette liberté peuvent être constants ; ce qui signifie que l'esprit vit dans le complet silence, dans le néant. Ce néant, ce silence sont immenses, et venant de là, la science et le savoir technique peuvent être utilisés pour traiter des questions pratiques. De plus, à partir de ce silence il est possible de contempler la vie dans sa totalité – sans le « moi ».

Auditeur : Vous avez dit, au début de votre causerie, que vouloir changer l'état des choses de l'extérieur conduirait à la dictature d'un homme ou d'un groupe. Ne pensez-vous pas que nous vivons sous la dictature de l'argent et de l'industrie?

Krishnamurti : Évidemment. Là où il y a autorité, il y a dictature. Pour susciter un changement social, religieux ou humain, il faut qu'il y ait tout d'abord la compréhension de toute la structure de la pensée du « moi » à la poursuite du pouvoir – que ce soit moi, ou un autre qui le recherche. L'esprit peut-il vivre sans rechercher la puissance? Répondez, Monsieur.

Auditeur : N'est-il pas naturel de rechercher la puissance?

Krishnamurti : Très évidemment c'est naturel. Naturel comme le chien qui veut être plus fort que les autres. Mais

nous sommes censément cultivés, éduqués, intelligents. Il semblerait qu'après des millénaires nous n'avons pas encore appris à vivre sans soif de puissance.

Auditeur : Je me demande si l'esprit peut jamais se poser une question à son propre sujet et ne pas en connaître déjà la réponse.

Krishnamurti : Quand l'esprit en tant que « moi », que pensée isolée se pose une question au sujet de soi-même, cette pensée a déjà trouvé la réponse parce qu'il s'agit d'elle-même ; elle fait sonner la même cloche avec un battant différent, c'est toujours la même cloche.

Auditeur : Pouvons-nous agir sans qu'il y ait un « moi »? Ne vivons-nous pas alors dans un état de contemplation?

Krishnamurti : Pouvez-vous vivre dans l'isolement, dans la contemplation? Qui va vous procurer des aliments, des vêtements? Des moines et différents « fumistes » de religions différentes l'ont fait. Il y a des gens aux Indes qui disent : « Je vis en contemplation, nourrissez-moi, habillez-moi, baignez-moi, je suis complètement coupé du monde », tout cela indique un manque total de maturité. Vous ne pouvez absolument pas vous isoler, vous êtes toujours en rapport avec le passé, avec ce qui vous entoure. Vivre isolé, donnant à votre isolement le nom de contemplation est une pure évasion, une auto-duperie.

Saanen, le 23 juillet 1970

« Si l'on se propose de comprendre et de se libérer de la peur, il faut comprendre le plaisir. Ils sont liés l'un à l'autre. »

A notre dernière rencontre nous avons parlé de la structure de la pensée et de ses activités ; nous avons vu qu'elle est un agent de division entraînant la prolifération des conflits dans les rapports humains. Ce matin il me semble que nous pourrions examiner – non pas intellectuellement ni verbalement – la nature du plaisir et de la peur, et voir s'il est possible de se libérer complètement de la souffrance. Ce faisant, nous aurons à considérer avec le plus grand soin la question du temps. C'est une des choses les plus difficiles que de transmettre des notions qui exigent non seulement un emploi juste et précis des mots mais encore une justesse de la perception qui est au-delà des mots, et de plus la sensation, le sentiment d'un contact intime avec la réalité.

Quand vous écoutez l'orateur, si vous vous contentez d'interpréter ses paroles selon vos préférences et vos aversions personnelles, sans prendre conscience de votre penchant dans l'interprétation, alors le mot devient une prison dans laquelle, malheureusement pour la plupart, nous nous laissons enfermer. Mais si on saisit avec lucidité le sens des mots et ce qui se tient derrière les mots, alors la communication devient possible. La communication implique non seulement une compréhension verbale, mais encore que Ton avance ensemble, que l'on examine ensemble, que l'on crée ensemble, que l'on partage. Ceci est très important, surtout quand nous parlons de

souffrance, de temps et de la nature du plaisir et de la peur. Ce sont là des questions très complexes. Tous les problèmes humains sont complexes et exigent une certaine austérité, une certaine simplicité pour être perçus. Ici le mot « austérité » ne comprend pas la rudesse qu'on lui attribue habituellement, pas plus qu'un sentiment de sécheresse, de discipline et de contrainte. Nous songeons à l'austère simplicité qui doit exister dans l'examen des sujets dont nous allons traiter. L'esprit doit être vraiment sensitif. La sensitivité implique une intelligence qui déborde l'interprétation du mental, qui déborde l'émotivité et l'enthousiasme. Quand il s'agit d'examiner, d'écouter, de regarder, d'apprendre à connaître le temps, le plaisir, la peur et la souffrance, il faut avoir cette sensitivité qui permet la perception immédiate d'une chose comme étant vraie ou fausse. Ceci n'est pas possible si le mental, entraîné par les activités de la pensée, morcelle et interprète. J'espère que vous avez compris, la dernière fois que nous avons parlé ici, comment la pensée par sa nature même établit des divisions dans les rapports humains – bien qu'elle soit nécessaire en tant que raison claire, saine et objective.

Pour la plupart de nous, la peur est une compagne constante ; que l'on en soit conscient ou non, elle est là, dissimulée dans quelque sombre recoin de l'esprit ; et nous demandons s'il est possible pour l'esprit d'être entièrement et totalement libéré de ce fardeau. C'est peut-être l'orateur qui propose cette question, mais c'est à vous de répondre, c'est votre problème ; il vous faut donc être assez persistant, assez subtil pour le saisir et le poursuivre jusqu'au bout, afin que l'esprit, – quand vous quitterez la tente ce matin – soit littéralement libéré de la peur. C'est

peut-être demander beaucoup mais c'est chose possible. Pour un esprit conditionné dans la culture de la peur avec toutes les complications, les névroses qui sont la conséquence de son action, c'est un problème en soi que d'envisager la possibilité d'en être affranchi. Un problème n'existe que lorsque vous êtes incapable de le résoudre, lorsque vous ne pouvez le fouiller jusqu'au bout et qu'il renaît sans cesse. Vous vous figurez avoir solutionné cette question de la peur mais elle resurgit sans cesse sous des formes différentes. Si vous dites : « C'est impossible », vous vous êtes d'avance barré le chemin. Il faut prendre grand soin de ne pas se fermer le chemin, de ne pas s'empêcher de suivre ce problème de la peur jusqu'à sa complète résolution.

Un sentiment de peur engendre toutes sortes d'activités malfaisantes, non seulement psychologiquement et nerveusement, mais encore extérieurement. Alors surgit tout le problème de la sécurité, sécurité physique autant que psychologique. Suivez bien tout ceci, je vous en prie, parce que nous allons approfondir un point qui exige votre attention ; non votre accord, ni votre interprétation, mais votre perception, votre constatation de la chose telle qu'elle est. Point n'est besoin d'un interprète ; examinez par vous-même, découvrez vous-même.

La plupart d'entre nous avons connu des peurs physiques, peur de la maladie avec tout ce qu'elle comporte d'anxiété et de pénible souffrance, ou encore la menace d'un danger physique. Devant un danger physique immédiat, y a-t-il peur? En circulant dans les régions sauvages des Indes, d'Afrique ou d'Amérique, il peut vous arriver de rencontrer un ours, un serpent ou un tigre ; il se

produit alors une action immédiate qui est instinctive et non réfléchi. Eh bien! est-ce là une action de peur ou d'intelligence? Nous cherchons à trouver une action intelligente pour la comparer avec une action née de la peur. Quand vous rencontrez un serpent, il n'y a qu'une réaction physique instantanée, vous vous sauvez, vous transpirez, vous cherchez à faire quelque chose ; c'est une réaction conditionnée, parce qu'on vous a dit depuis des générations de redouter les serpents, les animaux sauvages. Le cerveau, le système nerveux réagissent instinctivement pour se protéger ; c'est une réaction naturelle et intelligente. Il est nécessaire de protéger le corps physique ; le serpent est un danger et réagir pour se protéger est une action intelligente.

Maintenant, regardons la douleur physique. Jadis, vous avez souffert et vous craignez de voir la chose se reproduire. Cette peur est causée par votre pensée qui évoque un état vieux d'un an, ou datant d'hier, et qui pourrait se reproduire demain. Creusez un peu, observez vos réactions et la nature de vos activités. Ici, la peur est le résultat de la pensée, consciente ou inconsciente – la pensée qui est temps, non pas temps chronologique, mais c'est la pensée qui, profitant du temps, se penche sur un incident du passé et donne naissance à la peur de voir la chose se reproduire dans l'avenir. Ainsi la pensée est temps. D'elle découle la peur. « Je pourrais mourir demain », « je pourrais voir exposée au grand jour une de mes actions passées » – on y pense et on a peur. Vous avez fait une chose que vous redoutez de voir exposée, ou bien vous désirez dans l'avenir faire quelque chose qui s'avère impossible ; tout ceci est le produit de la pensée dans le temps.

Ce mouvement de la pensée, qui engendre la peur dans le temps, qui est temps, peut-il prendre fin? Avez-vous compris ma question? Il y a l'action intelligente de protection, d'auto-préservation, la nécessité physique de survivre, c'est une réaction naturelle, intelligente. Puis il y a l'autre : la pensée évoquant un événement et projetant la possibilité qu'il se produise ou non dans l'avenir, étant ainsi cause de la peur. La question est donc : ce mouvement de la pensée, si rapide, si insistant, si persuasif peut-il prendre fin naturellement? Il ne s'agit pas de vous y opposer ce serait encore un mouvement de la pensée. Si vous faites appel à votre volonté pour y mettre fin, il en est de même. Si vous dites : « Je ne vais pas me permettre de penser de cette façon », qui est l'entité qui dit cela? C'est encore la pensée, espérant qu'ayant mis fin à ce mouvement, elle aboutira à quelque chose qui est encore issu d'elle-même. Elle peut le projeter, être impuissante à y parvenir, et en conséquence dans tous ces mouvements il y a un élément de peur.

Nous demandons donc si l'activité tout entière de la pensée qui a donné naissance à la peur, non pas à une peur mais à des peurs innombrables – si elle peut prendre fin naturellement, aisément, sans effort. Si vous faites n'importe quel effort, celui-ci est une manifestation de la pensée et par conséquent il est cause de peur, il appartient au temps. Il s'agit de faire que la pensée prenne fin naturellement, et n'engendre plus la peur.

Sommes-nous vraiment en communication les uns avec les autres et non pas verbalement? Vous avez peut-être une idée claire de la chose mais la compréhension verbale d'une idée ne nous intéresse pas. Il s'agit de vos démêlés avec la peur dans votre vie quotidienne. Une description de

vosre vie est sans intérêt ; ce que l'on peut décrire n'est pas le vrai, l'explication n'est pas la chose expliquée, le mot n'est pas la chose. Les paroles de l'orateur n'exposent pas vosre vie, vosre peur ; c'est vous qui devez exposer ce qui est vosre peur et qui devez voir que la pensée en est la cause.

Nous demandons si l'activité de la pensée – qui fait naître, engendre, maintient, et nourrit la peur – si elle peut prendre fin tout naturellement et sans résistance. Mais avant de trouver la réponse juste il nous faut examiner la recherche du plaisir ; parce que c'est encore la pensée qui entretient le plaisir. Vous avez pu passer par un moment exquis, comme lorsque vous avez, hier, contemplé un admirable coucher de soleil, c'était merveilleux ; puis intervient vosre pensée qui vous suggère : « comme c'était beau, il faut repasser par la même expérience demain. » Il en va de même qu'il s'agisse d'un coucher de soleil, d'une flatterie que l'on vous a faite, d'une expérience sexuelle ou d'une chose que vous avez réussie, que vous voulez prolonger et qui vous procure du plaisir. Il y a un plaisir qui vous vient d'un succès, d'avoir réussi, d'anticiper une chose agréable pour demain, de la répétition d'un événement passé, sexuel, artistique, etc.

La moralité sociale repose sur le plaisir et n'est par conséquent pas une vraie moralité ; la moralité sociale est immoralité. C'est une chose que l'on découvre, mais il ne s'ensuit pas que l'on devient moral en se' révoltant contre la moralité courante – en faisant tout ce qui vous plaît, en couchant avec n'importe qui selon vosre bon plaisir. Si l'on se propose de comprendre la peur et de s'en libérer il faut comprendre le plaisir ; ce sont deux choses qui dépendent réciproquement l'une de l'autre. Il ne s'ensuit pas non plus

qu'il faille renoncer à tout plaisir. Toutes les religions organisées – qui ont été le fléau de la civilisation – ont prétendu qu'il faut n'avoir aucun plaisir, aucune vie sexuelle, qu'il faut aborder Dieu en étant un être humain torturé. Il faut détourner les yeux des femmes, disaient-ils, et de tout ce qui pourrait rappeler la vie sexuelle et ainsi de suite. Ne pas avoir de plaisir signifie être sans désir. Quand celui-ci s'éveille on s'empare de sa Bible et on s'y perd, ou on répète des paroles de la Gita – ce sont des absurdités.

La peur et le plaisir sont les deux faces de la même pièce de monnaie ; on ne peut se libérer de l'une sans se libérer de l'autre. Vous voudriez vivre une vie toute de plaisir et être quitte de la peur – c'est là tout ce qui vous intéresse. Mais ne voyez-vous pas que si le plaisir que vous escomptez pour demain vous est refusé vous vous sentez frustré, incomplet, irrité, anxieux et coupable, et toutes vos souffrances psychologiques surgissent. Il faut donc considérer ensemble le plaisir et la peur. En comprenant le plaisir il vous faut aussi comprendre la joie. Le plaisir est-il joie? L'enchantement de la vie n'est-il pas tout autre chose que le plaisir?

Nous demandions si la pensée, avec toutes ses activités qui engendrent et qui maintiennent le plaisir et la peur, si elle peut prendre fin naturellement et sans effort. Il y a des peurs inconscientes qui dans notre vie jouent un rôle plus important que celles qui nous sont apparentes. Comment vous proposez-vous de dévoiler ces peurs inconscientes, les exposer à la lumière? Par analyse? Si vous dites : « Je vais analyser mes peurs » ; qui est l'analyste? N'est-il pas une partie, un fragment de la peur elle-même? L'analyse qu'il fera de ses propres peurs sera donc sans valeur aucune. Ou

bien si vous allez en trouver un, lui, tout comme vous, est conditionné par Freud, Jung ou Adler ; il analyse selon son conditionnement, et par conséquent ne peut vous être d'aucune aide pour vous affranchir de la peur. Comme nous l'avons dit l'autre jour, l'analyse est la négation même de l'action.

Sachant que l'analyse est sans valeur, comment allez-vous découvrir une peur inconsciente? Si vous dites « Je vais observer mes rêves », c'est le même problème qui surgit. Quelle entité doit examiner les rêves – un fragment parmi les nombreux fragments? Vous devrez poser une question toute différente, à savoir : « A quoi cela revient-il de rêver? » Les rêves ne sont que le prolongement de l'activité quotidienne ; il y a toujours une activité d'une sorte ou d'une autre qui se poursuit. Comment cette activité peut-elle être comprise et prendre fin? L'esprit peut-il, au courant de la journée, être assez éveillé pour observer toutes ses motivations, ses élans, ses complexités, son orgueil, ses ambitions, ses frustrations, son besoin de s'accomplir, d'être quelqu'un et ainsi de suite? Tout ce mouvement de la pensée pendant la journée peut-il être observé sans qu'il y ait un « observateur »? Parce que s'il y a un « observateur » qui regarde, cet observateur est partie de la pensée, une partie qui s'est détachée de l'ensemble et qui a pris sur lui l'autorité d'observer.

Si, pendant la journée, vous observez tout le mouvement de vos activités, vos pensées et vos sentiments sans les interpréter, vous vous apercevrez que les rêves ont bien peu de portée. Et vous ne rêverez presque plus. Si vous êtes vraiment éveillé pendant la journée et pas à moitié endormi, si vous n'êtes pas pris dans vos croyances, vos préjugés, vos absurdes petites vanités, votre savoir

mesquin, vous constaterez que les rêves prennent fin, bien plus, la pensée elle-même commence à s'apaiser.

Sans cesse, la pensée recherche, maintient ou évite la peur ; elle produit aussi le plaisir, donnant des aliments à ce qui lui a été agréable. Être prisonnier de la peur et du plaisir – qui engendrent la souffrance – comment tout cela peut-il finir? Comment le mécanisme de la pensée – qui produit tout ce mouvement de plaisir et de peur – comment peut-il prendre fin naturellement? Tel est le problème. Que pouvons-nous en faire? Renoncer, continuer comme on a toujours fait à vivre dans le plaisir et la douleur – ce qui est l'essence même de l'esprit bourgeois – bien que vous puissiez porter vos cheveux longs, dormir sous un pont, vous révolter, jeter des bombes, crier « la paix, la paix » tout en menant votre guerre préférée? Vous ferez tout ce que vous voudrez, c'est le fond même de l'esprit bourgeois que d'être prisonnier de la peur et du plaisir. Regardez la chose en face! Comment vous proposez-vous de résoudre ce problème? Il vous faut le résoudre si vous avez soif d'une vie différente, d'une société différente, d'une moralité différente ; il faut résoudre ce problème. Si vous êtes jeune vous pouvez dire : « C'est sans importance », « J'aurai des plaisirs, des peurs instantanées ». Mais tout de même, tout cela s'accumule et un beau jour vous vous trouvez prisonnier. C'est votre problème, aucune autorité ne peut le résoudre pour vous. Vous en avez eu des autorités – les prêtres, les autorités psychologiques – ils n'ont pas pu le résoudre ; ils vous ont proposé des évasions comme des drogues, des croyances, des rites à accomplir et tout ce cirque qui porte le nom de religion ; tout ceci on vous l'a proposé mais la question fondamentale du plaisir et de la peur, ils ne l'ont jamais

résolue. C'est vous qui devez le faire. Comment allez-vous vous y prendre? Il faut vous en soucier – sachant que nul ne le résoudra pour vous. Si vous vous rendez compte implacablement que personne ne peut le faire pour vous, vous commencez déjà à vous libérer de l'ambiance bourgeoise.

Faute de résoudre ce problème de la peur et du plaisir, la souffrance est inévitable – non seulement la vôtre mais celle du monde. Savez-vous ce que c'est que la douleur du monde? Savez-vous ce qui se passe dans le monde? Non pas extérieurement – toutes les guerres, les méfaits des politiciens et ainsi de suite – mais intérieurement, l'immense solitude de l'homme, les profondes frustrations, le total manque d'amour dans ce vaste univers insensible et dur. Faute de résoudre ce problème, la souffrance est inévitable. Il ne se résoudra pas avec le temps. Vous ne pouvez pas dire : « J'y penserai demain » ; « J'aurai mon plaisir immédiat et je supporterai toute la peur qui en résultera », « J'en prendrai mon parti ». Qui va vous répondre? Ayant posé cette question, voyant combien elle est complexe, voyant que personne au monde, qu'aucune force divine telle que celle sur laquelle nous nous sommes appuyés dans le passé, ne va résoudre ce problème essentiel, comment réagissez-vous? Qu'en dites-vous, Messieurs? Vous n'avez pas de réponse? Si vous êtes honnêtes avec vous-mêmes, mettant de côté toute hypocrisie, sans chercher à l'éviter, à vous esquiver quand vous vous trouvez face à ce problème lequel est le problème crucial, vous êtes sans réponse. Ainsi, comment allez-vous découvrir comment tout cela peut prendre fin, naturellement, sans méthode, car toute méthode implique du temps. Si quelqu'un vous propose une méthode, un

systeme et que vous l'adoptez, votre esprit deviendra de plus en plus mécanique, et le conflit entre le système et « ce qui est » devient de plus en plus aigu. Le système vous promettra quelque chose, mais le fait est que vous avez peur ; en vous exerçant à un système, vous vous éloignez de plus en plus de « ce qui est » et consciemment ou inconsciemment le conflit s'intensifie. Alors qu'allez-vous faire?

Et maintenant, qu'est-il devenu, l'esprit, le cerveau qui a écouté tout ceci – qui ne s'est pas contenté d'entendre une suite de mots, mais qui a vraiment écouté, partagé, communiqué, connu? Qu'en est-il advenu de cet esprit qui s'est penché avec intensité sur la complexité du problème, éclairé sur ses propres peurs, et qui voit comment la pensée entretient la peur en même temps que le plaisir? Quelle est la qualité d'un esprit qui a écouté ainsi? N'est-elle pas entièrement différente de ce qu'elle était quand nous avons commencé ce matin, ou est-ce le même mouvement répétitif, prisonnier du plaisir et de la peur? N'a-t-il pas une nouvelle qualité? Il ne dit plus « Il faut mettre fin au plaisir et à la peur », mais il apprend, il connaît en observant. N'est-il pas devenu un petit peu plus sensitif? Avant, vous vous contentiez de porter ce fardeau de peur et de plaisir. Mais ayant appris à connaître le poids de ce fardeau, ne l'avez-vous pas un peu écarté? Ne l'avez-vous pas laissé tomber – et vous avancez maintenant, en hésitant quelque peu mais avec grand soin.

Si vous avez vraiment suivi tout ceci simplement en observant, et non avec effort et volonté – votre esprit est devenu sensitif et par conséquent très intelligent. La prochaine fois que surgira la peur – et elle le fera – c'est l'intelligence qui répondra, mais non en fonction du

plaisir, par suppression ou évasion. Cette intelligence, cette sensibilité ont pris naissance alors que vous avez observé ce fardeau et l'avez mis de côté. Votre esprit est empreint d'une étonnante vitalité ; il peut maintenant poser une tout autre question, celle-ci : si le plaisir n'est plus le ressort de la vie, comme il l'a été pour la plupart d'entre nous, la vie doit-elle être désormais stérile? Doit-on conclure que plus jamais on ne pourra jouir de la Vie?

N'y a-t-il pas une différence entre la joie et le plaisir? Jadis, vous avez vécu en fonction du plaisir et de la peur – le plaisir « immédiat », plaisir sexuel, de l'alcool, de tuer un animal et de se gaver de sa viande, et tout ce qui tient à de tels « plaisirs ». Tel a été votre mode de vie et subitement, ayant observé que le plaisir n'est pas un chemin valable, parce qu'il implique la peur, la frustration, la souffrance, la douleur, et des troubles personnels et sociaux et ainsi de suite. Donc maintenant vous posez une question toute différente : « Existe-t-il une joie que le plaisir et la pensée n'effleurent jamais? Car si la pensée s'y glisse, elle devient à nouveau plaisir et par conséquent peur. » Donc ayant compris le plaisir et la peur, existe-t-il une façon de vivre heureux et où le plaisir et la peur ne soient pas reportés de jour en jour. Contempler ces montagnes, la beauté des vallées, la lumière se jouant sur les collines, les arbres et la rivière heureuse de couler, et jouir de tout cela. Mais ce n'est plus vrai quand vous dites : « Comme c'est merveilleux », ce ne l'est plus quand la pensée s'en sert pour aboutir au plaisir.

Vous pouvez regarder cette montagne, le mouvement d'un arbre, le visage d'une femme ou d'un homme, et y trouver une joie extrême. Quand vous l'avez fait c'est fini. Mais si vous reportez cette impression par la pensée, alors

commencent le plaisir et la douleur. Êtes-vous capables de regarder ainsi et d'en avoir fini après? Regardez-y de près et soigneusement. Pouvez-vous regarder la montagne et la joie que vous en éprouvez vous suffit-elle? Vous ne la prolongez pas, vous ne la reportez pas au lendemain ; parce que vous en voyez le danger. Vous avez eu un grand plaisir et vous dites : « C'est fini. » Mais est-ce vraiment fini? L'esprit consciemment ou inconsciemment ne s'y attarde-t-il pas dans l'espoir de le voir se répéter?

On voit donc que la pensée n'a rien à voir avec la joie. C'est une immense découverte à faire par vous-même – ce n'est pas une chose que l'on vous a dite, sur quoi vous allez écrire, pour l'interpréter au profit de quelqu'un d'autre. Il y a une immense différence entre la joie, la félicité, l'émerveillement d'une part et le plaisir d'autre part. Je ne sais si vous avez remarqué qu'en Occident l'art primitif évite tout plaisir sensuel ; pas de paysage, seulement le corps humain, torturé, ou encore l'image de la Vierge Marie et ainsi de suite. Pas de paysage parce que c'est là un plaisir qui pourrait détourner votre attention du corps humain et de son symbolisme Plus tard seulement on a pu voir s'introduire des paysages, lesquels en Chine et aux Indes ont toujours fait partie de la vie. Vous pouvez observer tout ceci et trouver la beauté d'une existence où il n'y a aucun effort, d'une vie de grande extase, et où le plaisir, la pensée et la peur ne jouent aucun rôle.

Auditeur : Quand je rêve, je vois parfois des choses qui se passent dans l'avenir et qui s'avèrent être exactes. J'ai rêvé que je vous voyais arriver à cette réunion et mettre votre vêtement brun et ajuster votre micro – ceci était nettement un rêve portant sur une chose qui est arrivée le lendemain matin.

Krishnamurti : Et quelle explication peut-on donner à cela? Tout d'abord, pourquoi donner une telle importance à ce qui doit se passer dans l'avenir? Pourquoi? Les astrologues, les diseurs de bonne aventure, les voyantes, que de choses merveilleuses ils vous promettent! Pourquoi cela vous passionne-t-il? Et pourquoi êtes-vous moins passionnés par votre vie quotidienne, immédiate, laquelle contient tous les trésors – mais vous ne les voyez pas! Voyez-vous, quand votre esprit, du fait que vous écoutez ce qui se dit ici, devient quelque peu sensitif – je ne dis pas complètement sensitif – mais un peu – tout naturellement il observe mieux, qu'il s'agisse d'aujourd'hui ou de demain. C'est comme si d'un avion vous voyez deux bateaux se rapprochant l'un de l'autre et venant de directions opposées sur le même fleuve ; on voit d'avance qu'ils se rencontreront en un certain endroit – c'est-à-dire dans l'avenir. L'esprit, étant sensitive, prend conscience de certaines choses qui pourraient se passer demain, aussi bien que celles qui se passent en ce moment. La plupart d'entre nous donnent beaucoup plus d'importance à ce qui doit se passer demain et si peu à ce qui se passe en ce moment. Or, vous apercevrez si vous approfondissez la chose, que rien « ne se passe » du tout ; tout ce qui « se passe » fait partie de la vie. Pourquoi voulez-vous à tout prix faire des expériences? Un esprit sensitif, vivant, plein de clarté, a-t-il besoin d'expérience? Je vous en prie, répondez vous-même à la question.

Auditeur : Vous nous proposez d'observer les actions de notre vie quotidienne, mais quelle est l'entité qui décide ce qu'il y a lieu d'observer et quand? Qui décide s'il faut observer?

Krishnamurti : Décide-t-on d'observer? Ou bien

observe-t-on tout simplement? Prenez-vous une décision pour dire : « Je vais observer et apprendre »? Parce qu'alors surgit la question : « Qui décide? » Est-ce la volonté qui dit : « Je dois »? Et si elle n'y parvient pas elle se punit et affirme : « Je dois, je dois, je dois » ; c'est une situation de conflit ; par conséquent un esprit qui se décide à observer n'observe pas du tout. Vous vous promenez sur une route, quelqu'un passe près de vous, vous observez et vous vous dites : « Comme il est laid, il sent mauvais, il pourrait se dispenser de faire ceci ou cela. » Vous prenez conscience de vos réactions envers ce passant, vous avez conscience de juger, de condamner et justifier ; vous observez. Vous ne vous dites pas : « Je ne dois pas juger, je ne dois pas justifier. » Cette prise de conscience de vos réactions n'a rien d'une décision. Vous rencontrez quelqu'un qui vous a insulté hier. Immédiatement vous êtes tout hérissé, vous êtes nerveux, anxieux, vous commencez à le prendre en aversion ; prenez conscience de cette aversion, prenez conscience de tout cela, ne décidez pas « de prendre conscience ». Observez, et dans cette observation il n'y a ni « observateur » ni chose « observée » – il n'y a qu'observation. L' « observateur » n'existe que lorsque vous accumulez le contenu de votre observation ; si vous dites : « Tel homme est mon ami parce qu'il m'a flatté », ou : « Il n'est pas mon ami parce qu'il a dit de moi quelque chose de désobligeant, ou quelque chose de vrai mais qui ne me plaît pas » – il y a là une accumulation de l'observation et cette accumulation est l'observateur. si vous observez sans accumulation, il n'y a pas de jugement. Ceci, vous pouvez le faire tout le temps ; au courant de cette observation certaines décisions sont prises évidemment, mais ces décisions sont des résultats

naturels, et non des décisions émanant de l'observateur qui a accumulé.

Auditeur : Vous avez dit au début de la causerie, que la réaction instinctive d'auto-défense vis-à-vis d'un animal sauvage est intelligence et non crainte, et que la pensée mère de la peur est tout à fait autre chose.

Krishnamurti : N'est-ce pas autre chose? N'observez-vous pas de différence entre la pensée qui donne naissance à la peur et qui l'entretient, et l'intelligence qui dit : « Attention. » La pensée a créé le nationalisme, les préjugés raciaux, l'acceptation de certaines valeurs morales ; mais la pensée n'en voit pas le danger. si elle le voyait, il y aurait une réaction qui ne serait pas celle de la peur, mais celle de l'intelligence comme dans le cas de la rencontre d'un serpent. Vous rencontrez un serpent et il y a une réaction naturelle d'auto-protection. Quand vous « rencontrez » le nationalisme lequel est un produit de la pensée qui divise les gens et est une des causes de guerre, là, la pensée n'aperçoit pas le danger.

Saanen, le 26 juillet 1970

6ème Causerie : Activité mécanique de la pensée

« *L'esprit qui a compris tout le mouvement de la pensée devient extraordinairement calme, absolument silencieux.* »

Nous parlions de l'importance de la pensée et aussi de son manque d'importance ; nous disions comment la pensée a des activités considérables dans son champ propre, mais que même dans ce champ elle ne jouit que d'une liberté limitée. Et nous avons parlé d'un état d'esprit totalement inconditionné. Ce matin nous allons examiner cette question du conditionnement, non seulement le conditionnement superficiel et culturel, mais nous nous demanderons pourquoi il existe. Nous examinerons aussi la qualité d'un esprit qui ne le connaît pas, qui a transcendé le conditionnement. Il nous faut creuser ce sujet très profondément pour découvrir ce que c'est que l'amour. Et comprenant ce que c'est que l'amour nous verrons peut-être ce que c'est que la mort.

Donc tout d'abord, nous allons découvrir si l'esprit peut être complètement et entièrement libéré de son conditionnement. Il est assez évident que nous sommes superficiellement conditionnés par la culture, la société, la propagande qui règnent, et aussi par notre nationalité, notre religion, notre éducation et diverses influences de notre entourage. Il est clair et assez simple de voir comment la plupart des êtres humains de quelque pays, de quelque race qu'ils soient, subissent le conditionnement de la culture ou de la religion à laquelle ils appartiennent. Ils sont moulés, maintenus dans un certain modèle. Un tel conditionnement peut être mis de côté assez aisément.

Puis il y a un conditionnement plus profond, par exemple une attitude agressive à l'égard de toute la vie. L'agressivité implique un sentiment de domination, une recherche de puissance, de possessions matérielles, de prestige. Il faut creuser profondément pour en être absolument libéré, parce que c'est une chose très subtile et qui prend des aspects très divers. On peut se figurer ne pas être agressif, mais si l'on a un idéal, une opinion, des jugements de valeur, verbalement ou non, il y a là une affirmation de soi qui graduellement devient agressivité et violence. On peut voir la chose en soi-même. Derrière le mot même d'agressivité – même s'il est prononcé avec la plus grande douceur, il y a un impact, une action de coercition, furtive et dominatrice, qui devient cruelle et violente. Ce conditionnement d'agressivité, il faut découvrir s'il nous vient de l'animal, ou si c'est le plaisir de s'affirmer qui est devenu agression et violence. Est-on agressif dans le sens complet du mot qui signifie « aller de l'avant ».

Un autre élément du conditionnement est la comparaison. On se compare à ce que l'on se figure être noble ou héroïque, avec ce que l'on voudrait être, s'opposant à ce que l'on est. La manie comparative est une forme de conditionnement ; mais là encore c'est une action extraordinairement subtile. Je me compare à quelqu'un qui est un peu plus intelligent que moi ou physiquement mieux partagé. Secrètement ou bien ouvertement il y a un monologue intérieur constant, on se parle en termes de comparaison. Regardez en vous-même. Là où il y a comparaison le sentiment de réussite implique une certaine agressivité ; ou bien devant tout échec il y a un sentiment de frustration, d'infériorité. Dès notre enfance

on nous a dressés à comparer. Notre système éducatif y plonge ses racines, par l'octroi de bonnes notes, d'examens, etc. Quand vous vous comparez à quelqu'un qui est plus habile que vous, il y a envie, jalousie et tous les conflits qui en résultent. La comparaison implique mensuration ; je me mesure à quelque chose que je me figure être meilleur ou plus noble.

On se demande : « L'esprit peut-il jamais être libéré de ce conditionnement social et culturel, cet esprit qui compare et qui mesure, ce conditionnement de peur et de plaisir, de récompense et de sanctions? » Toutes nos structures morales et religieuses sont basées là-dessus. Pourquoi sommes-nous conditionnés? Nous pouvons voir les influences extérieures qui nous conditionnent et les exigences intérieures qui nous valent d'être conditionnés. Pourquoi acceptons-nous cet état de choses? Pourquoi l'esprit s'est-il laissé conditionner? Quel est le facteur actif derrière tout cela? Je suis né dans un certain pays, au sein d'une certaine culture, je me considère comme hindou, avec tout ce que cela entraîne de superstition et de tradition imposée par la famille, par la société ; quelle raison me pousse à accepter un tel conditionnement? Quelle urgence m'y pousse, qui constamment exige ou accepte, résiste à ce conditionnement ou fléchit devant lui? Il est aisé de voir que l'on aspire à être tranquille et en sécurité dans une communauté qui se conforme à un certain modèle. En ne se conformant pas on peut perdre sa situation, rester sans argent, ou être mis au rang de personne non respectable. Contre cela il y a une révolte, et celle-ci construit son propre conditionnement – c'est ce qui se passe pour les jeunes à l'époque actuelle. Il nous faut découvrir quelle est l'impulsion à laquelle nous obéissons.

Faute de découvrir cela par nous-mêmes, nous serons toujours conditionnés d'une façon ou d'une autre, positivement ou négativement. C'est un processus qui se poursuit du jour de notre naissance au jour de notre mort. On peut se rebeller, vouloir s'évader pour tomber dans un autre conditionnement, se retirer dans un monastère comme le font ces gens qui consacrent leur vie à la philosophie et à la contemplation, mais c'est le même processus d'un bout à l'autre. Quel est ce mécanisme, sans cesse en mouvement, qui s'adapte à tant de formes différentes de conditionnement.

La pensée est éternellement conditionnée parce qu'elle est la réaction du passé, de la mémoire. Elle est toujours mécanique, très facilement elle se calque sur un modèle, s'engage dans une ornière et elle se figure alors être extraordinairement active, qu'il s'agisse de l'ornière communiste, catholique ou toute autre. C'est la chose la plus mécanique, la plus facile que nous puissions faire – et c'est alors que nous croyons vivre! Par conséquent, bien que la pensée dispose d'une certaine liberté limitée dans le champ qui lui est propre, tout ce qu'elle fait est mécanique. Après tout, aller dans la lune est un processus tout à fait mécanique, c'est le résultat de la science accumulée pendant des siècles. La poursuite du savoir technique vous mène à la lune ou dans les fonds sous-marins et ainsi de suite. L'esprit désire avancer dans une ornière, agir mécaniquement parce qu'il y a là sécurité, tranquillité, il n'y a pas d'ennuis. Vivre mécaniquement est encouragé non seulement par la société mais encore par chacun de nous parce que c'est la voie de la facilité.

Ainsi la pensée, étant une activité répétitive et mécanique accepte n'importe quelle forme de

conditionnement pourvu qu'il favorise ce mouvement mécanique. Un philosophe invente une nouvelle théorie, un économiste un nouveau système et nous acceptons le sillon qu'il a tracé et nous nous y engageons. Notre société, notre culture, nos incitations religieuses, tout paraît fonctionner mécaniquement ; et pourtant il y a en cela une sorte de stimulant. Quand vous allez à la Messe, vous ressentez une certaine excitation, une émotion qui devient un modèle. Je ne sais pas si vous vous êtes jamais amusés à faire ce que je vais vous dire. Faites-le une fois pour voir et cela ne peut manquer de vous intéresser : prenez un bout de bois ou une pierre, n'importe quoi, qui ait une certaine forme, mettez-le sur votre cheminée et posez une fleur à côté tous les matins, en moins d'un mois vous vous apercevrez que c'est devenu une habitude, une sorte de symbole religieux et que vous avez commencé à vous identifier à ce processus.

La pensée est une réaction du passé. Si vous avez fait des études d'ingénieur vous ajoutez à ce savoir, vous vous y adaptez, mais vous êtes engagé dans cette voie, de même si vous êtes docteur en médecine et ainsi de suite. La pensée dispose d'une certaine liberté dans un certain champ, mais elle reste dans les limites de son fonctionnement mécanique. Ceci le voyez-vous, non pas verbalement et intellectuellement, mais réellement? Avec la même évidence que lorsque vous entendrez ce train. (Bruit de train.)

L'esprit peut-il se libérer des habitudes qu'il a cultivées, de certaines opinions, de certains jugements, certaines attitudes, certaines valeurs? Autrement dit, l'esprit peut-il être libéré de la pensée? Si ceci n'est pas parfaitement compris, la question que je me propose d'aborder ensuite

n'aura pas de sens. Mais la compréhension de la première question, si vous l'approfondissez, conduira inévitablement à celle-ci : la pensée étant mécanique, si elle se conforme inévitablement au conditionnement de l'esprit, alors que dire de l'amour? Est-il un produit de la pensée? Est-il nourri, cultivé par la pensée, dépend-il d'elle?

Qu'est-ce que l'amour? – il faut se souvenir que la description n'est pas la chose décrite, que le mot n'est pas la chose. L'esprit peut-il être libéré de l'activité mécanique de la pensée afin de découvrir ce que c'est que l'amour? Pour la plupart d'entre nous l'amour est lié, sinon identique, à la sexualité. C'est là une forme de conditionnement. Si vous vous proposez d'approfondir cette question si compliquée, délicate et extraordinairement belle il vous faut comprendre comment le mot « sexe » a conditionné l'esprit.

Nous prétendons que nous ne voulons pas tuer, nous nous refusons à aller au Vietnam ou dans tout autre endroit dans le but de tuer, mais il nous est égal de massacrer des animaux. Si vous deviez vous-même abattre l'animal que vous mangez, si vous en voyiez la laideur, le mangeriez-vous? J'en doute. Mais il vous est égal que ce soit le boucher qui le tue afin que vous le mangiez ; il y a là une bonne dose d'hypocrisie.

Ainsi on se demande non seulement ce que c'est que l'amour mais aussi ce que c'est que la compassion. Dans la culture chrétienne, les animaux n'ont pas d'âme, ils sont créés et mis sur terre pour que nous les mangions ; tel est le conditionnement chrétien. Dans certaines parties de l'Inde, il est mal de tuer que ce soit une mouche, un animal ou toute autre chose. Donc ils ne tuent pas la moindre

créature, ils vont aux extrêmes de l'exagération ; là encore c'est leur conditionnement. Puis il y a des gens qui sont contre la vivisection et qui portent de merveilleuses fourrures ; c'est encore une hypocrisie.

Qu'est-ce que cela signifie que d'être compatissant? Non pas de l'être en paroles mais vraiment? La compassion est-elle affaire d'habitude, de réflexion, une façon répétitive et mécanique d'être bienveillant, courtois, doux, tendre? 'L'esprit qui est pris dans les activités de la pensée et de son conditionnement, de sa répétition mécanique, peut-il être compatissant? Il peut en parler, encourager des réformes sociales, se montrer bienveillant pour les pauvres païens et ainsi de suite ; mais est-ce là de la compassion? Quand c'est la pensée qui dicte le comportement, quand elle est agissante, y a-t-il place pour la compassion? La compassion étant action sans mobile, sans intérêt personnel, sans aucun sentiment de peur, sans aucun sentiment de plaisir.

Alors on demande : « L'amour est-il plaisir? » – la sexualité est plaisir évidemment. Nous prenons plaisir à la violence, à la réussite, à l'affirmation de nous-mêmes, à l'agression ; et aussi à nous sentir être quelqu'un. Tout cela vient de la pensée, de l'esprit de mensuration – « j'ai été ceci », « je serai cela ». Le plaisir, dans le sens où nous en avons parlé est-il amour? Comment un esprit lié par ses habitudes, ses mensurations, ses comparaisons, comment peut-il savoir ce que c'est que l'amour? On peut bien dire – l'amour est ceci ou cela – mais tout est issu de la pensée.

De cette observation surgit la question : qu'est-ce que la mort? Qu'est-ce que cela signifie que de mourir? Ce doit être une expérience merveilleuse! Cela doit impliquer quelque chose qui prend fin totalement. Ce mouvement

qui jadis a été mis en marche – la lutte, le combat, le chaos, les désespoirs, les frustrations – tout cela prend fin subitement. Cet homme qui s'efforce de devenir célèbre, qui est violent, arrogant, brutal, – ces activités sont coupées d'un seul coup! Avez-vous remarqué que tout ce qui se prolonge psychologiquement devient mécanique, répétition. Quand la continuité psychologique prend fin, alors, seulement, il peut y avoir quelque chose d'entièrement neuf – vous pouvez le constater en vous-même. La création n'est pas la prolongation de ce qui est ou de ce qui fut, c'en est la fin.

Donc, psychologiquement, peut-on mourir? Vous comprenez ma question? Peut-on mourir au connu, mourir à ce qui a été – et non pour devenir autre chose – ce qui est la fin et la libération du connu? Après tout, c'est bien cela qui est la mort.

L'organisme physique mourra, évidemment ; on a abusé de lui, on l'a bousculé, frustré ; il a mangé et bu un tas de choses. Vous savez bien comment vous vivez et vous continuerez de vivre ainsi jusqu'à votre anéantissement. Le corps, suite d'accident, de vieillesse, de maladie ou à cause de la tension, de la constante lutte émotive intérieure et extérieure se déforme, s'enlaidit et meurt. Tout au long de cette décadence on s'apitoie sur soi-même et aussi quand on assiste à la mort de quelqu'un d'autre. Quand meurt quelqu'un que vous pensez aimer, n'y a-t-il pas pour vous beaucoup de souffrance et de peur? Vous restez seul, nu devant vous-même, vous ne pouvez plus vous appuyer sur personne, il n'y a plus personne pour vous consoler. Notre souffrance est teintée de cet apitoiement et de cette peur, et dans cet état d'incertitude vous acceptez tout naturellement n'importe quelle croyance. L'Asie tout

entière croit à la Réincarnation, à une renaissance dans une autre vie. Mais quand on demande ce qui va renaître, on se heurte à des difficultés. Qu'est-ce qui va renaître? Vous-même? Qu'êtes-vous? Beaucoup de mots, beaucoup d'opinions, un attachement à vos biens, à vos meubles, à votre conditionnement. Toutes ces choses que vous nommez votre âme, est-ce là ce qui va renaître dans votre prochaine vie? La réincarnation implique que ce que vous êtes aujourd'hui détermine ce que vous serez à ce moment-là. Par conséquent soyez vertueux! Pas demain mais aujourd'hui parce que, ce que vous êtes, vous allez le payer à ce moment-là. Mais ces gens qui croient à la réincarnation n'ont aucun souci de leur comportement ; c'est une affaire de croyance sans aucune importance. Mais incarnez-vous aujourd'hui, soyez neuf – n'attendez pas votre prochaine incarnation! Changez tout de suite et complètement, changez avec passion, que votre esprit se dénude de tout, de tout conditionnement, de toute science, de tout ce qu'il se figure être « bien » – qu'il se vide. Vous saurez alors ce que cela signifie que de mourir, vous saurez ce que c'est que l'amour. L'amour n'est pas du passé, il n'est pas pensée, ni culture, il n'est pas plaisir. L'esprit qui a compris tout le mouvement de la pensée devient extraordinairement tranquille, absolument silencieux. Ce silence est l'aube du renouvellement.

Auditeur : Monsieur, l'amour peut-il avoir un objet?

Krishnamurti : Qui pose cette question? La pensée ou l'amour? Ce n'est pas l'amour qui la pose. Quand vous aimez, vous aimez – vous ne demandez pas : « Y a-t-il un objet ou non, l'amour est-il personnel ou impersonnel? » Savez-vous ce que cela signifie, connaissez-vous cette beauté? Notre amour, tel qu'il est, est une épreuve ; nos

rapports les uns avec les autres sont un tel conflit. Notre amour est basé sur votre image de moi, sur mon image de vous. Regardez très soigneusement, regardez ce rapport entre deux images isolées qui se disent l'une à l'autre : « Nous aimons. » Ces images sont le produit du passé, de souvenirs, souvenirs de ce que je vous ai dit, de ce que vous m'avez dit ; et ce rapport entre deux images est forcément un processus d'isolement. Et c'est ce que nous appelons des rapports. Être en rapport veut dire être en contact – non seulement physiquement – chose impossible quand il y a une image, quand il y a ce processus d'auto-isolement qu'est la pensée, le « moi » et le « toi ». Nous disons : « L'amour a-t-il un objet? Est-il sacré ou profane? », vous me suivez? Monsieur, quand vous aimez, vous ne donnez ni ne recevez.

Auditeur : Quand on va au-delà de ces mots « Beauté » et « Amour », toutes ces divisions ne disparaissent-elles pas?

Krishnamurti : Vous êtes-vous jamais assis, non en rêvassant, mais très tranquille et complètement lucide? Dans cette lucidité il n'y a aucune verbalisation, aucun choix, aucune contrainte, aucune direction. Quand le corps est complètement détendu, avez-vous remarqué le silence qui prend naissance? Ceci exige un examen très profond, parce que notre esprit n'est jamais tranquille, il bavarde sans arrêt et il est par conséquent divisé. Nous partageons notre existence en fragments. Toute cette fragmentation peut-elle prendre fin? Sachant que c'est la pensée qui en est responsable, nous demandons : « L'esprit peut-il être complètement silencieux et pourtant répondre quand c'est nécessaire, sans violence, mais objectivement, sainement, rationnellement – et néanmoins laisser le silence

imprégner toute chose. C'est la seule chose à faire : trouver par soi-même cette qualité de l'esprit qui est sans fragments, qui n'est pas brisée en « toi » et « moi ».

Krishnamurti : Où allez-vous commencer dans votre compréhension du meurtre? Vous dites ne pas vouloir aller à la guerre, ne pas vouloir tuer un être humain (je ne sais pas si vous le dites ou non, cela dépend de vous) mais il vous paraît juste de prendre parti – votre groupe contre mon groupe. Vous ne voyez pas d'inconvénient à croire à quelque chose et à défendre votre croyance. Vous ne vous abstenez pas de tuer des gens par une parole, un geste – mais vous faites attention à ne pas tuer une mouche! Il y a quelques années, l'orateur se trouvait dans un pays où régnait le bouddhisme. Si vous êtes un bouddhiste pratiquant c'est un principe admis qu'il ne faut pas tuer. Deux personnes sont venues trouver l'orateur et dire : « Nous avons un problème : nous ne voulons pas tuer. Nous sommes des bouddhistes convaincus et avons été élevés à ne pas tuer ; mais nous aimons les œufs et ne voulons pas tuer des œufs fertiles – alors que devons-nous faire? » Vous comprenez? A moins que vous ne vous rendiez compte très clairement de ce qu'implique le meurtre – non seulement avec un fusil, mais avec une parole, un geste, une scission, et l'on dit : « mon pays », « mon Dieu », « ton Dieu », il y aura inévitablement meurtre sous une forme ou une autre. N'allez pas en faire toute une histoire quand il s'agit de tuer une mouche pour aller ensuite tuer votre voisin par une parole. L'orateur n'a jamais mangé de viande de sa vie, il n'en connaît même pas le goût, mais il porte des souliers de cuir. Il faut vivre et même si dans votre cœur vous ne voulez tuer rien ni personne – et que vous soyez vraiment sérieux dans cette intention –

néanmoins il vous faut « tuer » le légume que vous mangez ; si vous ne mangiez rien tout serait vite fini. Il faut découvrir par soi-même très clairement et sans aucun choix ni préjugé, il faut être intensément sensitif et intelligent et puis laisser agir cette intelligence – et ne pas se dire « Je me refuse à tuer des mouches » pour aller ensuite répéter quelque chose d'atroce sur son mari.

Saanen, le 28 juillet 1970

« *La religion est cette qualité qui tend à favoriser une vie où n'existe aucune fragmentation.* »

Ce matin, nous allons nous proposer de parler de la religion. Il y a bien des gens à qui ce mot ne plaît pas, ils le trouvent démodé et pensent qu'il n'a pas place dans notre monde moderne. Puis il y a ceux qui sont religieux pendant le week-end ; ils mettent leurs plus beaux atours le Dimanche et font tout le mal possible pendant la semaine. Mais en parlant de « religion » nous ne pensons en aucune façon aux religions organisées, aux églises, aux dogmes, aux rites ou à l'autorité de sauveurs, de représentants de Dieu et tout ce qui s'ensuit. Nous parlons de tout autre chose.

Toujours, dans le passé comme actuellement, les hommes se sont demandé s'il n'existe pas quelque chose de transcendant, de beaucoup plus réel que notre existence quotidienne, avec sa lassante routine, sa violence, ses désespoirs, sa souffrance. Incapables de la trouver ils ont adoré un symbole auquel ils ont attribué une grande signification.

Pour découvrir s'il existe quelque chose de vrai et de sacré – je me sers de ce mot avec quelque hésitation – il nous faut chercher quelque chose qui ne soit pas une fabrication de notre désir et de nos espérances, de notre peur et de nos aspirations ; qui ne dépende ni de notre environnement, ni de notre culture, ni de notre éducation, mais quelque chose que n'a jamais effleuré la pensée, quelque chose qui soit incompréhensiblement et

entièrement neuf. Ce matin nous allons consacrer un certain temps à nous demander s'il existe une immensité, une extase, une intarissable vie. Faute de quoi, si vertueux, si ordonnés, si non violents que nous puissions être, notre vie sera bien vaine. La religion dans le sens où nous entendons ce mot, où il n'implique aucune croyance et aucune peur – est cette qualité de l'esprit qui tend à une vie sans aucune fragmentation d'aucune sorte. Si c'est là l'enquête que nous nous proposons ce matin, nous devons être non seulement sans aucune croyance mais nous devons voir très clairement que tout effort, toute orientation donnée, tout but poursuivi sont des facteurs de déformation. Je vous en prie, voyez cela très clairement ; si vous êtes sérieux dans cette enquête, il est important pour vous de voir comment toute forme d'effort déforme la perception directe. Il en est de même pour toute suppression, ou toute direction dans un sens choisi, tout but établi et engendré par notre propre désir ; toutes ces choses rendent l'esprit incapable de voir les choses telles qu'elles sont.

Pour pouvoir nous demander ce que c'est que la vérité, s'il existe une illumination, une chose en dehors du temps, une réalité qui ne dépend pas de nos exigences, il faut que notre esprit soit libre et qu'il y règne une certaine qualité d'ordre. En général, pour nous l'idée d'ordre est liée à celle de discipline – la discipline étant conformisme, imitation, adaptation, suppression et ainsi de suite ; l'esprit est contraint de suivre une certaine ligne, un certain modèle considéré comme étant moral. Mais l'ordre dont nous parlons n'a rien de commun avec une telle discipline ; il s'installe naturellement et inévitablement quand nous comprenons tous les éléments de confusion, les désordres

et les conflits qui règnent en nous et autour de nous. Quand nous avons pris conscience de ce désordre, que nous observons tous les dégâts, la haine, la comparaison – quand nous comprenons tout cela, alors l'ordre s'établit de lui-même ; un ordre qui n'a rien de commun avec la discipline. Il vous faut vivre dans l'ordre ; après tout l'ordre c'est la vertu bien que ce mot ne vous soit peut-être pas sympathique. La vertu n'est pas une chose à cultiver. Si elle est affaire de pensée, de suppression de volonté ce n'est plus de la vertu. Mais si vous comprenez le désordre dans votre vie, la confusion, la complète vanité de notre existence, quand vous voyez cela très clairement, non pas seulement verbalement et intellectuellement, tout cela sans condamner, ni fuir, mais l'observant dans la vie, alors de cette observation, de cette lucidité résulte tout naturellement l'ordre – qui est vertu. Celle-ci est absolument différente de la vertu prônée par la société avec sa respectabilité, les différentes sanctions de la religion avec ses hypocrisies ; elle est absolument différente de la discipline que nous nous imposons.

L'ordre est indispensable si nous nous proposons de découvrir s'il existe ou non une réalité intemporelle, incorruptible, absolue. Si vous prenez votre recherche véritablement au sérieux, c'est-à-dire si elle tient dans votre vie une place aussi importante que votre gagne-pain, votre recherche du plaisir, si c'est pour vous une chose d'une importance vitale, vous vous rendrez compte qu'elle ne peut aboutir que par la méditation. Le sens que donne le dictionnaire à ce mot est réfléchir, se pencher sur, interroger ; cela implique un esprit capable de regarder, intelligent, sain, qui n'est ni névrosé ni pervers, qui n'est pas assoiffé de quelque chose devant venir de quelque part.

Existe-t-il une méthode, un système, un chemin que vous puissiez suivre pour parvenir à la compréhension de ce que c'est que la méditation, ou la perception de la réalité? Il y a malheureusement des gens venus de l'Orient avec leurs systèmes, leurs méthodes et ainsi de suite ; ils vous conseillent : « Faites ceci », et : « Ne faites pas cela », « Exercez-vous au Zen et vous trouverez l'illumination ». Certains d'entre vous êtes peut-être allés aux Indes ou au Japon, vous y avez passé des années à étudier, à vous discipliner, à prendre conscience de votre nez ou de votre orteil, faisant sans fin des exercices ; ou bien vous avez peut-être répété certains mots dans le but de pacifier l'esprit afin que dans ce calme vous puissiez atteindre à quelque chose au-delà de la pensée. Un esprit très stupide et bête peut avoir recours à de tels trucs. J'emploie le mot bête pour indiquer un esprit abêti. Un esprit abêti peut s'adonner à de tels procédés. Tout ceci ne vous intéresse peut-être pas mais ce sont des choses qu'il faut connaître. Quand vous aurez écouté avec grand soin, peut-être irez-vous de par le monde pour enseigner, ce sera peut-être votre vocation et je l'espère. Il vous faut connaître toute la substance, la signification, la plénitude de la beauté, l'extase de tout ceci.

Un esprit obtus, qui a été abêti en faisant des « exercices » ne pourra jamais comprendre ce que c'est que la réalité. Il faut être entièrement, complètement libéré de la pensée. Il faut un esprit qui ne soit ni déformé ni émoussé, un esprit très clair qui ne poursuive aucun but, aucune direction définie. Vous demanderez : « Est-il possible d'être dans un tel état d'esprit où il n'y a plus d'expérimentation? » « Expérimenter » implique une entité qui expérimente ; on est là en pleine dualité :

l'expérimentateur et la chose expérimentée, l'observateur et la chose observée. La plupart d'entre nous avons soif de quelque expérience profonde, merveilleuse, mystique. Nos expériences quotidiennes sont si triviales, si banales, si superficielles, il nous faudrait quelque chose de stimulant, de galvanisant. Enfouie dans cette idée bizarre d'une expérience extraordinaire se dissimule la dualité de celui qui fait l'expérience et de celui qui la subit. Tant qu'existe cette dualité il y a forcément déformation, parce que l'expérimentateur n'est pas autre chose que l'accumulation du passé avec son savoir et ses souvenirs. Il en est mécontent, insatisfait, il a soif de quelque chose de beaucoup plus vaste, il projette sa soif sous forme d'idée et se lance à sa poursuite ; c'est un processus de dualité et de déformation.

La vérité n'est pas objet d'expérimentation ; elle ne peut être recherchée et trouvée. Elle est hors du temps. La pensée dont le temps est la substance ne peut absolument ni la rechercher ni la saisir. Il faut donc comprendre très profondément cette question du désir d'expérimenter. Je vous en prie, comprenez cette chose qui est d'une immense importance. Tout effort, tout désir, toute vérité recherchée, toute expérience exigée, n'est pas autre chose que l'observateur faisant, dans sa soif de quelque chose de transcendantal, des efforts pour y parvenir. Dans cet état l'esprit n'est ni clair, ni limpide, ni dégagé du mécanisme. Un esprit qui recherche une expérience, si merveilleuse soit-elle, implique un « moi » qui le recherche – ce « moi » qui est le passé, alourdi de toutes ses frustrations, de ses misères, de ses espérances.

Observez par vous-mêmes comment agit le cerveau. En lui sont emmagasinés la mémoire et tout le passé ; il

projette ses préférences, ses aversions, ses justifications, ses condamnations et ainsi de suite ; il réagit selon son conditionnement, la culture, la religion, l'éducation qu'il a absorbées. Cet emmagasinage de souvenirs d'où jaillit la pensée, oriente la plus grande partie de notre vie. Il dirige et moule notre existence à chaque minute de chaque jour, consciemment ou inconsciemment ; il engendre la pensée, le « moi », qui est l'essence même de la pensée et des mots. Ce cerveau avec tout son contenu de ce qui est vieux, périmé, peut-il être absolument tranquille – pour s'éveiller seulement quand il lui est nécessaire de fonctionner, de parler, d'agir, mais de demeurer suspendu, stérile le reste du temps?

La méditation consiste-t-elle à découvrir si le cerveau avec toutes ses activités, toutes ses expériences, peut être absolument tranquille? Non pas par l'effet d'une contrainte, parce que dès l'instant où vous forcez, vous tombez dans la dualité, et il surgit cette entité qui se dit : « Je voudrais connaître des expériences merveilleuses, et dans ce but je vais contraindre mon cerveau à la tranquillité » ; – vous n'y parviendrez jamais. Mais si vous vous mettez à examiner, à saisir, à observer, à écouter tous les bruissements de la pensée, son conditionnement, ses objectifs, ses craintes, ses plaisirs, si vous regardez comment fonctionne le cerveau – alors celui-ci devient extraordinaire-ment silencieux ; ce silence n'est pas un sommeil, il est immensément actif et par conséquent silencieux. Une puissante dynamo, quand elle fonctionne à la perfection se fait à peine entendre, il n'y a de bruit que s'il y a du frottement.

Il nous faut découvrir si le corps peut demeurer assis ou couché dans une immobilité complète, sans mouvement et

cela sans contrainte. Le cerveau et le corps peuvent-ils demeurer immobiles – car ils sont psychosomatiquement reliés l'un à l'autre. Il existe différents exercices destinés à contraindre le corps à l'immobilité mais ils impliquent des procédés de suppression ; le corps voudrait se lever et marcher, vous lui intimez l'ordre de rester tranquille et alors commence la lutte – on veut se lever et marcher et l'on veut être assis immobile.

Le mot « yoga » signifie « joindre ensemble ». Ces mots en eux-mêmes sont mauvais, ils impliquent la dualité. Il est probable que le yoga, une série d'exercices respiratoires et autres, a été inventé aux Indes il y a plusieurs millénaires. Il s'agissait par là d'assurer sans médicaments le bon fonctionnement de tout le système physique des glandes et des nerfs, de maintenir une sensibilité intense. Il faut que le corps soit sensitif si le cerveau doit être clair. Vous pouvez constater ce simple fait – que le corps doit être en éveil, sain et sensitif, et le cerveau doit fonctionner absolument clairement, sans émotivité, sans biais personnel ; un tel cerveau peut être absolument tranquille. Maintenant comment tout cela peut-il se produire? Comment le cerveau qui est si terriblement actif – non seulement pendant la journée mais même pendant le sommeil, comment pourrait-il être complètement détendu et immobile? Ce n'est, de toute évidence, pas grâce à une méthode qu'on peut espérer y parvenir, toute méthode impliquant une répétitivité mécanique qui abêtit l'esprit et l'émousse ; et c'est dans cet abêtissement que vous vous figurez passer par des expériences merveilleuses!

Comment le cerveau qui se livre à d'incessants bavardages avec lui-même ou avec d'autres, qui juge et

soupèse, toujours soumis à ses aversions et ses préférences, qui se tourne et se retourne à chaque instant – comment peut-il être complètement immobile? Un cerveau complètement silencieux ; en voyez-vous par vous-même l'immense importance? Car dès qu'il entre en action c'est une réaction du passé, fonction de la pensée. Seul un cerveau complètement immobile peut observer un nuage, un arbre, une rivière qui coule. Vous pouvez contempler l'extraordinaire lumière qui baigne ces montagnes, et votre cerveau demeure tranquille – ne l'avez-vous pas remarqué? Comment cela s'est-il fait? L'esprit placé devant quelque chose d'immense, d'un mécanisme infiniment délicat, d'un étonnant ordonnateur ou d'un splendide coucher de soleil, connaît un instant – ne serait-ce qu'un quart de seconde, de calme total. Quand vous donnez un jouet à un enfant, vous avez remarqué comment il se laisse absorber par ce jouet, tant celui-ci l'intéresse. De même les montagnes par leurs dimensions, l'arbre par sa beauté, les eaux vives du ruisseau, tout cela absorbe l'esprit et le réduit au silence. Mais dans ce cas le cerveau est apaisé par quelque chose. Peut-il être immobile sans l'intervention d'un agent extérieur? Il ne s'agit pas de « trouver un moyen ». Les gens s'en remettent à la grâce de Dieu, ils prient, ils ont la foi, se perdent dans la contemplation de Jésus, ou ceci ou cela. Nous voyons une telle absorption se produire dans un esprit abêti et émoussé. Le cerveau est en activité dès l'instant du réveil jusqu'au moment du sommeil ; et même alors cette activité se poursuit. Elle prend la forme de rêves qui sont le même mouvement que celui du jour prolongé jusque dans le sommeil. Jamais le cerveau ne goûte un moment de repos, jamais il ne peut dire : « J'ai fini. » Il a reporté les

problèmes accumulés durant la journée jusque dans la nuit ; et quand vous vous réveillez les problèmes sont toujours là – c'est un cercle vicieux. Le cerveau, pour être tranquille ne doit pas avoir de rêves du tout ; quand il est silencieux pendant le sommeil, il est pénétré par une qualité entièrement autre. Comment peut-il se faire que le cerveau, si énergiquement et intensément actif, puisse avec facilité, avec aisance être silencieux sans qu'il y ait suppression ou effort? Je vais vous l'exposer.

Comme nous l'avons dit, il est en activité constante pendant la journée. Vous vous réveillez et vous regardez par la fenêtre et vous vous dites : « Oh! cette horrible pluie », ou bien : « Quelle belle journée mais il fait un peu trop chaud. » Et vous voilà parti. Donc, à ce moment précis, quand vous regardez par la fenêtre, ne dites pas un mot ; ne réprimez pas les paroles mais rendez-vous compte qu'en disant : « Quelle belle matinée », ou : « Quel affreux temps », votre cerveau s'est mis en marche. Mais si vous observez, regardant par la fenêtre sans dire un mot – ce qui n'implique pas que vous les réprimez – mais en observant simplement sans que l'activité cérébrale ne se précipite, vous tenez là la clef, vous êtes sur la voie. Quand le cerveau ancien ne réagit pas, une qualité du cerveau neuf prend naissance. Vous pouvez observer les montagnes, les rivières, les vallées, les arbres merveilleux, les ombres, les nuages éclatants au-delà des collines – vous pouvez regarder sans un mot, sans comparer.

Cela devient beaucoup plus difficile quand il s'agit d'observer un être humain ; là vous avez déjà établi des images. Mais simplement observer! Si vous observez ainsi, si vous voyez clairement, vous constaterez que l'action devient extraordinairement vivace ; elle est complète en

elle-même et n'est pas reportée à la minute suivante. Vous comprenez?

On a des problèmes, superficiels ou profonds ; on dort mal, on se querelle avec sa femme, et on reporte ces problèmes de jour en jour. Les rêves sont la répétition de ces problèmes, la sempiternelle répétition de la peur et du plaisir. De toute évidence l'esprit est ainsi abêti et le cerveau émoussé.

Or, est-il possible de mettre fin à chaque problème au fur et à mesure de son apparition? Sans les reporter au lendemain? Prenons un problème : quelqu'un m'a insulté, a dit que j'étais un imbécile ; à cet instant l'ancien cerveau réagit instantanément et dit : « Vous en êtes un autre. » Si, avant que le cerveau ne réagisse je suis complètement conscient de ce qui a été dit – quelque chose de désagréable – il y a un intervalle, un arrêt permettant au cerveau de ne pas se précipiter dans le feu de la bataille! Si donc vous observez la pensée en action dans le courant de la journée, vous constatez qu'elle donne naissance à des problèmes et que les problèmes sont des choses incomplètes qu'il faut reporter à plus tard. Mais si, tandis que vous regardez, votre esprit est assez calme, vous verrez que l'action devient complète et instantanée ; il n'y a plus de report au lendemain, de problème de l'insulte ou de la louange – c'est un incident clos. Alors, pendant le sommeil, le cerveau ne porte plus le fardeau des anciennes activités de la journée, il jouit d'un repos complet. Étant calme pendant le sommeil, il se produit en lui un renouvellement de toute sa structure. Il apparaît une qualité d'innocence – et l'esprit innocent est capable de voir ce qui est vrai ; ce que ne peut faire l'esprit compliqué, celui d'un philosophe ou d'un prêtre. Parlant d'un esprit

innocent, il s'agit de ce tout qui comprend le corps, le cœur, le cerveau, l'esprit lui-même. N'étant pas effleuré par la pensée il est capable de voir ce que c'est que la vérité, la réalité, capable de voir s'il existe quelque chose au-delà du mesurable. Telle est la méditation. Pour connaître cette extraordinaire beauté de la vérité, son extase, il faut en poser les bases. Cette base c'est la compréhension de la pensée laquelle engendre la peur et maintient le plaisir, c'est la compréhension de l'ordre et par conséquent la vertu ; il y a là la libération de tout conflit, de toute agressivité, de toute brutalité, de toute violence. Ayant posé cette base de liberté, il y a une sensibilité qui est suprême intelligence et la vie tout entière en est changée.

Auditeur : S'agissant de vous comprendre il est important de comprendre vos paroles. J'ai été surpris de ce que vous avez dit du Yoga, comment vous vous y exercez deux heures par jour. Cela me paraît être une forme de discipline très nette. Mais plus encore, il y a la question de l'innocence – c'est l'innocence de votre esprit qui m'intéresse.

Krishnamurti : Pour voir l'innocence d'un esprit, que ce soit le vôtre ou le mien, il faut être innocent soi-même. Je ne vous rends pas la monnaie de votre pièce, Monsieur, mais pour voir l'innocence d'un esprit il faut être libre, être sans crainte et posséder cette qualité propre à un cerveau qui fonctionne sans effort. L'exercice régulier du Yoga deux heures par jour n'est-il pas une forme de discipline? Voyez-vous, le corps vous dit quand il est las ; il vous dit : « Ne le faites pas ce matin. » Quand vous avez abusé de votre corps de toutes les manières, quand vous avez entamé son intelligence – en mangeant mal, en buvant, en fumant et tout le reste – il devient insensitif. La pensée se dit : « Il

faut le forcer. » Pousser ainsi le corps, le forcer, le contraindre devient de la discipline. Tandis que si vous faites ces choses régulièrement, avec facilité, sans effort, la régularité dépend de la sensibilité même de votre corps. un jour vous le faites et le lendemain le corps peut être fatigué et vous vous dites : « Bon aujourd'hui, je ne le fais pas. » Ce n'est pas une régularité mécanique. Tout ceci demande une certaine intelligence, non seulement de l'esprit mais du corps et celle-ci vous dira quoi faire et ne pas faire.

Auditeur : Nous pouvons désirer que notre esprit soit tranquille, mais il arrive que nous ayons des décisions à prendre ; ceci est cause de difficultés et de problèmes.

Krishnamurti : Quand l'esprit s'avère incapable de décider clairement, les problèmes surgissent ; la décision même est un problème. Quand vous avez à décider, c'est entre ceci et cela – c'est-à-dire qu'il y a choix. Là où il y a choix il y a conflit ; d'où naissent les problèmes. Mais quand vous voyez les choses très clairement, il n'y a pas de choix et, par conséquent, pas de décision. Vous connaissez le chemin depuis ici jusqu'à votre domicile ; vous suivez la route qui est très nette. Vous avez passé par cette route des centaines de fois, par conséquent il n'y a pas de choix, bien que vous puissiez trouver un raccourci que vous prendrez la prochaine fois. C'est mécanique, il n'y a pas de problème. Le cerveau désire voir une même chose se reproduire afin de pouvoir fonctionner mécaniquement, automatiquement et qu'il ne surgisse pas de problèmes. Le cerveau exige de fonctionner mécaniquement. Alors il se dit : « Je vais me discipliner en vue d'un fonctionnement mécanique », « Il me faut avoir une croyance, un but, une direction, afin que je puisse me fixer un trajet et m'y tenir. » Et il s'engage dans cette ornière. Que se passe-t-il? La vie

s'y oppose, une quantité d'événements surviennent ; et la pensée résiste, élève un mur de croyance et cette résistance même donne naissance à des problèmes. Quand vous avez à choisir entre ceci et cela, cela indique un état de confusion : « Devrais-je, ne devrais-je pas faire ceci ou cela? » Je me pose une telle question quand je ne vois pas clairement ce qu'il y a lieu de faire. C'est dans la confusion que nous choisissons et non dans la clarté. Dès que vous voyez clairement votre action est complète.

Auditeur : Mais elle ne peut pas toujours être complète.

Krishnamurti : Pourquoi pas?

Auditeur : C'est souvent un choix compliqué et il vous faut du temps, il faut réfléchir.

Krishnamurti : Oui, Monsieur, il faut prendre du temps, avoir la patience de prendre du temps. Il faut comparer – comparer quoi? Deux tissus, bleu et blanc ; vous demandez si vous préférez cette couleur-ci ou celle-là, gravir cette colline-ci ou celle-là. Vous décidez? « Je préfère me promener sur cette colline-ci aujourd'hui, demain j'irai sur l'autre. » Le problème surgit quand il s'agit de la psyché, sur ce qu'il y a lieu de faire en soi-même. Tout d'abord voyez ce qu'implique votre décision. Faire ceci plutôt que cela, sur quoi se base la décision? C'est évidemment une question de choix. Faut-il faire ceci ou cela? Et je me rends compte que là où il y a choix, il y a confusion. Je vois la vérité de tout ceci, le fait, le « ce qui est », à savoir que : là où il y a choix, il y a forcément confusion. Et maintenant pourquoi y a-t-il confusion en moi? Parce que je ne sais pas, ou bien parce que je préfère une chose à une autre, elle est plus agréable, elle peut produire de meilleurs résultats, augmenter ma fortune ou autre chose. Donc c'est cela que je choisis. Mais, l'ayant

fait, je me rends compte qu'elle comporte une certaine frustration, c'est-à-dire de la souffrance. Je suis donc une fois de plus pris entre la peur et le plaisir. Me voyant ainsi pris au piège, je demande : « Puis-je agir sans choix? » Autrement dit, je dois prendre conscience de tout ce qu'impliquent la confusion et la décision ; car je suis dans le domaine de la dualité, il y a celui qui choisit et les choses choisies. Il y a donc conflit et le prolongement de la confusion. Vous allez dire : pour prendre conscience de toutes les complications de cette situation, il faut y mettre le temps. Est-ce vrai? Ou bien ne peut-on saisir tout d'un seul coup entraînant une action immédiate? Cela ne prend du temps que lorsque je ne saisis pas la situation avec lucidité. Mon cerveau, étant conditionné, dit : « Il me faut décider » ; décider d'après le passé, telle est son habitude. « Il me faut décider ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est mon devoir, ma responsabilité, ce que c'est que l'amour. » Les décisions du cerveau font proliférer les conflits – chose que font tous les politiciens à travers le monde. Eh bien! ce cerveau peut-il être tranquille, voyant ainsi tout le problème de la confusion instantanément, ne peut-il pas agir parce qu'il voit clairement? Alors il n'y a aucune décision.

Auditeur : Pouvons-nous apprendre grâce à l'expérience?

Krishnamurti : Assurément pas. Apprendre implique liberté, curiosité, recherche. Quand un enfant apprend quelque chose, il veut savoir, c'est une énergie libre et non une énergie qui apprend à partir de ses connaissances acquises. Nous passons par d'innombrables expériences ; nous avons eu cinq mille années de guerres. Nous n'avons rien appris que d'inventer des machines plus meurtrières

pour nous massacrer. Nous avons passé par des expériences avec nos femmes, avec nos maris, avec nos amis, avec notre pays – nous n'avons rien appris. Apprendre, connaître ne peut en réalité se produire que si l'on est libéré de toute expérience. Quand vous découvrez quelque chose de neuf, votre esprit doit, de toute évidence être libéré de ce qui est vieux. Pour cette raison, la méditation consiste à vider l'esprit de tout le connu, de toute l'expérience passée, parce que la vérité n'est pas une chose que vous puissiez inventer, c'est une chose absolument neuve, elle ne se définit pas en termes du passé, du « connu ». Sa nouveauté n'est pas l'opposé du vieux ; c'est une chose incroyablement originale ; un esprit qui prétend l'aborder à partir de son expérience est incapable de l'apercevoir.

Saanen, le 30 juillet 1970

Partie II

1er Dialogue

**« Nécessité de se connaître. Connaître et savoir.
Pour connaître il faut un esprit libéré du passé.
Évasion devant la peur, connaître la peur.
Difficulté de regarder la peur. Qui regarde? »**

Sept discussions se tiendront ici, sept discussions auxquelles chacun devra prendre part. Il ne s'agit pas simplement d'entendre une suite de mots prononcés par vos voisins et de vous en tenir à vos propres jugements et à vos opinions ; en discutant, en parlant ensemble de diverses questions, nous commencerons à voir par nous-mêmes comment nous pensons, quel est notre point de vue sur la vie et comment conclusions et formules agissent sur notre esprit. Pendant ces discussions nous pourrions examiner bien des sujets. Chaque matin nous en prendrions un et le creuserons aussi complètement et minutieusement que possible afin de le comprendre, non pas verbalement et intellectuellement (ce qui à-vrai dire n'est pas comprendre) et même pour aller au-delà. Donc, quel sujet sera le nôtre ce matin?

Question 1 : Pouvons-nous parler de l'origine, de la racine de la pensée?

Question 2 : Pourrions-nous approfondir la différence entre le cerveau et l'esprit?

Question 3 : Peut-on trouver un système de méditation par soi-même ou bien est-ce une méthode?

Question 4 : Utilisons-nous bien nos talents et nos facultés?

Question 5 : Pourriez-vous nous parler des rapports

entre humains?

Question 6 : Pourrions-nous discuter du « lâcher-prise » et de la renonciation à tout conditionnement?

Question 7 : Qu'est-ce-que l'illumination?

Question 8 : Pourquoi nous est-il si difficile d'atteindre un état de félicité reposant sur la vérité et la beauté?

Krishnamurti : Ne pouvons-nous pas rassembler toutes ces questions en une seule? Il me semble que si nous pouvions parler de ce qu'est la connaissance de soi, toutes ces questions recevraient leur réponse. Des questions telles que : qu'est-ce que la méditation – est-ce un système? Quelle différence y a-t-il entre l'esprit et le cerveau? Pourquoi est-il si difficile d'atteindre ou de comprendre l'illumination? Pourquoi la plupart d'entre nous sont-ils contraints de lutter d'une façon ou d'une autre? Ne pourrions-nous pas parler de la connaissance de soi qui couvrirait tout ceci?

Existe-t-il un système grâce auquel on peut se connaître? Existe-t-il une manière de trouver la réponse à toutes les questions qui ont été posées ce matin sans la demander à qui que ce soit? Ce n'est possible que si je connais par moi-même le mécanisme de ma pensée, comment fonctionne le cerveau, comment l'esprit est prisonnier de son conditionnement, comment il est attaché, comment il a soif de se libérer. Il y a une lutte constante en soi-même et au-dehors. Donc, pour pouvoir répondre à toutes les questions que l'on se pose et pour résoudre les problèmes extérieurs, n'est-il pas important de se connaître soi-même? Ne pourrions-nous pas discuter de cela?

Et tout d'abord, comment vais-je m'y prendre pour m'observer? Vais-je le faire à la lumière de ce qu'ont pu

dire les autorités, les spécialistes, les psychologues, qui ont conditionné mon esprit? Peut-être ne suis-je pas en sympathie avec Freud, Jung, Adler et les psychologues et psychanalystes plus modernes, mais leurs affirmations ont pénétré mon esprit, je me contemple avec leurs yeux. Puis-je me regarder objectivement sans aucune réaction émotive, simplement pour voir ce que je suis? Et pour cela l'analyse est-elle nécessaire?

Toutes ces questions sont implicites dans l'affirmation que je dois me connaître ; sans me connaître complètement, mon action ne s'appuie sur aucune base valable. Si je ne me connais pas et suis dans la confusion, toute action que je pourrais entreprendre ne ferait que conduire à une confusion accrue. il faut par conséquent que je me connaisse. il me faut scruter profondément la structure de ma nature. il me faut voir l'échafaudage de mes activités, les modèles au sein desquels je fonctionne, les directives que je suis, l'orientation que j'ai choisie pour la société et pour moi-même. il me faut comprendre les élans qui me poussent à agir logiquement ou de façon contradictoire. Pour aborder tous ces problèmes : s'il existe un Dieu, s'il existe une vérité, ce qu'est la méditation, quelle est l'entité qui médite – chose beaucoup plus importante que la méditation elle-même – je dois me comprendre complètement. Voyez-vous l'importance qu'il y a à connaître par vous-mêmes ce que vous êtes? Faute de vous connaître, tout ce que vous ferez sera fait dans l'ignorance, l'illusion et la contradiction : il s'en suivra un état de confusion, de souffrance et tout ce qui s'ensuit. Tout cela est-il bien clair? il faut nous connaître, non seulement au niveau conscient mais encore dans les touches les plus reculées de notre être. Tout ceci doit être

absolument clair, vous devez le constater par vous-mêmes – et non parce que je le dis.

Maintenant, comment vais-je me connaître? Comment m'y prendre? Vais-je m'appuyer sur les autorités, les spécialistes, qui ont apparemment fait des recherches, qui ont adopté certaines conclusions que par la suite des psychologues ou des philosophes ont modifiées ou renforcées. Ne dites pas : « Non. » Si je ne fais rien de tout cela, comment vais-je me comprendre? Toutes les conclusions des philosophes, des instructeurs de jadis, – et la pensée hindoue a creusé ces problèmes à une grande profondeur – aussi bien que celles des modernes, sont imprimées dans mon esprit, consciemment ou inconsciemment. Serait-ce que je me propose de les suivre parce que je ne fais que commencer et qu'ils ont une avance sur moi, mais je me propose d'aller plus loin qu'eux? Ne vais-je pas plutôt me regarder moi-même, c'est-à-dire regarder « ce qui est ». Alors je regarde ce moi-même qui est le résultat de tout ce qu'ont pu affirmer ces philosophes, ces instructeurs, ces sauveurs. Par conséquent je n'ai à suivre personne. Ceci est-il tout à fait clair? S'il vous plaît, voyez-le bien afin que nous n'ayons pas à y revenir plus tard.

Mon esprit est le résultat de tout ce qu'ils ont affirmé. Ces choses n'ont pas seulement été acceptées par lui, elles l'ont englouti comme une vague, non seulement du présent mais du passé et appuyées par d'innombrables instructeurs. Je suis le résultat de tout cela. Donc tout ce que j'ai à faire est de m'observer, de lire ce livre qui est moi-même. Comment lire, comment observer assez clairement pour que ne subsiste aucun obstacle? J'ai peut-être des verres teintés, certains préjugés, certaines

conclusions qui m'empêcheront de me voir et de constater tout, ce que cela implique. Alors que faire? Étant conditionné je ne puis me regarder dans une complète liberté ; je dois donc prendre conscience avec lucidité de mon conditionnement. Et je me demande : Qu'est-ce que la lucidité?

Allons plus avant. Je ne puis me contempler librement parce que mon esprit n'est pas libre. J'ai des opinions, des conclusions par douzaines, d'innombrables expériences, j'ai reçu une éducation – tout cela fait partie de mon conditionnement ; par conséquent il me faut prendre conscience de ces conditionnements qui font partie de moi-même. Il me faut donc savoir, comprendre ce que cela signifie que de prendre conscience, d'être lucide. Qu'est-ce qu'être lucide? L'autre jour l'orateur a dit : « Je vous en prie, ne prenez pas de notes » – vous l'avez entendu mais plusieurs personnes ont continué d'en prendre. Est-ce là être lucide?

Auditeur : D'avance je sais qu'il m'est impossible d'être lucide pendant plus de deux minutes et tout de suite le désordre reprend le dessus.

Krishnamurti : C'est plus tard que nous nous demanderons si la lucidité peut être prolongée ou si elle ne peut exister que pendant de courts instants. Mais demandons-nous tout d'abord ce que signifie la lucidité, la prise de conscience. Suis-je conscient du son de ce ruisseau? de toutes les couleurs portées par les hommes et les femmes qui peuplent cette tente? De la structure et de la forme de la tente? De l'espace qui l'entoure, des collines, des arbres, de la chaleur. Suis-je conscient de toutes ces choses extérieurement et objectivement? Comment êtes-vous conscients?

Auditeur : Nous sommes conscients à la fois intérieurement et extérieurement.

Krishnamurti : S'il vous plaît, avançons pas à pas. Percevez-vous cette tente, les couleurs portées par ses occupants, les collines, les arbres, les prairies? Les percevez-vous dans le sens que vous en êtes conscients? Vous l'êtes, n'est-ce pas?

Auditeur : Quand j'y fais attention j'en suis conscient.

Krishnamurti : Quand vous faites attention vous en êtes conscients. Par conséquent, vous ne l'êtes pas quand vous êtes inattentifs. Vous n'êtes conscients que lorsque vous faites attention. Suivez ceci de près.

Auditeur : Quand je fais attention à une chose elle m'absorbe, et je ne peux pas faire attention aux autres choses qui m'entourent.

Krishnamurti : Vous vous laissez absorber par une chose et le reste s'efface. Avez-vous conscience de ce que, quand vous regardez la tente, les arbres les montagnes avec attention, vous mettez ce que vous voyez en paroles. Vous vous dites : « Voilà un arbre, un nuage, une tente, cette couleur me plaît, celle-là m'est désagréable » – d'accord? S'il vous plaît, donnez-vous un peu de peine pour suivre tout ceci – ne vous laissez pas, parce que si vous approfondissez cette question, quand vous quitterez la tente vous aurez vu quelque chose par vous-même. Donc quand vous observez quelles sont vos réactions?

Auditeur : Il semblerait qu'il y a une dilatation de l'attention.

Krishnamurti : Je pose une question et vous répondez à une autre. J'ai conscience, je perçois cette robe. Ma réaction est de dire : « Qu'elle est jolie », ou : « Qu'elle est laide. » Et je demande : quand vous regardez cette couleur

rouge, avez-vous conscience de vos réactions? Non pas de vos réactions par douzaines mais de celle-là, quand vous voyez la couleur rouge? Pourquoi pas? N'est-ce pas une partie de la prise de conscience?

Auditeur : Dès l'instant où vous nommez une chose vous n'en n'avez pas conscience.

Krishnamurti : Nous allons découvrir, Monsieur, ce que cela signifie. Vous ne semblez pas mordre à tout ceci. Je voudrais prendre conscience, être lucide et je sais maintenant que je ne le suis pas. Par moments je suis attentif mais la plupart du temps je suis à moitié endormi. En regardant un arbre ou une couleur je pense à autre chose. Comme je l'ai dit, je veux me connaître complètement, parce qu'ayant constaté que, faute de me connaître, je n'ai de base valable à aucune action. Donc je dois me connaître. Comment prendre conscience, comment observer? En observant j'apprendrai. Donc, apprendre fait partie de la lucidité, de la prise de conscience. Vais-je apprendre, méconnaître selon les directives d'un autre? Les directives des philosophes, des instructeurs, des sauveurs, des prêtres? Est-ce là apprendre? Si j'apprends selon les affirmations d'autres personnes j'ai cessé d'apprendre à me connaître moi, n'est-ce pas? Donc la toute première chose est d'apprendre à me connaître moi. Qu'est-ce que cela signifie? Examinez, approfondissez, découvrez ce que cela veut dire – « apprendre à se connaître ».

Auditeur : Voir mes réactions.

Krishnamurti : Non, Madame, ce n'est pas cela que je demande. Qu'est-ce que cela signifie que d'apprendre?

Auditeur : Il semblerait que l'on recherche désespérément un système pratique pour parvenir à une

telle lucidité. Il fut un temps où je pensais que l'on pouvait s'y exercer en inscrivant toutes mes pensées pour les relire après coup comme un film. On pourrait peut-être apprendre quelque chose de cette façon.

Krishnamurti : L'auditeur dit : nous voyons la nécessité de nous connaître nous-mêmes, nous avons le désir désespéré de découvrir comment nous y prendre, et en conséquence nous avons soif d'un système, d'une méthode parce que nous ne savons pas que faire de nous-mêmes. Et nous voudrions que quelqu'un vienne nous dire : « Faites ceci et vous vous connaîtrez. » Messieurs, écoutez-moi. Me voici : je suis le résultat de la société, de la culture dans laquelle je vis, des religions, du monde des affaires, du monde économique, du climat, d'une certaine alimentation – je suis le résultat de tout cela, de l'infini du passé et du présent. Je veux me connaître, c'est-à-dire que je veux apprendre à me connaître. Que veut dire ce mot apprendre? Voyez la difficulté. Je ne sais pas l'allemand ce qui veut dire que pour l'apprendre il me faut savoir le sens des mots, les verbes, la syntaxe. Autrement dit il me faut accumuler tout un ensemble de connaissances des vocables et tout ce qui s'en suit et peut-être qu'alors je pourrai parler allemand. J'accumule et là-dessus j'agis, verbalement ou de tout autre façon ; ici apprendre signifie accumulation. Maintenant que se passe-t-il quand il s'agit d'apprendre à se connaître soi-même? J'aperçois en moi-même quelque chose et je dis : « Voilà une chose que j'ai apprise. » J'ai vu : « Telle chose est ainsi », j'ai appris. Il en est demeuré un résidu de savoir et c'est à partir de ce savoir que j'examine l'incident qui suit. Ce qui ajoute à mon accumulation. Donc plus je m'observe plus j'apprends sur moi-même, plus j'accumule plus j'ajoute à cette science

de moi-même. D'accord.

Auditeur : Je change.

Krishnamurti : J'accumule du savoir et ce faisant, je change. Mais j'accumule du savoir et de l'expérience en observant. Et que se passe-t-il? C'est avec tout ce savoir que je me regarde. Et tout ce que je sais rend impossible toute observation neuve. Je ne sais pas si vous voyez cette vérité? Par exemple, vous avez dit quelque chose pour me blesser. Cela fait partie de ce que je sais et la prochaine fois que je vous rencontre, ce savoir d'avoir été blessé s'avance à votre rencontre. Le passé s'avance à la rencontre du présent. Le savoir est donc le passé et c'est avec les yeux du passé que je contemple le présent – vous comprenez? Or, pour apprendre à me connaître il faut que je sois libéré de toute ma science passée. Autrement dit, apprendre à me connaître est une chose entièrement neuve d'instant en instant. Vous en voyez la difficulté?

Auditeur : Je dirais qu'il y a dans la vie des constantes qui ne changent pas.

Krishnamurti : Nous aborderons le problème du changement plus tard. Je regarde, je veux apprendre à me connaître? Le « moi » qu'il s'agit de connaître est mouvement, il n'est pas statique, c'est une chose vivante, active, mobile en de multiples directions. Donc si j'apprends avec un esprit, un cerveau qui sont des émanations du passé, cela nuit à ma connaissance de ce « moi » vivant. Ayant vu cela, on se demande : comment l'esprit peut-il se libérer du passé afin de connaître ce « moi » qui est toujours neuf? Voyez ce que cela a de beau, de stimulant! Je veux apprendre à me connaître et ce « moi » est une chose vivante et non morte. Un jour je pense une chose et le lendemain je suis préoccupé par une autre.

C'est une chose constamment vivante et mouvante. Et pour l'observer, la connaître, l'esprit doit être libre. Portant le fardeau du passé il est incapable d'observer. Alors que faire?

Auditeur : Ce n'est pas une question d'amnésie mais d'être libéré des effets du passé.

Krishnamurti : Oui, Monsieur, c'est bien là ce que nous voulons indiquer. Maintenant que faire? Je vois ceci qui se passe : j'aperçois cette couleur rouge et je dis : « Elle ne me plaît pas. » Autrement dit c'est le passé qui réagit et qui par conséquent cesse d'apprendre. Alors que faire?

Auditeur : Il faut nous vider.

Krishnamurti : C'est encore une conclusion. Comment se vider, quelle entité va vider l'esprit?

Auditeur : Cela aussi il faut le vider. Il faut être vidé de toute chose.

Krishnamurti : Qui va vider? Voyez-vous, Monsieur, vous n'écoutez pas ce que l'on dit – si vous voulez bien m'excuser de le dire. Je veux apprendre à me connaître. Je ne peux pas apprendre à me connaître si le passé intervient. Connaître implique une activité dans le présent ; et ceci est impossible quand l'esprit, le cerveau sont encombrés par tout le passé. Et maintenant dites-moi quoi faire?

Auditeur : Il me faut vivre dans le présent.

Krishnamurti : Comment vivre dans le présent quand mon passé pèse sur moi?

Auditeur : En voyant tout le processus avec lucidité.

Krishnamurti : Ce qui veut dire quoi? Prendre conscience de ce que le passé intervient et empêche le cerveau d'apprendre? Lentement, Monsieur. Avez-vous conscience de ce mouvement au moment même où nous

parlons? Alors, si vous en avez conscience, que se passe-t-il? Ne devinez pas! Ne parlez pas de ce qui devrait être ou ne pas être – cela n'a pas de sens. Que se passe-t-il vraiment quand vous prenez conscience de ce mouvement, le passé intervenant dans votre perception du présent et nuisant par conséquent à votre connaissance: Quand vous prenez conscience de tout ce processus, que se passe-t-il?

Auditeur : Vous vous voyez comme étant un effet du passé.

Krishnamurti : Vous voyez que c'est là un fait. Nous avons demandé ce qu'il se passe, quelle est la conséquence quand vous voyez avec lucidité que vous êtes un produit du passé et que celui-ci vous empêche d'apprendre à connaître le présent. Ne devinez pas. Que se passe-t-il en vous quand vous prenez conscience de ce processus? Quand vous prenez conscience de tout ce processus, que se passe-t-il?

Auditeur : Vous vous voyez comme étant un effet du passé.

Krishnamurti : Vous voyez que c'est là un fait. Nous avons demandé ce qu'il se passe, quelle est la conséquence quand vous voyez avec lucidité que vous êtes un produit du passé et que celui-ci vous empêche d'apprendre à connaître le présent. Ne devinez pas. Que se passe-t-il en vous quand vous prenez conscience de ce processus?

Auditeur 1 : Le mouvement cesse.

Auditeur 2 : Il n'y a plus de pensée.

Auditeur 3 : Il y a peur.

Krishnamurti : L'un dit qu'il n'y a plus de pensée, un autre qu'il y a silence et un autre encore qu'il y a peur.

Auditeur : Il semble ne plus exister que le présent.

Krishnamurti : Laquelle de ces affirmations est vraie?

Auditeur : Nous sommes dans la confusion.

Krishnamurti : Exact, nous sommes dans la confusion.

Auditeur 1 : On est lucide.

Auditeur 2 : On apprend.

Auditeur 3 : J'ai l'impression qu'il existe une contradiction qui doit être détruite par une action directe.

Krishnamurti : Écoutez, Messieurs, je vous en supplie, n'adoptez aucune conclusion, parce que toute conclusion aura pour effet de vous empêcher d'apprendre. Quand vous dites : « Il faut une action immédiate », c'est une conclusion. Nous apprenons et je vois que je suis un effet du passé. Ce passé peut dater d'hier ou de la dernière seconde qui a laissé une trace sous forme de savoir. Ce savoir, qui est le passé, m'empêche d'apprendre dans le présent ; c'est une force vive toujours en activité. Eh bien! quand j'ai conscience de cette force vive, de ce mouvement, que se passe-t-il? Ce ne sont pas vos conclusions que je veux entendre. Si j'accepte vos conclusions, vous allez devenir un nouveau philosophe! Et je ne veux pas de nouveau philosophe! Je veux apprendre ; par conséquent il me faut voir ce qui se passe vraiment quand le cerveau est conscient de ce mouvement. Le cerveau peut-il être conscient de ce mouvement ou a-t-il peur de connaître quelque chose de neuf?

Auditeur : Le mouvement cesse.

Krishnamurti : Et alors? Ai-je appris? Y a-t-il un état de connaissance?

Auditeur : Si je suis assez tranquille il me semble que je peux sentir ce qui est directement perçu et ce qui provient de mon « moi ».

Krishnamurti : Oui, Monsieur, je vous en prie, observez ceci. Je veux apprendre à connaître ce mouvement ; pour apprendre il me faut être curieux de cette question. Si je

me contente d'arriver à une conclusion ma curiosité s'éteint. Donc il faut qu'existe la curiosité d'apprendre ; il faut qu'il y ait passion, il faut qu'il y ait énergie. Sans cela je ne peux pas apprendre. Si j'ai peur il n'y a pas de passion. Je suis amené à me demander pourquoi ai-je peur d'apprendre à connaître quelque chose qui peut être neuf? Il me faut examiner la peur. Je laisse de côté pour le moment cette force vive du passé et veux apprendre à connaître la peur. Pourquoi ai-je peur?

Auditeur : Nous avons peur de perdre l'image que nous avons de nous-mêmes.

Krishnamurti : J'ai peur de perdre l'image que je me suis construite de moi-même – image qui est alourdie de science, image qui est une entité morte. Non, Monsieur, ne me donnez pas une explication. Je sens que j'ai peur? Pourquoi? Parce que je vois que je suis mort? Je vis dans le passé et j'ignore ce que cela veut dire que d'observer et de vivre dans le présent ; tout ceci est quelque chose de tout à fait nouveau pour moi et j'ai peur de faire quoi que ce soit de nouveau. Ce qui signifie quoi? Que mon esprit, mon cerveau ont suivi l'ancien modèle, la méthode vétusté, l'ancienne façon de penser, de vivre et de travailler. Mais pour apprendre, l'esprit doit être libéré du passé – ceci nous l'avons constaté. Maintenant voyez ce qui s'est passé. Je constate qu'il est impossible d'apprendre tant qu'intervient le passé. Je me rends compte aussi que j'ai peur. Il y a donc une contradiction entre cette constatation que l'esprit doit être affranchi du passé et en même temps j'ai peur de le faire. Il y a dualité. Je vois et j'ai peur de voir.

Auditeur : Avons-nous toujours peur de voir du neuf?

Krishnamurti : N'est-ce pas le cas? N'avons-nous pas peur du changement?

Auditeur : Le neuf, c'est l'inconnu. Nous avons peur de l'inconnu.

Krishnamurti : Donc nous nous raccrochons à ce qui est vieux et en cela nous sommes voués à la peur parce que la vie change constamment : il y a des bouleversements sociaux, des émeutes, des guerres. Ainsi il y a la peur. Comment vais-je apprendre à connaître la peur? Nous nous sommes éloignés de notre investigation de tout à l'heure ; maintenant nous voulons connaître le mouvement de la peur. Quel est ce mouvement de la peur? Avez-vous conscience d'avoir peur? Avez-vous conscience d'être le jouet de nombreuses peurs?

Auditeur : Pas toujours.

Krishnamurti : Monsieur, avez-vous conscience maintenant, connaissez-vous vos peurs maintenant? Vous pouvez les ressusciter, les aider à faire surface et dire : « J'ai peur de ce que les gens pourraient dire de moi. » Donc avez-vous conscience d'avoir peur de la mort, de perdre de l'argent, de perdre votre femme? Avez-vous conscience de ces peurs? Et aussi des peurs physiques – de souffrir demain et ainsi de suite. Si vous en avez conscience, quel en est le mouvement? Que se passe-t-il quand vous prenez conscience d'avoir peur?

Auditeur : Je cherche à m'en débarrasser.

Krishnamurti : Et quand vous cherchez à vous en débarrasser que se passe-t-il?

Auditeur : Vous la réprimez.

Krishnamurti : Ou bien vous la réprimez ou vous cherchez une évasion ; il s'installe un conflit entre la peur et le désir de vous en débarrasser – n'est-ce pas? Donc il y a répression ou évasion ; et en cherchant à vous en débarrasser il y a un conflit qui ne fait que l'augmenter.

Auditeur : Puis-je poser une question. Le « Moi » n'est-il pas le cerveau lui-même? Celui-ci se lasse de toujours rechercher de nouvelles expériences, il a besoin de détente.

Krishnamurti : Dites-vous que le cerveau lui-même a peur de lâcher prise et qu'il est la cause de la peur? Voyez, Monsieur, je me propose d'apprendre à connaître la peur ; il faut donc que j'en aie la curiosité, la passion. Tout d'abord il me faut être curieux et je ne peux pas l'être si je suis arrêté par une conclusion préalable. Donc, pour apprendre à connaître la peur je ne dois pas me laisser distraire en m'évadant. Il ne faut pas qu'il y ait un mouvement de répression, de qui est encore de nature à me détourner de la peur. Il ne faut pas qu'existe le sentiment : « Il faut m'en débarrasser. » Avec ces sentiments, je ne puis apprendre. Eh bien! Ces sentiments existent-ils quand je regarde ma peur? Je ne dis pas que vous ne devez pas les avoir – ils sont là. Mais si j'en prends conscience que vais-je faire? Mes peurs sont si fortes que je veux les fuir. Et le mouvement même de fuite augmente la peur – suivez-vous tout ceci? Est-ce que je vois clairement ce fait : qu'en fuyant la peur je ne fais que l'augmenter? Et par conséquent je ne fais aucun mouvement pour m'en éloigner – d'accord?

Auditeur : Je ne comprends pas tout cela parce que j'ai l'impression que si j'ai une peur dont je m'éloigne c'est pour me rapprocher de quelque chose qui pourra y mettre fin, vers quelque chose qui pourra m'aider à m'en défaire.

Krishnamurti : De quoi avez-vous peur?

Auditeur : C'est une question d'argent.

Krishnamurti : Vous avez peur non de l'argent mais d'en perdre. Plus vous en avez mieux cela vaut! Mais vous avez peur de le perdre – d'accord? Alors que faites-vous?

Vous vous assurez que votre argent est bien placé, mais l'état de peur persiste. Il peut ne pas être en sécurité dans notre monde si changeant, ou votre banque peut faire faillite et ainsi de suite. Même si vous en avez beaucoup, cette peur existe encore. Vous n'allez pas résoudre le problème en fuyant la peur ou en la supprimant, en disant : « Je ne vais plus y penser », car, la seconde d'après, vous y pensez. Vous pouvez la fuir, l'éviter, faire n'importe quoi, elle est toujours là. Tels sont les faits. Nous avons donc établi deux choses ; que si nous voulons apprendre, il faut une certaine curiosité et il ne faut aucune pression venant du passé. Et pour apprendre à connaître la peur il ne faut pas la fuir. C'est un fait et c'est la vérité. Et par conséquent vous ne fuyez plus. Quand je ne fuis plus, que se passe-t-il?

Auditeur : Je cesse de m'identifier avec elle.

Krishnamurti : Apprendre à connaître, c'est cela? Vous avez cessé.

Auditeur : Je ne comprends pas ce que vous dites.

Krishnamurti : Cesser n'est pas apprendre. A cause de votre désir de ne plus avoir peur vous voulez vous en évader. Voyez-en la subtilité. J'ai peur et je veux apprendre à la connaître ma peur. J'ignore ce qui va se passer, je veux comprendre le mouvement de la peur. Alors que se passe-t-il? Je ne fuis plus, je ne supprime et je n'évite plus. Je veux apprendre à la connaître.

Auditeur : Je me demande comment m'en débarrasser.

Krishnamurti : Si vous voulez vous en débarrasser – comme je viens de l'expliquer – « Qui est celui qui va s'en débarrasser? » Vous voulez vous en débarrasser, autrement dit vous y résistez – et elle augmente de ce fait. Si ceci vous ne le voyez pas, je regrette, je ne puis vous aider.

Auditeur : Il nous faut accepter la peur.

Krishnamurti : Je n'accepte pas la peur – quelle est l'entité qui l'accepte?

Auditeur : Si l'on ne peut s'évader, ni fuir, il faut bien accepter.

Krishnamurti : S'évader devant la peur, l'éviter, prendre un roman et lire quelles sont les activités d'autres gens, regarder la télévision, aller au temple ou à l'église – tout cela consiste à éviter la peur et ne fait que l'augmenter et la renforcer. C'est un fait. L'ayant établi, je ne vais plus fuir, ni supprimer. J'apprends à ne pas fuir. Et que se passe-t-il quand il y a perception, prise de conscience de cet état de peur?

Auditeur : La compréhension du processus de la peur.

Krishnamurti : C'est ce que nous faisons en ce moment. Je suis en train de comprendre ce processus, je l'observe, j'apprends à le connaître. J'ai peur et je ne fuis pas – et que se passe-t-il?

Auditeur : Vous êtes face à la peur.

Krishnamurti : Et que se passe-t-il alors?

Auditeur : Il n'y a plus de mouvement dans aucune direction.

Krishnamurti : Ne posez-vous pas la question suivante? S'il vous plaît écoutez-moi pendant deux minutes. Je ne fuis pas, je ne supprime pas, je n'évite pas, je ne résiste pas. La question qui surgit naturellement dans ce cas est : qui observe cette peur? S'il vous plaît ne devinez pas. Quand vous dites : « J'observe ma peur, j'apprends à la connaître », quelle est l'entité qui observe?

Auditeur : La peur elle-même.

Krishnamurti : Est-ce la peur qui s'observe? S'il vous plaît n'en faites pas une devinette. Ne tirez aucune

conclusion, découvrez. L'esprit ne fuit pas, il ne dresse pas contre elle un mur de courage et tout ce qui s'en suit. Que se passe-t-il quand j'observe? Je me demande tout naturellement qui observe cette chose qu'est la peur? Ne répondez pas s'il vous plaît. C'est moi qui ai posé la question. Pas vous, Monsieur, découvrez par vous-même, qui observe cette peur? Un autre fragment de moi-même?

Auditeur : L'entité qui observe ne peut être un résultat du passé, elle est forcément neuve – une chose qui est là en ce moment même.

Krishnamurti : Je ne demande pas si l'observation est un résultat du passé. Je regarde. Je suis conscient de ma peur, peur de perdre mon argent, de tomber malade, de voir ma femme me quitter, Dieu sait quoi encore. Je veux apprendre à la connaître cette peur, et par conséquent j'observe et alors surgit tout naturellement la question : qui observe la peur?

Auditeur : Mon image de moi-même.

Krishnamurti : Quand je pose la question : « Qui regarde? » que se passe-t-il? – du fait même de la question il y a division, n'est-ce pas? C'est un fait. Quand je dis « Qui regarde? » cela implique que la chose est là et je la regarde, donc il y a division. Pourquoi y a-t-il division? Répondez-moi, ne devinez pas, ne répétez pas ce qu'un autre a pu dire, un autre, moi-même compris. Découvrez pourquoi il existe cette division dès l'instant où vous posez la question : « Qui observe? » Découvrez-le.

Auditeur : Il y a en moi un désir d'observer.

Krishnamurti : Autrement dit : le désir me souffle : « Observe afin de t'évader » – vous suivez? Tout à l'heure vous disiez : « J'ai compris que je ne dois pas m'évader », et maintenant vous surprenez ce désir qui vous pousse

subtilement à vous évader ; par conséquent vous observez encore votre peur du dehors. Voyez l'importance de ce point. Vous observez avec l'intention de vous débarrasser de la peur. Or, il y a quelques minutes nous avons dit que vouloir se débarrasser de la peur c'est la censurer. Donc votre observation implique que vous cherchez à vous en débarrasser ; et il s'établit une division qui ne fait que la renforcer. Donc je pose la question à nouveau : qui observe la peur?

Auditeur : N'y a-t-il pas une autre nuance? Qui pose cette question : « Qui observe la peur? »

Krishnamurti : Je la pose cette question, Monsieur.

Auditeur : Mais qui la pose?

Krishnamurti : C'est la même chose mais vous la reculez d'un cran. Maintenant, s'il vous plaît écoutez : voici la façon la plus pratique de s'y prendre. Si vous suivez tout ceci avec beaucoup de soin votre esprit sera libéré de la peur, mais vous ne le faites pas. J'ai peur de perdre mon argent et que fais-je? Je m'évade en évitant d'y penser. Puis je me rends compte de la sottise de cette attitude car plus je résiste plus j'ai peur. J'observe et alors surgit la question : Qui observe? Est-ce le désir de m'en débarrasser, d'aller au-delà, d'en être libéré? C'est bien ce désir. Et je sais qu'en observant dans cet esprit j'établis une division et je ne fais que renforcer ma peur. J'en vois la vérité, et par conséquent le désir de m'en débarrasser disparaît – vous me suivez? C'est comme de voir un serpent venimeux : tout désir d'y toucher est anéanti. Le désir de me droguer disparaît quand j'en vois vraiment le danger ; je n'y touche plus. Tant que je n'en vois pas le danger je continue d'en prendre. De même, tant que je ne verrai pas qu'en fuyant la peur je ne fais que la renforcer, je

continue à fuir. Dès que je vois ce qu'il en est je cesse de fuir. Et que se passe-t-il alors?

Auditeur : Quand on a peur d'être pris comment peut-on regarder, on est paniqué.

Krishnamurti : C'est ce que je vous fais voir. Dès l'instant où vous avez peur de regarder la peur, vous n'apprendrez rien d'elle. Si vous voulez apprendre à la connaître ne vous laissez pas paniquer. Ce n'est pas plus compliqué que cela. Si je ne sais pas nager je ne plonge pas dans la rivière. Si je sais que la peur ne peut absolument pas prendre fin si je crains de regarder – si vraiment je veux regarder – je dirai : « Tant pis, tout m'est égal – je regarde. »

Auditeur : On a dit que c'est le désir de s'éloigner de la peur qui en suscite toujours plus. Quand j'ai peur je désire m'en éloigner, et ce que je fais consiste à en faire une chose relative à laquelle je peux m'identifier afin d'arriver à une certaine unité.

Krishnamurti : Vous voyez! Tous ces subterfuges auxquels nous nous soumettons. Écoutez, Monsieur. Qui dit tout ceci? Vous faites un effort pour vous identifier à la peur.

Auditeur : Je suis cette peur.

Krishnamurti : Ah! Attendez. Si comme vous le dites vous êtes cette peur, alors que se passe-t-il?

Auditeur : Quand je m'accommode avec elle, elle diminue.

Krishnamurti : Non. Pas vous accommoder! Quand vous dites que vous êtes la peur, elle n'est pas différente de vous. Que se passe-t-il? Je suis brun de peau. J'ai peur de l'être mais je dis : « Oui, j'ai la peau brune » et la question est réglée, n'est-ce pas? Je ne fuis pas. Alors que se passe-

t-il?

Auditeur : Une acceptation.

Krishnamurti : Est-ce que je l'accepte? Au contraire, j'oublie que j'ai la peau brune. Vous ne parlez pas en connaissance de cause. Vous devinez. Je veux apprendre à me connaître. Il faut que je me connaisse complètement, passionnément, c'est là la base de toute action ; autrement je mènerai une vie de confusion totale. Pour apprendre à me connaître je ne puis suivre personne. Si je suis quelqu'un je n'apprends rien. Apprendre implique que le passé n'intervient pas, parce que ce « moi » est une chose extraordinaire, vivante, mouvante, dynamique ; il me faut la voir avec un esprit neuf. Si le passé agit il n'y a pas de fraîcheur dans l'esprit. C'est un fait, je le constate. Je me rends compte que j'ai peur, je ne sais ce qui va s'ensuivre. Je dois donc apprendre à connaître la peur – vous suivez? Tout le temps j'apprends à connaître. Je veux me connaître et je vois une vérité profonde. Je vais apprendre à connaître la peur, ce qui veut dire que je ne dois la fuir à aucun prix. Il ne faut pas qu'il se dissimule en moi un désir subtil de la fuir. Que se passe-t-il dans un esprit capable de regarder la peur sans division? La division étant un secret désir d'en être débarrassé, de subtiles évasions, suppressions et ainsi de suite ; que se passe-t-il pour un esprit qui devant la peur n'est pas effleuré par le désir de la fuir? S'il vous plaît cherchez vous-mêmes, donnez-y tout votre cœur.

Saanen, le 2 août 1970

2ème Dialogue

« Récapitulation. La peur nuit à une croissance mûrie. Constatons-nous les effets de la peur ou ne faisons-nous que les penser? Différence entre la peur-souvenir et la peur vécue. La dépendance et l'attachement dus à la peur de notre vide, de notre néant. Découverte de la solitude, de la superficialité. Vanité des évasions. « Qui a conscience de notre vide? »

Hier nous avons parlé de la peur et de la nécessité de se connaître. Je ne sais pas si nous saisissons l'importance qu'il y a à comprendre notre propre nature et notre structure. Comme nous l'avons dit, faute d'une compréhension autre qu'intellectuelle ou verbale, une compréhension vraie, de ce que nous sommes, faute de pouvoir nous transcender, nous entretiendrons inévitablement en nous-mêmes une confusion et une contradiction, lesquelles à leur tour donneront naissance à des malheurs et des souffrances incalculables. Il est donc absolument essentielle nous comprendre, non seulement superficiellement, mais dans notre être tout entier et dans ses recoins les plus cachés. Et j'espère que grâce à une vraie communication entre nous, en éclairant ensemble tout ce problème, nous pourrons voir, vraiment et non théoriquement, si par cette connaissance de soi l'esprit ne peut aller au-delà de son conditionnement, de ses habitudes, de ses préjugés et ainsi de suite.

Apprendre à se connaître : nous en avons parlé également, cela implique un mouvement non accumulatif. Quand il y a accumulation il n'y a plus de mouvement. Si la

rivière se perd dans un lac, son courant s'y perd aussi. Il n'y a en elle de mouvement que lorsqu'elle coule, lorsque son courant est vigoureux. Apprendre à connaître, voilà ce que cela implique : apprendre non seulement les choses extérieures et scientifiques, mais surtout apprendre à se connaître soi-même parce que « soi-même » est une chose dynamique, subtile, qui change d'instant en instant.

Pour le connaître, les expériences passées ne nous seront d'aucun secours, au contraire le passé met fin à toute connaissance et par conséquent à toute action complète. J'espère que nous avons vu cela très clairement : nous observons un mouvement vivant et constamment mouvant, un mouvement qui est le « moi ». Pour le comprendre, ce « moi » si subtil, il faut une intense curiosité, une lucidité constante et le, sentiment de cette compréhension non accumulative. J'espère que nous communiquons vraiment dans cette question.

C'est de là que viendra notre principale difficulté, car notre esprit se plaît à fonctionner dans des ornières, selon des modèles, à partir de conclusions fixées une fois pour toutes, de préjugés, d'une science cristallisée. L'esprit est lié à telle ou telle croyance particulière à partir de laquelle il s'efforce de comprendre cet extraordinaire mouvement du « moi ». Il y a par conséquent une contradiction entre ce « moi » et l'observateur.

Nous avons aussi parlé de la peur, qui fait partie du mouvement total du « moi » ; ce « moi » qui brise le mouvement de la vie, qui se fragmente en « vous » et en « moi ». Nous avons demandé : « Qu'est-ce que la peur? » Nous allons apprendre à la connaître en rejetant toute accumulation intellectuelle ; le mot même de peur nous empêche d'entrer en contact avec ce sentiment du danger

auquel nous donnons le nom de peur. Voyez, Messieurs, la maturité implique le développement total et naturel de l'être humain ; naturel dans le sens de non contradictoire, d'harmonieux – cela n'a rien à voir avec l'âge. Et c'est l'élément de peur qui empêche ce développement total et naturel de l'esprit. Je vais encore parler un peu et puis nous pourrons discuter de tout ceci. Quand on a peur, non seulement de dangers physiques, mais encore d'éléments psychologiques – dans cet état que se passe-t-il? J'ai peur ; non seulement de tomber malade ou de mourir ou de l'obscurité – vous savez, ces innombrables peurs que nous connaissons, biologiques autant que psychologiques. Quelle action ces peurs ont-elles sur l'esprit, sur cet esprit qui les a créées? Comprenez-vous ma question? Ne répondez pas immédiatement, regardez-vous. Quel est l'effet de la peur sur l'esprit, sur notre vie entière? Y sommes-nous tellement habitués, nous y sommes-nous accoutumés au point que, devenue une habitude, ses effets passent inaperçus? Si je me suis habitué au sentiment national de l'Hindou, à ses dogmes, à ses croyances, je suis emmuré dans ce conditionnement et totalement inconscient de ses effets. Je ne perçois que le sentiment provoqué, le nationalisme et cela me suffit. Je m'identifie au pays, à la croyance et tout ce qui s'ensuit. Mais nous ne voyons pas les effets généraux de ce conditionnement. De la même façon, nous ne voyons pas ce que fait la peur – psychomatiquement et psychologiquement. Que fait-elle? Messieurs, ceci est une discussion, vous devez y prendre part!

Auditeur : Quand je m'efforce de mettre fin à cette chose, je me sens entraîné par cet effort.

Krishnamurti : Elle immobilise, elle met toute action en

échec. En est-on conscient? En êtes-vous conscient? Ne généralisez pas. Nous avons organisé ces discussions dans le but de voir ce qui se passe vraiment en nous ; autrement ces dialogues ne sont que du vent. En parlant de ce que fait la peur, en la percevant, serait-il possible de la dépasser? Donc si je prends tout ceci avec sérieux il me faut voir les effets de la peur. Est-ce que je les connais? Ou bien n'en ai-je qu'une connaissance verbale? Est-ce que je les connais comme quelque chose qui s'est passé jadis, qui est un souvenir, et ce souvenir me dit : « En voici les effets »? Ainsi c'est la mémoire qui aperçoit ces effets et non l'esprit. Je me demande si vous saisissez ceci? Je viens de dire une chose qui est véritablement importante.

Auditeur : Pourriez-vous la redire?

Krishnamurti : Si je dis que je connais les effets de la peur, qu'est-ce que cela signifie? Ou bien je les considère verbalement, intellectuellement, je les saisis comme un souvenir appartenant au passé et je dis : « Ceci est arrivé », ainsi le passé me dit ce que sont ces effets. Mais ces effets, je ne les vois pas au moment même. Cela relève de la mémoire et ce n'est pas réel. Tandis que « connaître » implique une vision non-accumulative – non une chose reconnue – mais la vision de la chose. Vous ai-je transmis cette perception? Quand je dis « j'ai faim », est-ce le souvenir d'une faim éprouvée hier qui me le dit, ou s'agit-il du fait immédiat de la faim présente? La sensation, la conscience d'avoir faim maintenant, est absolument différente de la réaction de la mémoire me disant que j'ai eu faim autrefois et qu'il peut m'arriver d'avoir faim maintenant. Est-ce le passé qui vous raconte les effets de la peur, ou avez-vous conscience du déroulement de ces effets en ce moment? Ces deux processus sont absolument

différents – n'est-ce pas? L'un, étant une prise de conscience des effets de la peur dans le présent entraîne une action instantanée. Mais si c'est la mémoire qui me parle de ces effets mon action est tout autre. Me suis-je fait clairement comprendre? Eh bien, qu'est-ce qu'il en est pour vous?

Auditeur : Peut-on faire une distinction entre ressentir une peur spécifique et la prise de conscience directe des effets de cette peur – et le souvenir des effets d'une peur?

Krishnamurti : C'est ce que je cherchais à expliquer. Les actions entraînées sont entièrement différentes. Ceci le voyez-vous? S'il vous plaît, si vous ne le voyez pas, ne dites pas « oui » – ceci n'est pas un jeu de société. Il est très important de saisir ce point. Est-ce le passé qui vous parle des effets de la peur, ou avez-vous une perception, une prise de conscience directe des effets de la peur en ce moment même? Si c'est le passé qui parle, l'action est incomplète et, par conséquent, contradictoire ; elle entraîne un conflit. Mais si ces effets sont perçus dans le présent, l'action est totale.

Auditeur : Assis comme je le suis dans cette tente je n'ai pas peur parce que je vous écoute parler. Mais la peur peut surgir quand je quitterai la tente.

Krishnamurti : Mais ne pouvez-vous pas, tout en étant assis dans cette tente, voir la peur – elle a pu exister hier – ne pouvez-vous pas l'évoquer, l'inviter?

Auditeur : Ce peuvent être des peurs vitales.

Krishnamurti : Quelle que soit la peur, faut-il que vous disiez : « Je n'ai pas peur en ce moment, mais j'aurai peur quand je sortirai. » Ces peurs sont là!

Auditeur : On peut les évoquer – comme vous le dites, on peut s'en souvenir. Mais c'est ce dont vous parliez du

rôle de la mémoire, de l'idée de la peur.

Krishnamurti : Je demande : « Est-il besoin d'attendre le moment où je quitterai la tente pour découvrir quelles sont mes peurs? Ne puis-je en prendre conscience ici même? Je n'ai peut-être pas peur en ce moment de ce que pourrait me dire tel ou tel homme ; mais quand je vais rencontrer cet homme je serai effrayé. Ne puis-je voir ce fait en ce moment-même? »

Auditeur : En agissant ainsi vous en faites un exercice.

Krishnamurti : Non, ce n'est pas un exercice. Voyez-vous, vous avez si peur de faire quelque chose qui pourrait devenir un exercice! Monsieur, n'avez-vous pas peur de perdre votre situation? De mourir? De ne pas pouvoir vous accomplir? D'être seul? De ne pas être aimé? N'avez-vous aucune forme de peur?

Auditeur : Seulement si quelqu'un me provoque.

Krishnamurti : Mais je vous provoque! Je ne comprends pas cette mentalité!

Auditeur : S'il y a une impulsion, on agit, il faut bien faire quelque chose.

Krishnamurti : Non! Vous rendez la chose si compliquée. C'est aussi naturel que d'entendre le train passer en trombe ; ou bien vous vous souvenez du bruit de ce train, ou vous écoutez sur le moment. S'il vous plaît, ne compliquez pas les choses.

Auditeur : Ne les compliquez-vous pas en parlant d'évoquer la peur? Je n'ai lieu d'évoquer aucune de mes peurs – étant ici je puis observer mes réactions.

Krishnamurti : Je ne dis pas autre chose.

Auditeur : Pour pouvoir communiquer ici, nous devons connaître la différence entre le cerveau et l'esprit.

Krishnamurti : Nous avons discuté de cela autrefois.

Pour le moment nous cherchons à connaître ce qu'est la peur, à apprendre à la connaître. L'esprit est-il libre de connaître la peur? Apprendre à la connaître c'est observer son mouvement. Vous ne pouvez observer le mouvement de la peur que si vous ne vous souvenez pas de peurs passées pour observer ces souvenirs. Ne voyez-vous pas la différence? Je peux observer le mouvement. Connaissez-vous à l'instant ce qui se passe quand on a peur? Nous tremblons de peur tout le temps, nous ne paraissions pas pouvoir nous en débarrasser. Quand vous avez ressenti la peur dans le passé et que vous en avez pris conscience, quels effets cette peur a-t-elle eus sur vous et sur votre environnement? Que s'est-il passé? N'étiez-vous pas coupé de vos semblables? Les effets de cette peur ne vous isolaient-ils pas?

Auditeur : J'en étais paralysé.

Krishnamurti : Vous vous sentiez désespéré, vous ne saviez que faire. Eh bien, dans cet état d'isolement, qu'est devenue l'action?

Auditeur : Elle était fragmentaire.

Krishnamurti : Écoutez ceci soigneusement s'il vous plaît. Dans le passé, j'ai éprouvé des peurs dont les effets furent de m'isoler, de m'estropier, de me réduire au désespoir. Il y avait un sentiment de fuite, de recherche désespérée d'un réconfort quelconque. Nous exprimerons tout cela pour le moment en disant que nous nous sentions isolés de tout rapport humain. Cet isolement dans l'action a pour effet d'entraîner la fragmentation. N'est-ce pas là ce qui vous est arrivé? Quand vous avez eu peur vous n'avez pas su que faire, vous avez fui cette peur, ou vous vous êtes efforcé de la supprimer, de l'écraser par des raisonnements. Et quand vous avez été contraint à l'action

celle-ci était issue d'une peur qui en elle-même était une cause d'isolement. Donc une telle action, née de la peur, est forcément fragmentaire. La fragmentation étant contradictoire, il s'en est suivi une lutte, une anxiété, une souffrance intense – non?

Auditeur : Monsieur, de même qu'un homme estropié marche avec des béquilles, ainsi un homme glacé d'effroi utilise-t-il différentes béquilles.

Krishnamurti : C'est ce que nous disons. C'est juste. Vous voyez maintenant clairement les effets de la peur passée : elle entraîne des actions fragmentaires. Quelle différence existe-t-il entre cet état et l'action née de la peur mais où la mémoire n'intervient pas? Quand vous vous trouvez devant un danger physique, que se passe-t-il?

Auditeur : Une action spontanée.

Krishnamurti : On dit que c'est une action spontanée – est-elle spontanée? S'il vous plaît, examinez – nous cherchons à découvrir quelque chose. Vous êtes seul dans les bois, dans un coin sauvage et subitement vous vous trouvez devant une ourse avec ses petits. Que se passe-t-il alors? Sachant que l'ourse est un animal dangereux que vous arrive-t-il?

Auditeur : Vous voyez le danger qu'il y a à transmettre votre propre peur à l'ourse.

Krishnamurti : Non, que vous arrive-t-il à vous? Évidemment si vous avez peur, vous transmettez votre peur à l'ourse qui s'effraye et vous attaque. C'est très simple mais vous passez à côté du point principal. Vous êtes-vous jamais trouvé devant un ours dans les bois?

Auditeur : Il y a ici des gens à qui c'est arrivé.

Krishnamurti : Cela m'est arrivé. Ce monsieur et moi-même avons eu un certain nombre d'aventures de ce genre

à un certain moment. Mais alors que se passe-t-il? Il y a un ours à quelques pas devant vous. Il se produit des réactions physiologiques, un afflux d'adrénaline et ainsi de suite ; vous vous arrêtez instantanément et vous prenez vos jambes à votre cou. Que s'est-il passé là? Quelle a été votre réaction? Une réaction conditionnée, n'est-ce pas? De génération en génération on vous a dit : « Faites attention aux animaux sauvages. » Si vous vous laissez envahir par la peur celle-ci se transmettra à l'animal et il vous attaquera. Tout cela se passe instantanément. Dans tout cela, s'agit-il de peur ou d'intelligence? Quel est ici l'agent actif? Est-ce la peur née des conseils « Attention aux animaux sauvages », qui a fait partie de votre conditionnement depuis votre enfance? Ou bien est-ce l'intelligence? La réaction conditionnée devant l'animal et l'action qui en découle est une chose. La perception de l'intelligence et l'action qui s'ensuit est autre. Les deux choses sont entièrement différentes. Vous saisissez? Un autobus passe à toute vitesse, vous n'allez pas vous jeter devant lui ; votre intelligence vous dit : « Ne le faites pas. » Ce n'est pas de la peur – à moins que vous ne soyez névrosé ou drogué. Votre intelligence, et non la peur, vous retient.

Auditeur : Monsieur, devant un animal sauvage, n'avez-vous pas besoin d'intelligence et d'un réflexe conditionné?

Krishnamurti : Non, Monsieur, il s'agit de voir la chose. Dès l'instant où c'est un réflexe conditionné il existe un élément de peur qui se transmet à l'animal ; ceci n'est pas le cas quand agit l'intelligence. Découvrez donc par vous-même lequel de ces deux principes agit. Si c'est la peur, l'action est incomplète et l'animal devient un danger ; mais

quand c'est l'intelligence qui agit, il n'y a aucune peur.

Auditeur 1 : Prétendez-vous que si j'observe l'ours avec intelligence, je peux être tué sans ressentir de peur?

Auditeur 2 : Si je n'avais pas rencontré d'ours auparavant, je ne saurais même pas qu'il s'agit d'un ours.

Krishnamurti : Quelles complications vous faites! C'est si simple. Laissons les animaux de côté. Commençons par nous-mêmes ; il y a en somme de l'animal en nous. Les effets de la peur et son action sont destructeurs contradictoires et paralysants. Cela, le voyons-nous? – non pas verbalement mais vraiment ; que lorsque vous avez peur vous êtes complètement isolé et que toute action issue de cet isolement est forcément fragmentaire et par conséquent contradictoire, entraînant lutte, souffrance et tout ce qui s'ensuit. Eh bien! toute action résultant de la perception de la peur et sans aucune des réactions de la mémoire est une action complète. Essayez! Faites-le! Soyez lucide alors que vous marchez seul en rentrant chez vous ; vos anciennes peurs vont resurgir. Alors regardez, examinez si ces peurs sont des peurs réelles, ou si elles sont projetées par la pensée issue de la mémoire. Tandis que la peur surgit en vous, voyez si vous observez par une réaction de la pensée ou bien si vous observez tout simplement. Ce dont nous parlons c'est l'action, parce que la vie est action. La vie tout entière est action mais cette action est morcelée ; ce morcellement de l'action est ce processus de la mémoire avec ses pensées et son isolement. Ceci est-il vu clairement?

Auditeur : Votre idée est qu'il faut expérimenter totalement chaque seconde sans qu'intervienne la mémoire?

Krishnamurti : Monsieur, en posant une question de ce

genre il vous faut approfondir la question de la mémoire. Il vous faut avoir de la mémoire, et plus elle est claire et nette, mieux cela vaut. Si vous devez fonctionner « techniquement » ou même rentrer chez vous, la mémoire est indispensable. Mais quand la pensée, réaction de la mémoire, projette la peur issue de cette mémoire, c'est un processus tout à fait autre. Et maintenant qu'est-ce que la peur? Comment se fait-il qu'elle existe? Comment ces peurs se passent-elles? S'il vous plaît, dites-le-moi.

Auditeur : Chez moi c'est un attachement au passé.

Krishnamurti : Examinons cela. Qu'entendez-vous par le mot « attachement »?

Auditeur : C'est l'esprit qui se cramponne à quelque chose.

Krishnamurti : C'est-à-dire que l'esprit tient ferme à un souvenir. « Dans ma jeunesse, tout était si beau. » Ou bien je tiens à quelque chose qui pourrait se produire ; j'ai cultivé une croyance qui pourra me protéger. Je suis attaché à un souvenir, à un meuble, à un ouvrage que j'écris parce qu'en écrivant je pense devenir célèbre. Je suis attaché à un nom, à une famille, à une maison, à différents souvenirs et ainsi de suite. Pourquoi cet attachement existe-t-il?

Auditeur : N'est-ce-pas parce que la peur est la base même de notre civilisation?

Krishnamurti : Non, Monsieur ; pourquoi êtes-vous attaché? Que signifie ce mot attachement? Je dépends de quelque chose. Je dépends de votre présence ici, qui me permet de vous parler ; je dépends de vous, donc je vous suis attaché parce que grâce à cet attachement je ressens une certaine énergie, un certain élan, et toutes ces billevesées! Donc je suis attaché, ce qui signifie quoi? Je

dépend de vous, des meubles, d'une croyance, d'un livre, de ma famille, de ma femme, je dépend de tout cela qui me procure confort, prestige, situation sociale. Donc la dépendance est une forme d'attachement. Pourquoi suis-je dépendant? Ne répondez pas, regardez en vous-mêmes. Vous dépendez bien de quelque chose, n'est-ce pas? de votre pays, de vos dieux, de vos croyances, des drogues que vous prenez, de la boisson!

Auditeur : Cela fait partie de notre conditionnement social.

Krishnamurti : Est-ce le conditionnement social qui vous pousse à dépendre? Cela veut dire que vous faites partie de la société ; la société n'est pas indépendante de vous. Vous l'avez créée, cette société si corrompue, vous l'avez construite. Vous êtes prisonnier dans cette cage, vous en faites partie. Ne jetez pas le blâme sur la société. Voyez-vous ce qu'implique la dépendance? Tout ce que cela comprend? Pourquoi vous dépendez?

Auditeur : Afin de ne pas nous sentir aussi seuls.

Krishnamurti : Attendez, écoutez tranquillement. Je dépend de quelque chose parce que ce quelque chose remplit le vide qui est en moi. Je dépend de ce que je sais, de mes lectures, parce que cela recouvre le vide, la superficialité, ma sottise. Ainsi, ce que je sais est devenu extraordinairement important. Je parle de la beauté d'un tableau parce qu'intérieurement j'en dépends. C'est ainsi que la dépendance témoigne de mon vide, de ma solitude, de mon insuffisance ; tout cela fait que je dépend de vous. Il en est ainsi, n'est-ce pas? N'émettez pas de théories, d'arguties, c'est un fait. Si je n'étais pas si vide, si insuffisant, ce que vous pourriez dire ou faire me serait indifférent. Je ne dépendrais de rien. Mais à cause de ce

vide, de cette solitude, je ne sais que faire de ma vie. J'écris un livre inepte et cela flatte ma vanité. Donc je dépends, autrement dit j'ai peur, peur d'être seul, de me sentir vide. Et je remplis ce vide avec des objets matériels, ou des idées, ou des personnes.

N'avez-vous pas peur de dévoiler votre solitude? L'avez-vous découverte, votre solitude, votre insuffisance, votre carence? C'est ce qui se passe en vous maintenant, n'est-ce pas? Donc c'est maintenant que vous avez peur de cette carence. Qu'allez-vous faire? Que se passe-t-il? Tout à l'heure vous étiez attaché à des personnes, à des idées, à toutes sortes de choses et vous voyez que cette dépendance recouvre votre vide, votre superficialité. Le voyant, vous êtes libre – n'est-ce pas? Mais quelle est votre réaction? Votre peur est-elle une réaction de la mémoire, ou est-ce une peur présente?

Je travaille dur pour vous, n'est-ce pas? (Rires.) Hier il y avait une bande dessinée : un petit garçon dit à un camarade : « Quand je serai grand, je serai un grand prophète, je dirai des vérités profondes mais personne ne voudra m'écouter. » Et son petit camarade lui dit : « Alors, pourquoi parleras-tu si personne ne t'écoute? – « Ah! dit le premier, nous autres prophètes nous sommes des gens très obstinés. » (Rires.) Vous avez donc découvert votre peur, issue de vos attachements, de votre dépendance. Quand vous contemplez tout cela, votre mesquinerie, votre carence, votre superficialité, vous en êtes effrayés. Que se passe-t-il alors? Voyez la chose, Messieurs.

Auditeur : Je cherche à m'évader.

Krishnamurti : Vous cherchez à fuir par vos attachements, votre dépendance. Par conséquent vous retombez dans l'ancien mécanisme. Mais si vous voyez

comme une vérité aveuglante que votre attachement et votre dépendance ne sont là que pour recouvrir votre vide, vous ne vous évadez plus, n'est-ce pas? Si vous ne voyez pas cette vérité vous fuirez forcément. Vous vous efforcerez de remplir le vide par d'autres moyens. Avant c'était la drogue, après ce sera une recherche sexuelle ou autre chose. Mais quand vous avez perçu cette vérité, que s'est-il passé? Avancez, Messieurs, ne vous arrêtez pas en route. J'ai été attaché à ma maison, ma femme, mes livres, mon métier d'écrivain, mon désir de célébrité. Je vois que la peur prend naissance parce que je ne sais comment m'y prendre en constatant mon vide, ma carence, et à cause de cela je dépends, je suis attaché. Que puis-je faire quand je ressens cet immense vide en moi-même?

Auditeur : Il y a une émotion violente.

Krishnamurti : Laquelle est la peur. Je découvre que j'ai peur et par conséquent que je suis attaché. Cette peur est-elle une réaction de ma mémoire ou est-elle une vraie découverte? Une vraie découverte diffère en tout d'une réaction du passé. Qu'en est-il pour vous? est-ce la vraie découverte? Ou la réaction du passé? Découvrez, Monsieur, creusez vous-même.

Auditeur : Monsieur, dans ce vide il y a assurément une ouverture vers le monde?

Krishnamurti : Non, je demande quelque chose de tout à fait différent. Ce recul devant le vide, la solitude – que vous n'avez pas su comprendre assez pour les pénétrer jusqu'au bout – ont fait naître la peur. Cette découverte s'est-elle produite pour vous maintenant, sous la tente? Ou est-ce un passé que vous reconnaissez? Avez-vous découvert que vous êtes attaché parce que vous êtes dépendant et que vous êtes dépendant à cause de votre

peur du vide? Avez-vous conscience de ce vide et du processus qui en découle? Ayant conscience de ce vide, en avez-vous simplement conscience ou se mêle-t-il de la peur à cette perception? Avez-vous seulement le sentiment de votre solitude?

Auditeur : Si vous le voyez ainsi, vous n'êtes plus seul.

Krishnamurti : Nous allons avancer pas à pas si vous le voulez bien. Le voyez-vous? Ou bien retombez-vous dans l'ancienne dépendance, l'ancien attachement, le modèle de jadis qui se répète à l'infini? Que va-t-il se passer?

Auditeur : Monsieur, ceci ne fait-il pas partie du destin de l'homme? Je crois être plus malheureux qu'un petit chien qui n'a pas tous ces problèmes.

Krishnamurti : Malheureusement, nous ne sommes pas des chiens. Je pose une question à laquelle vous ne répondez pas. Avez-vous découvert par vous-même la peur qui vous saisit quand vous voyez votre vide, votre superficialité, votre isolement? Ou bien l'ayant entrevue, allez-vous fuir et tomber dans un autre attachement? Si vous ne fuyez pas par un attachement et une dépendance, alors que se passe-t-il en vous devant ce vide?

Auditeur : La liberté.

Krishnamurti : S'il vous plaît, regardez, c'est un problème complexe, n'allez pas dire que c'est la liberté. Tout à l'heure j'étais attaché et je cachais ma peur. Maintenant, en posant cette question, je m'aperçois que cet attachement était une fuite devant la peur qui a surgi quand, pendant le temps d'un éclair, j'ai pris conscience de mon vide intérieur. Maintenant j'en ai fini avec les évasions. Et que se passe-t-il?

Auditeur : J'allais dire qu'après cette vision, le temps d'un éclair, je retrouve une nouvelle évasion.

Krishnamurti : Vous n'avez donc pas vu l'ineptie des évasions. Alors vous continuez à vous évader, à fuir. Mais si cette ineptie, vous la voyez et si vous avez conscience de votre vide, que se passe-t-il? Si vous observez avec grand soin ce qui se passe habituellement est-ce que vous demandez : « Qui a conscience de ce vide? »

Auditeur : L'esprit.

Krishnamurti : S'il vous plaît, n'avancez pas par bonds. Allons pas à pas. Qui en a conscience? L'esprit? Une partie de l'esprit prend conscience d'une autre partie qui sourit de sa solitude? Vous entendez ma question? Subitement j'ai pris conscience de ma solitude. Est-ce un fragment de mon esprit qui dit : « Je suis seul »? Il y a là une division. Tant qu'il y a une division il y aura une évaison. Ah, vous ne voyez pas ceci!

Auditeur : Que se passe-t-il quand vous ressentez ce vide? Quand vous en faites l'expérience vous n'en êtes plus conscient.

Krishnamurti : Voyez, Monsieur, écoutez, s'il vous plaît. Ici il est besoin d'une observation persistante et non de conclusions ou d'opinions sur ce qui devrait être. Donc j'ai pris conscience de mon vide intérieur. Jadis il était dissimulé, recouvert, maintenant il est mis à nu et j'en suis conscient. Qui a pris conscience de ce vide? Un fragment isolé de mon esprit? Dans ce cas, il y a une division entre ce vide et l'entité qui en a conscience ; alors que se passe-t-il dans ce vide, dans cette division? Il n'y a rien que je puisse faire. Je voudrais faire quelque chose et je dis : « Il faut surmonter cette division », « Il faut expérimenter ce vide », « Il me faut agir ». Tant qu'existe une division entre l'observateur et la chose observée, il y a contradiction et par conséquent conflit. Est-ce là ce que vous faites? Un

fragment de l'esprit observe un vide qui ne fait pas partie de lui-même? Que se passe-t-il? Messieurs, il faut répondre! Est-ce une partie qui observe et si oui, qu'est-ce que cette partie?

Auditeur : Est-ce une intelligence née d'une énergie?

Krishnamurti : Ne compliquez pas la chose, elle est déjà assez compliquée comme cela. Ne faites pas intervenir de nouveaux vocables. Ma question est très simple. J'ai demandé : « Quand vous avez pris conscience de ce vide dont vous vous êtes échappé par des attachements et que vous cessez de fuir, qui est conscient? C'est à vous de le découvrir.

Auditeur : Cette prise de conscience de votre vide est une nouvelle évasion et vous n'êtes rien d'autre que tout cela ensemble.

Krishnamurti : Quand vous dites : « J'ai conscience de ma carence », c'est une nouvelle forme d'évasion ; vous laissez cette évasion de côté et nous sommes pris dans tout un réseau d'évasions. C'est notre vie. Si vous vous rendez compte que l'attachement est une évasion, vous laissez tomber cette évasion. Passez-vous d'une évasion à l'autre, ou bien ayant vu un élément d'évasion vous les comprenez tous? Messieurs, on ne peut absolument pas maintenir un état d'attention continu pendant plus de dix minutes et nous parlons depuis une heure et cinquante minutes. Donc il vaut mieux nous arrêter. Nous poursuivrons ce même sujet demain, jusqu'à ce que ce soit pour vous une réalité – et non parce que je le dis. C'est de votre vie dont il s'agit.

Saanen, le 3 août 1970

3ème Dialogue

« Profondeur de la peur et de la dépendance. Observation de l'attachement ; ses niveaux. Habitude. Nécessité de voir le réseau des habitudes dans sa totalité. Comment? Différence entre analyse et observation. Habitude, son mécanisme sous-jacent. Qu'est-ce que la créativité? »

Hier nous avons parlé de la peur, des attachements, de la dépendance. Il me semble que ceci est une question importante dans notre vie et qu'il convient de l'approfondir avec sérieux. Après tout, il est aisé de voir que la liberté ne peut exister là où existe une sorte de dépendance quelconque. Il y a notre dépendance physiologique et psychologique, et biologiquement nous dépendons de nos aliments, de nos vêtements et de nos habitations. Ce sont là des dépendances naturelles. Mais il y a une forme d'attachement qui se surimpose à la dépendance biologique comme lorsqu'on possède une maison à laquelle on est psychologiquement attaché ; on est attaché à certains aliments, à une sorte de boulimie, par suite d'autres facteurs de peur qui sont insoupçonnés – et ainsi de suite.

Il existe des dépendances physiques dont il est assez aisé de se rendre compte – l'habitude de fumer, de se droguer, de boire ; différents stimulants physiques qui entraînent une servitude psychologique. Il y a les dépendances psychologiques proprement dites. Il faut observer tout ceci avec beaucoup de soin parce que ces influences se chevauchent et sont liées entre elles. On

dépend d'une personne, d'une croyance, de relations établies, d'habitudes psychologiques, de pensées. Il me semble qu'il est assez facile de prendre conscience de tout ceci. Du fait qu'existe cet attachement, cette dépendance physique et psychologique on redoute de perdre l'objet de son attachement et on a peur.

On peut dépendre d'une croyance, d'une expérience, d'une conclusion liée à un certain préjugé ; quelle est la profondeur de tels attachements? Je ne sais si vous avez observé la chose en vous-même. Pendant toute une journée nous avons observé pour déceler différentes formes d'attachement – venir ici régulièrement, vivre dans un tel chalet ou tel autre, voyager dans un pays après un autre, causer, parler à un public, se voir estimé, critiqué, exposé. Si on observe pendant toute une journée on découvre naturellement si l'on est attaché à quelqu'un, à quelque chose profondément ou pas du tout. S'il existe un attachement de n'importe quelle sorte – peu importe laquelle – à un livre, un régime alimentaire, un modèle de pensée, une responsabilité sociale – un tel attachement engendre invariablement la peur ; et un esprit apeuré, même sachant que cet état est dû à un attachement, n'est évidemment pas libre et vit dans un état de conflit continu.

Un homme peut avoir un certain don, il est musicien, il est intensément attaché à son instrument ou à sa voix. Si l'instrument ou la voix viennent à lui manquer, il est complètement perdu, sa vie est finie. Il peut faire assurer ses mains ou son violon, il peut devenir chef d'orchestre, mais par son attachement il connaît l'inévitable nuit de la peur qui le guette.

Je me demande si chacun de nous – si nous sommes

tant soit peu sérieux – si chacun de nous a examiné cette question, parce que liberté signifie libération de tout attachement et par conséquent de toute dépendance. Un esprit attaché n'est pas objectif, il n'est pas clair, il est incapable de penser sainement et d'observer directement.

Il y a les attachements psychologiques superficiels et il y en a qui se dissimulent dans les couches les plus profondes de notre être. Comment les découvrir? L'esprit observe peut-être consciemment ses nombreux attachements, il se rend compte de leur nature, mais comment va-t-il voir la vérité de la question et saisir ce qu'elle implique? Comment découvrir les attachements secrets et dissimulés? Un esprit attaché est en proie à un conflit. Il se rend compte qu'il souffrira forcément, qu'il lui faut se détacher et sur-le-champ il s'attache à autre chose et ainsi de suite. Telle est notre vie. Je suis attaché à ma femme et j'en vois toutes les conséquences et une certaine peur en résulte inévitablement. Il y a donc un conflit pour me détacher – et toutes les épreuves, les tiraillements dans nos rapports réciproques. Tout cela est assez facile à observer et à mettre en évidence.

On se demande dans quelle mesure et à quelle profondeur on est attaché à telle ou telle tradition dans les recoins les plus cachés de son esprit. Je vous en prie, comprenez-le, parce que faute d'être libéré de tout ceci vous serez toujours en proie à la peur ; et un esprit apeuré est incapable de comprendre, de voir les choses comme elles sont pour enfin les transcender.

Comment observer ces attachements cachés? Peut-être suis-je obstiné en me figurant n'en pas avoir ; je suis peut-être arrivé à la conclusion que je ne dépends de rien. Cette conclusion m'incline à l'entêtement. Mais si on apprend à

connaître, si on observe, si on cherche, c'est une attitude qui exclut toute conclusion. La plupart d'entre nous sommes liés à une conclusion et nous fonctionnons selon cette conclusion. L'esprit peut-il se dégager de cette habitude de conclure – tout le temps et non de temps en temps?

« J'aime les cheveux longs, je n'aime pas les cheveux longs », « J'aime ceci, je n'aime pas cela. » Intellectuellement ou à la suite de certaines expériences vous avez abouti à telle ou telle manière de penser. Mais l'esprit peut-il agir étant dégagé de toute conclusion? C'est un point. Secondement, peut-il se révéler à lui-même ses attachements, ses modèles et ses dépendances cachés? Et troisièmement, ayant vu la nature et la structure de la dépendance peut-il adopter un mode de vie qui n'ait pas pour effet de l'isoler mais qui soit intensément actif sans être fixé en aucun point. Question que nous allons approfondir.

Tout d'abord, avons-nous conscience d'être attachés, biologiquement, physiquement et psychologiquement? Avez-vous conscience de ce qu'impliquent ces attachements? Si par exemple vous vous êtes adonné à l'habitude de fumer, voyez l'extraordinaire difficulté d'y renoncer. Pour les gens qui fument – pour qui c'est devenu une habitude – c'est incroyablement difficile. La fumée agit non seulement comme un stimulant, une habitude mondaine, mais on est lié. Avons-nous conscience de notre attachement à la boisson, aux drogues, à différentes formes de stimulants? Et si oui, pouvez-vous vous en défaire instantanément? Supposons que je sois adonné au whisky, et je m'en rends compte. C'est devenu une habitude invétérée, mon corps y est fait, l'exige, ne peut

s'en passer. Vous êtes arrivé à la conclusion que vous ne devez plus boire, que c'est mauvais pour vous, qu'il faut cesser. Mais le corps et l'esprit s'y sont accoutumés. En observant cette habitude, l'esprit peut-il s'en défaire complètement, instantanément? Voyez ce que cela implique. Le corps l'exige parce qu'il y est habitué et l'esprit a dit : « Il faut que j'y renonce. » Il y a donc une lutte entre les exigences du corps et la décision de l'esprit. Qu'allez-vous faire? Au lieu de whisky, prenez une de vos propres habitudes ; vous ne buvez peut-être pas, mais vous avez d'autres habitudes physiques, vous fronchez les sourcils, vous écoutez la bouche ouverte, vous tripotez nerveusement vos doigts. S'il vous plaît, Messieurs, parlons de ceci. Le corps est attaché à la boisson et l'esprit dit : « Il faut que je m'en libère » ; et puis vous vous rendez compte que lorsqu'il y a ainsi un conflit entre le corps et l'esprit cela devient un problème, une lutte. Qu'allez-vous faire? S'il vous plaît, Messieurs, allons! Si vous n'avez rien à dire il faut que vous soyez extraordinairement dégagés de toute habitude.

Auditeur : Ou bien on s'arrête ou on continue à boire.

Krishnamurti : Que faites-vous vraiment? S'il vous plaît, ne prenez pas ceci à la légère, parce que si vous le comprenez vous verrez combien il est important, vital d'agir, d'être sans aucune forme d'effort, c'est-à-dire sans déformation.

Auditeur : Je vois que je suis ma propre habitude.

Krishnamurti : Oui. Alors, que vais-je faire? Je me rends compte que je suis mon habitude, qu'elle est moi-même.

Auditeur 1 : Ne devons-nous pas chercher les racines de ces habitudes?

Auditeur 2 : Il faut commencer par nous abstenir de toute résistance.

Krishnamurti : Monsieur, puis-je me permettre de dire quelque chose? Ne nous laissons pas aller à des théories, à des hypothèses. Ne me dites pas ce qu'il y a lieu de faire, cherchons, apprenons non seulement comment regarder, mais comment l'action résulte du fait même de regarder. J'ai une habitude particulière, je me gratte la tête, je remue les doigts, j'écoute la bouche ouverte, – des choses tout à fait physiques. Comment mettre fin à tout cela sans faire le moindre effort? Nous parlons d'habitudes auxquelles nous sommes attachés consciemment ou inconsciemment, d'habitudes absolument triviales, comme de me gratter la tête, de me tirer les oreilles ou d'agiter les doigts. Comment l'esprit va-t-il y mettre fin sans aucun effort, sachant que l'effort implique la dualité, la résistance, la condamnation, un désir de transcender – chaque fois que je me propose de supprimer, de m'évader, verbalement ou non verbalement. Donc sachant tout cela et ne le perdant pas de vue, comment vais-je mettre fin sans effort à une habitude physique?

Auditeur : En l'observant dans sa totalité.

Krishnamurti : Attendez, Monsieur, cette affirmation va peut-être devenir la réponse à toutes nos questions. Vous l'observez dans sa totalité. Cela veut dire quoi? Pas simplement une habitude, comme de se gratter, de remuer les doigts, mais le mécanisme des habitudes dans son entier. Dans son entier et non un fragment. Or, comment l'esprit peut-il observer dans leur totalité les habitudes au sein desquelles il vit?

Auditeur : Dans une observation et une lucidité passives.

Krishnamurti : Vous citez l'orateur. Cela ne nous avance en rien. Ne citez personne, Monsieur.

Auditeur : Est-ce l'esprit qui crée les habitudes?

Krishnamurti : Je vous en prie, Monsieur, regardez, cette question est vraiment importante si vous voulez l'approfondir. L'esprit peut-il observer, non seulement une petite habitude donnée, mais percevoir tout le mécanisme de la formation des habitudes. S'il vous plaît, ne dites pas oui, n'arrivez à aucune conclusion. Voyez ce qu'implique cette question. Il n'y a pas uniquement de petites habitudes comme de remuer sans cesse les doigts, mais encore des habitudes sexuelles, des façons de penser, des activités variées. Je pense ceci et j'en tire telle conclusion. C'est devenu une habitude. Je vis dans mes habitudes, toute ma vie est un échafaudage d'habitudes. Comment l'esprit peut-il prendre conscience de tout le mécanisme des habitudes? On en a des milliers : comment on se brosse les dents, comment on lit, comment on marche, comment on se peigne les cheveux. Une d'entre elles est le désir de devenir célèbre, important. Comment l'esprit peut-il espérer percevoir toutes ces habitudes? Les percevoir l'une après l'autre? Se figure-t-on le temps qu'il faudrait? Je pourrais y passer le reste de mes jours sans pouvoir m'en débarrasser. Je vais apprendre à connaître la question, je vais découvrir, je ne vais pas en rester là. Je demande : est-il possible pour l'esprit de voir tout le réseau des habitudes? Et comment? Ne devinez pas, n'arrivez pas à une conclusion, n'offrez pas d'explication – cela ne m'intéresse pas. Dire : « Allons, faisons quelque chose » n'a aucun sens. Je veux apprendre et connaître maintenant, tout de suite. Que vais-je faire?

Auditeur : Ayant conscience du gaspillage d'énergie que

comporte la pratique d'un certain modèle d'habitude, ou de nombreux modèles, ne peut-on espérer se libérer ainsi?

Krishnamurti : Je suis venu vous trouver tous et je dis : « S'il vous plaît, aidez-moi à découvrir ceci. » J'ai faim, ne me tendez pas un menu, donnez-moi à manger! Je demande : qu'allez-vous faire?

Auditeur : En comprenant totalement une seule habitude, peut-être pourrions-nous les rejeter toutes.

Krishnamurti : Puis-je observer une habitude, celle de me tortiller les doigts, et ainsi voir toutes les autres? Est-ce possible, s'agissant d'une chose si infime? Je sais que je le fais à cause d'une tension. Je suis en difficulté avec ma femme et je me détends par cette habitude, ou bien c'est parce que je suis nerveux, timide ou ceci ou cela. Mais je veux connaître tout le réseau de mes habitudes. Vais-je le faire fil par fil, ou bien puis-je le voir instantanément et tout entier. Répondez-moi, s'il vous plaît.

Auditeur : La structure des habitudes consiste en deux éléments...

Krishnamurti : Il y a deux éléments, les habitudes et l'observateur qui s'y intéresse. Mais l'observateur lui-même est une habitude. Les deux sont donc habitude. Je tortille mes doigts et une entité, elle-même une habitude, observe la chose. Évidemment! Donc tout est habitude. S'il vous plaît, Messieurs, comment vous proposez-vous de m'aider, m'enseigner, me permettre de comprendre la chose?

Auditeur : Toute ma vie est habitude, mon esprit est habitude, c'est l'état de cet esprit qu'il faut changer.

Krishnamurti : Qui est le « je » qui va le changer? Le « je » aussi est habitude, c'est une suite de mots et de souvenirs et de savoir, qui sont du passé, qui est encore

habitude.

Auditeur : Étant prisonniers de nos habitudes nous ne savons évidemment pas.

Krishnamurti : Pourquoi ne dites-vous pas « Je ne sais pas », plutôt que de jeter des mots à la volée? Si vous ne savez pas apprenons ensemble. Mais tout d'abord voyez que vous ne savez pas, et ne citez personne. Sommes-nous dans le cas de dire : « Vraiment je ne sais pas »?

Auditeur : Mais pourquoi avons-nous ces habitudes?

Krishnamurti : C'est assez simple. Si j'ai des douzaines d'habitudes, si je me lève chaque matin à huit heures, pour aller à mon bureau, rentrer à six heures, prendre un apéritif et ainsi de suite, je n'ai pas besoin de réfléchir beaucoup, d'être très éveillé. L'esprit se complaît à fonctionner dans des ornières, des habitudes : il s'y sent en sécurité. Cela n'exige pas de grandes explications. Et maintenant, comment l'esprit peut-il conserver tout ce réseau d'habitudes?

Auditeur : Nous pouvons peut-être être attentifs à chaque instant, pour autant que nos énergies nous le permettent.

Krishnamurti : Voyez-vous, cela n'est qu'une idée. Cela ne m'intéresse pas. Monsieur, vous avez affirmé ceci : l'esprit est-il capable de voir toute la structure et la nature du mécanisme de l'habitude, et quand il le voit dans sa totalité il pourra peut-être exister une action différente. C'est là l'objet de notre enquête – puis-je approfondir la chose tout de suite? – non seulement l'habitude, mais la vision totale de n'importe quoi. Nous voyons les choses fragmentairement, n'est-il pas vrai? Les affaires, la famille, notre groupe, les individus, mon opinion et votre opinion, mon Dieu et votre Dieu – nous voyons tout par

fragments. C'est un fait. En avez-vous conscience? Si votre vision est fragmentaire vous ne pouvez pas voir la totalité. Si je vois la vie par fragments parce que mon esprit est conditionné, alors très évidemment je ne peux pas voir l'être humain dans sa totalité. Si je me suis isolé par mon ambition, par mes préjugés à moi, je ne puis voir le tout. Je ne vois la vie que morcelée – le « moi » et le « non-moi », le « nous » et le « eux » – en suis-je conscient? Est-ce ainsi que je vois la vie? Si oui, alors de toute évidence je ne peux rien voir globalement. Puis surgit la question : comment l'esprit, engagé dans cette habitude d'activités et de points de vue fragmentaires, comment peut-il voir le tout? Il ne le peut évidemment pas. Si je suis préoccupé de mon propre accomplissement, de mon ambition, de la concurrence qui m'entoure, de mon désir de réussir, je ne puis saisir d'un regard toute l'humanité. Que faire alors? Je veux me satisfaire, être quelqu'un, réussir, tout cela par habitude ; habitude sociale et qui de plus me donne du plaisir. Quand je circule dans la rue les gens me regardent et disent : « Le voilà qui passe. » J'y trouve un grand plaisir. Tant que l'esprit agit dans le champ de la fragmentation, il est aveugle à la totalité. Ma question est celle-ci : que peut faire un esprit qui existe dans la fragmentation et qui s'en rend compte, qui se rend compte qu'il est dans l'impossibilité de voir le tout, que peut-il faire? Briser, comprendre chaque fragment? Il y mettrait beau-temps. Attendez-vous une réponse de l'orateur?

Auditeur : Il faut qu'il y ait un silence total.

Krishnamurti : Oh! Il cite quelqu'un.

Auditeur : Si nous pouvions voir toutes nos habitudes à l'instant même, telles qu'elles fonctionnent vraiment, et voir aussi le processus qui nous empêche...

Krishnamurti : C'est bien là ce que nous sommes en train de faire, n'est-ce pas? Vous n'avancez pas, vous revenez sans cesse en arrière. Je suis pris dans une habitude maintenant ; j'ai des mouvements nerveux des doigts, j'écoute ce que l'on me dit la bouche ouverte et je vois que ce sont des habitudes ; je demande, puis comprends tout le mécanisme de l'habitude maintenant. Vous ne faites pas attention. Voyez, Monsieur, un esprit fragmenté ne peut saisir la totalité. Donc je prends une habitude et en connaissant cette habitude, j'aperçois le mécanisme de toutes les habitudes. Quelle habitude allons-nous choisir?

Auditeur : L'habitude de fumer.

Krishnamurti : Très bien. Je n'analyse pas – comprenez-vous la différence entre l'analyse et l'observation? L'analyse implique l'existence de l'analyseur et de la chose à analyser. Celle-ci est, pour l'instant, l'habitude de fumer et pour l'analyser il faut un analyseur. La différence entre l'analyse et l'observation est celle-ci : observer c'est voir directement sans analyse, voir sans l'observateur, voir la robe rouge, rose ou noire telle qu'elle est sans dire qu'elle me déplaît, me suivez-vous? En voyant, il n'y a pas d'observateur. Je vois la couleur rouge et il n'y a ni préférence ni aversion, il y a observation. L'analyse implique : « Je n'aime pas le rouge parce que ma mère qui se querellait avec mon père..., etc. », en remontant jusqu'à mon enfance. Donc l'analyse implique un analyseur. Rendez-vous compte s'il vous plaît qu'il y a une division entre l'analyseur et la chose analysée. Dans l'observation il n'y a aucune division. Il y a observation et pas de censeur qui dit : « J'aime », « Je n'aime pas », « Ceci est beau », « Ceci est à moi », « Ceci n'est pas à moi ».

Ceci, il faut le faire et non imaginer des théories et dès lors vous découvrirez par vous-même. Comme je l'ai dit, nous n'analysons pas, nous observons simplement l'habitude de fumer. Dans cette observation qu'est-ce qui vous est révélé? non pas votre interprétation de ce qui est vu. Vous voyez la différence? Il n'y a pas d'interprétation, de traduction, de justification, de condamnation. Que révèle donc cette habitude de fumer?

Auditeur : Cela révèle que vous aspirez de la fumée dans vos poumons.

Krishnamurti : C'est un fait. Deuxièmement, que vous dit-elle? Elle va vous révéler son histoire, si vous vous abstenez d'interpréter. Si vous pouvez écouter, si vous pouvez observer, le tableau vous racontera tout ce qu'il voudra. Que vous raconte-t-il? – que vous aspirez beaucoup de fumée? Et encore?

Auditeur : Que vous êtes dépendant.

Krishnamurti : Le tableau vous fait voir que vous dépendez d'une herbe.

Auditeur : Qu'en vous-même vous êtes vide.

Krishnamurti : C'est une traduction de votre part. Que vous dit-il à vous?

Auditeur : Je vois que c'est une chose purement mécanique. Je le fais – je n'y pense pas.

Krishnamurti : Il vous dit que vous faites une chose mécaniquement. Que lorsque vous avez fumé la première fois cela vous a donné des nausées ; ce ne vous était pas agréable mais comme les autres le faisaient vous en avez fait autant. Maintenant, c'est devenu une habitude.

Auditeur : Ne vous dit-il pas que jusqu'à un certain point elle vous calme?

Krishnamurti : Il vous dit qu'elle vous endort, vous aide

à vous droguer, vous calme les nerfs, vous coupe l'appétit, vous empêchant ainsi d'engraisser.

Auditeur : Il vous dit que la vie vous ennuie.

Krishnamurti : Qu'elle contribue à vous détendre quand vous êtes crispé à l'idée de rencontrer d'autres gens et que vous le redoutez. Il nous a dit bien des choses.

Auditeur : Elle me procure une certaine satisfaction, plus particulièrement après le dîner.

Krishnamurti : Oui, elle vous aide, tout cela elle vous le fait voir. Et pourquoi le faites-vous? Écoutez, Messieurs, et ne répondez pas trop vite, s'il vous plaît. Pourquoi acceptez-vous tout ce qui vous a été révélé? La télévision vous dit quoi faire, quel savon employer et tout le reste. Tous vous avez vu ces bandes commerciales! Tout le temps on vous dit quoi faire – pourquoi l'acceptez-vous? Les livres sacrés vous disent quoi faire et ne pas faire. Pourquoi acceptez-vous la propagande des églises et des politiciens?

Auditeur : Parce qu'il est plus facile de suivre un système.

Krishnamurti : Pourquoi le suivez-vous? Par souci de votre sécurité? Pour vous sentir près des autres? Pour être comme tout le monde? C'est-à-dire que vous craignez de ne pas ressembler à tout le monde. Vous voulez être comme les autres parce que cela vous apporte une parfaite sécurité. Si vous n'êtes pas catholique dans un pays catholique cela vous crée beaucoup de difficultés. Dans un pays communiste si vous ne suivez pas la ligne du Parti tout vous est difficile. Maintenant, regardez le tableau que vous révèle l'usage de cette herbe. Les relations établies entre la cigarette et moi. Telle est l'habitude, c'est ainsi que fonctionne mon esprit : je fais quelque chose parce que c'est rassurant. Je contracte une habitude – importante ou

négligeable – parce qu'alors je n'ai plus besoin d'y penser. Mon esprit a le sentiment qu'il est en sécurité quand il agit par habitude. Je saisis sur le vif tout le mécanisme de la formation des habitudes. A travers cette unique habitude, celle de fumer, j'ai découvert tout le tableau : j'ai découvert le mécanisme qui produit les habitudes.

Auditeur : Je n'ai pas bien compris comment, par l'observation d'une habitude, on peut apprendre à voir le mécanisme de toute formation d'habitude.

Krishnamurti : Je vous l'ai fait voir, Monsieur. L'habitude implique le mécanisme et en observant l'habitude toute mécanique de fumer je vois comment l'esprit fonctionne dans les habitudes.

Auditeur : Mais toutes les habitudes sont-elles mécaniques?

Krishnamurti : Elles le sont forcément – dès l'instant où vous vous servez du mot habitude ; il se réfère à une chose mécanique.

Auditeur : N'existe-t-il pas des dépendances plus profondes que les simples habitudes mécaniques?

Krishnamurti : Dès l'instant où nous prononçons le mot habitude, il implique une répétition mécanique – établir une habitude – cela veut dire répéter sans cesse la même action. Il n'y a pas de bonnes et de mauvaises habitudes : c'est l'habitude en elle-même dont nous parlons.

Auditeur : Si j'ai l'habitude du pouvoir, ou par exemple du confort, ou de la propriété, n'est-ce pas plus profond qu'une simple habitude mécanique?

Krishnamurti : L'habitude du pouvoir, le besoin de puissance, de standing, de domination, d'agression, de violence – tout cela est implicite dans le désir de

puissance. Faire à sa tête, comme un enfant ou comme un adulte ; c'est devenu une habitude.

Auditeur : Ou le besoin de sécurité...

Krishnamurti : J'ai dit qu'elle vous procure une sécurité et ainsi de suite. En examinant une habitude nous avons vu qu'elles ont toutes la même racine. Les habitudes étant mécaniques, répétitives, quand je dis : « Je voudrais être un grand homme » – je suis pris au piège parce que dans cette habitude je trouve une sécurité que je poursuis. Fondamentalement, nous ne parlons pas d'habitudes bonnes ou mauvaises mais de l'habitude en général – toutes les habitudes sont mécaniques. Tout ce que je fais de façon répétée, hier, aujourd'hui et demain, est forcément mécanique. Certaines de ces activités sont un peu plus policées, elles fonctionnent plus ou moins sans à-coups. Mais ce sont des habitudes, répétitives – c'est évident.

Auditeur : Diriez-vous que certains efforts créateurs sont des habitudes?

Krishnamurti : Répondons à cette question. Diriez-vous que la créativité est une habitude?

Auditeur : La créativité implique un état de fraîcheur. On ne peut pas faire un effort pour être créateur.

Krishnamurti : Dites-vous cela parce que vous êtes créateur ou parce que vous vous en faites une idée? Il faut se demander ce que l'on entend par créativité. C'est une immense question – et vous l'écartez négligemment. Vous peignez un tableau : ou bien parce que vous aimez peindre, ou parce que cela vous rapporte de l'argent, ou bien vous êtes à la recherche d'une façon originale de peindre et ainsi de suite. Qu'est-ce que cela signifie que d'être créateur? L'homme qui produit un poème parce qu'il ne s'entend pas

avec sa femme ou avec la société est-il créateur? Celui qui tient à son violon et gagne ainsi beaucoup d'argent, est-il créateur? Et celui qui est la proie d'une forte tension intérieure, et par suite de cette tension écrit des pièces dont on dit : « Quelles merveilles » – allez-vous dire qu'il est créateur? Et celui qui boit et qui dans son ivresse écrit un poème admirable au rythme inspiré – est-il créateur?

Auditeur : Comment allez-vous juger?

Krishnamurti : Je ne juge pas.

Auditeur : Mais c'est la question que vous posez. Si je dis que quelqu'un est ou n'est pas créateur, je juge.

Krishnamurti : Je ne juge pas, Monsieur, je pose la question. J'apprends ; je regarde tous les gens qui écrivent des poèmes, des livres ou des pièces de théâtre, ou qui jouent du violon. Je vois tout cela devant moi, je ne dis pas : ceci est bien, ceci est mal ; je dis : qu'est-ce que la créativité? Dès l'instant où je dis : « ceci est bon », c'est fini, je ne peux plus apprendre. Et je veux apprendre, je veux découvrir ce que cela signifie que d'être créateur.

Auditeur : C'est peut-être d'avoir une sorte d'universalité innocente...

Krishnamurti : Je ne sais pas – peut-être – je veux découvrir, je veux apprendre.

Auditeur : C'est d'être vivant.

Krishnamurti : Je vais dans un musée et je vois tous ces tableaux, je les admire, je compare et je dis : « Quels gens extraordinairement créateurs sont ces peintres. » Donc je veux découvrir ce que c'est que d'être créateur. Ce qui implique : la créativité exige-t-elle d'être exprimée? S'il vous plaît, écoutez avec soin. La femme qui fait cuire du pain dans un four est-elle créatrice?

Auditeur : En général, nous appelons ces activités des

activités créatrices.

Krishnamurti : Je n'en sais rien. Je mets en question. Je ne dis pas qu'elles ne le sont pas. Je veux apprendre.

Auditeur : Si je fais du pain – et que je n'en ai jamais fait auparavant – je suis créateur.

Krishnamurti : Je vous demande, Monsieur, qu'est-ce que la créativité?

Auditeur : Nous créons en ce moment.

Krishnamurti : Non, non. Observant tout ce que l'homme a appelé créateur je me demande – qu'est-ce que la créativité? Doit-elle s'accompagner d'expression – comme de cuire du pain, de peindre un tableau, d'écrire une pièce, de gagner de l'argent. L'expression est-elle indispensable?

Auditeur : Oui. Je crois que nous sommes créateurs en ce moment.

Krishnamurti : Cela n'est pas ma question. Ma question est de savoir si vous êtes créateurs ou si vous vous contentez d'écouter quelqu'un qui vous fait remarquer tout ceci.

Auditeur : Il me semble qu'on crée quand on observe sans critiquer.

Krishnamurti : Pas « il me semble », Monsieur. Voyez-vous, je désire passionnément découvrir.

Auditeur : A l'instant où l'on constate qu'on est attaché, à ce même instant on voit et on agit. C'est l'instant de la création.

Krishnamurti : Vous dites donc que voir c'est agir et qu'à cet instant, il y a création. C'est une définition.

Auditeur : La créativité n'est-elle pas l'harmonie où l'on est avec la nature?

Krishnamurti : Êtes-vous en harmonie avec la nature?

Vous passez à côté de la question. Je veux découvrir, j'ai faim, j'ai observé tous les grands peintres, j'ai vu toutes les pièces de théâtre et ainsi de suite. Je demande ce que c'est que la création. Qu'est-ce qu'être créateur? Ne donnez pas de définition, je veux apprendre.

Auditeur : Faire une chose neuve, c'est être créateur.

Krishnamurti : Qu'est-ce que cela signifie? Une chose absolument neuve pleine de fraîcheur, et la faire sans décision? Cela veut dire que le passé doit prendre fin. A-t-il pris fin pour vous? Ou bien parlez-vous de la création comme vous parlez d'un livre? Si c'est le cas, je n'y prends pas part. Je veux apprendre, je suis plein de passion, j'en pleurerais! On peut vivre créativement sans faire aucune de ces choses, ni cuire du pain, ni peindre un tableau ou écrire un poème. Mais vous pouvez le faire seulement si votre esprit n'est pas fragmenté, quand il n'y a pas de peur, quand l'esprit est libre de toutes les traces du passé, libre du connu.

Auditeur : Pour moi, la créativité n'est pas une chose, c'est un mouvement.

Krishnamurti : Pas pour vous, Monsieur, ni pour moi. Vous en faites tous une chose personnelle. Ce n'est pas une opinion. J'ai faim et vous voulez me nourrir d'un tas de paroles. Cela veut dire que vous n'avez pas faim. Hier, après avoir discuté de l'attachement, j'ai observé ; observé toute la journée pour voir si l'esprit était attaché à une chose quelconque – être assis sur une estrade, parler, vouloir expliquer aux gens, écrire quelque chose – attaché à une personne, à telle ou telle idée, à une chaise. Il faut creuser et en creusant on découvre des choses immenses, la beauté de la liberté et de l'amour qui en découle. En parlant de création on parle d'un esprit qui ne connaît

aucune agressivité. Donc pour approfondir le mécanisme, distinguer le réseau des habitudes, il faut percevoir, creuser, permettre à la vie de couler en vous comme un fleuve en mouvement. Que cette recherche vous accompagne toute la journée et vous découvrirez des choses immenses!

Saanen, le 4 août 1970

4ème Dialogue

« Voir dans son entier le réseau des peurs et des évasions. La lutte contre l'attachement n'est qu'un mouvement au sein de la fragmentation. Peut-on, par la fragmentation, parvenir à la plénitude, à l'illumination? Comment la fragmentation prend-elle naissance? La pensée et la catégorie « temps ». Voyant que la pensée est un agent de division tout en étant une fonction nécessaire, comment sortir du dilemme? Fonction d'un esprit libéré du connu. Poser la question impossible. »

Nous avons parlé de l'attachement dont inévitablement découle la peur. Et nous avons parlé des différentes formes de peur : conscientes et inconscientes. Nous demandons s'il est possible de voir la totalité du réseau des peurs et des évasions sans qu'à aucun moment n'intervienne le processus analytique. il y a lieu d'aller très avant dans l'examen de cette question car un esprit assujetti à la peur et aux évasions qui en découlent est inévitablement estropié, réduit à l'inintelligence, même s'il pratique différents systèmes de méditation et ainsi de suite, activités frustes et puériles tant qu'on n'est pas libéré de la peur.

Ne pouvons-nous pas creuser la question plus avant, partir à la découverte et apprendre à connaître notre propre esprit? Non seulement les couches superficielles mais encore pénétrer ses régions profondes et cachées, là où se dissimulent les peurs. La plupart des gens étant attachés à quelque chose, cet attachement est le

symptôme de notre évasion devant notre solitude, de nos frustrations, de notre vide, de notre superficialité. Eh bien! quand nous prenons conscience de tout ce mouvement de la peur – lequel a pour objet de nous éloigner d'un fait, le fait de notre vide – ce processus peut-il être vu dans sa totalité et non partiellement? Voilà l'objet de notre dialogue.

Pour voir une chose globalement, le processus fragmentaire de l'esprit, toujours à la poursuite d'un avantage, doit prendre fin. « Je veux être libéré de la peur afin d'obtenir autre chose », ou bien : « Je vais suivre certains systèmes de méditation pour parvenir à l'illumination », « Je vais me soumettre à une discipline, me dominer, me former de façon à entrevoir quelque chose d'extraordinaire ». Ces façons de penser, de vivre et d'agir sont fragmentaires. J'espère que tout cela nous le voyons clairement.

Pouvons-nous regarder ces embranchements de la peur que de tout notre être nous cherchons à fuir, et toutes les évasions qui en découlent? Pouvons-nous apercevoir ces aspects compliqués et infiniment subtils des évasions qui sont la substance même de la peur? Pouvons-nous voir clairement que toute action partant d'une conclusion est fragmentaire parce qu'elle nous empêche d'apprendre à connaître ; vous avez commencé à connaître mais dès que vous en tirez une conclusion vous tombez dans la fragmentation. Quels facteurs favorisent la fragmentation? Nous avons parlé de la peur qui prend naissance quand nous nous apercevons d'un attachement et de la façon dont nous cherchons alors le détachement dans le but de surmonter notre peur. C'est là de la pensée fragmentaire. S'il vous plaît, Messieurs, ne tirez pas de

conclusions de ce que vous entendez. Je voudrais vraiment communiquer avec vous et vous montrer que l'on peut se libérer complètement et entièrement de la peur ; non seulement des peurs biologiques et physiques mais des profondes peurs psychologiques.

La peur est un aspect de la fragmentation. La même chose est vraie de l'attachement. On prend conscience d'un attachement et toute tentative pour se détacher est un mouvement au sein de la fragmentation. Je suis attaché à ma famille ; puis je m'aperçois que cet attachement est cause de douleur tout autant que de plaisir. Devant ces effets douloureux, je veux me détacher et lutter contre l'attachement. C'est donc un mouvement fragmenté et par conséquent le problème n'est pas résolu. Quelle est la racine, quel est le mécanisme de cette fragmentation dans notre vie? Non seulement dans notre vie intérieure mais également dans la vie extérieure – ce morcellement des différentes nations, des religions, des coutumes? A travers un de ces fragments, nous espérons parvenir à une synthèse, une intégration, une illumination -- ou tout autre nom que vous voudrez lui donner. Autrement dit, par la fragmentation, vous espérez parvenir à un esprit non fragmentaire. Est-ce possible? Les yogis, les rishis et les différents gourous ont promis toutes ces choses. Nous avons donc à découvrir pourquoi la fragmentation prend naissance et quel est son mécanisme. Ne pas conclure verbalement ou intellectuellement, mais voir réellement, non analytiquement, le mécanisme dans son entier. Je ne sais pas si je vous transmets tout ceci? Dans le cas contraire, arrêtons-nous et discutons.

Auditeur : Ces hommes sages, ces rishis comme vous les nommez, ne sont-ils pas illuminés?

Krishnamurti : Qu'en pensez-vous? Vous me demandez mon opinion? Seuls les imbéciles donnent leur opinion! (Rires.) Comment savez-vous qui est illuminé? C'est une question que vous ne posez jamais. Assis sur l'estrade, je puis prétendre être l'être humain le plus sage, le plus éclairé, le plus divin, mais comment allez-vous savoir? C'est bien ce qui se passe dans le monde. Un homme vient, qui émet toutes ces affirmations, vous dit de faire certaines choses pour obtenir l'illumination. « Je la possède, dit-il, et je vous la donnerai. » Comment saurez-vous s'il est illuminé? Pourquoi vous préoccuper de savoir qui l'est ou ne l'est pas?

Auditeur : On peut expérimenter par soi-même en s'exerçant à certaines pratiques et en suivant une méthode.

Krishnamurti : Non, Monsieur, il n'existe aucune méthode. Nous ne prétendons pas du tout vous donner une méthode ; nous apprenons ensemble. Apprendre n'est pas une méthode ; vous pouvez apprendre au moyen d'une méthode, mais elle ne fait que conditionner votre esprit dans le cadre de son système. Si vous apprenez vraiment, vous observez. Si vous constatez qu'un système a pour effet de conditionner l'esprit et le fait sombrer dans le mécanisme, il en est de même pour tous les systèmes ; vous apprenez les effets de tout système. Il peut vous arriver, grâce à un système, de parvenir à une expérience extraordinaire, mais elle reste très limitée – tout ceci est tellement évident.

Auditeur : Ne pourrait-il se faire que vous utilisiez un système pour commencer, pour en avoir une idée, même s'il ne s'agit que d'un effet partiel, pour aller au-delà vers une expérience plus vaste?

Krishnamurti : Est-ce que cela ne nous aiderait pas de commencer avec des béquilles pour les rejeter plus tard? Mais pourquoi vous empêtrer de liens alors que vous pouvez observer tout le phénomène de l'existence, apprendre en observant par vous-même et aller au delà? Monsieur, vous désirez être aidé ; avec tout le respect voulu, je vous fais remarquer que c'est là le principal obstacle. Vous avez cette idée que quelqu'un peut vous enseigner, et dès le départ vous endossez la fragmentation. Cette division est une fragmentation – vous et votre maître, vous et l'être illuminé ; de toute évidence il y a là division.

Auditeur : Mais n enseignez-vous pas?

Krishnamurti : Croyez-vous? Dès le commencement, l'orateur a dit qu'il n'y a ni instructeur ni disciple. Ceci il le dit depuis quarante-cinq années, non par étourderie ou par réaction, mais parce qu'il a constaté cette vérité que nul ne peut enseigner la vérité à un autre, par aucun système, aucune discipline, aucune méditation. Ceci a été constaté il y a quarante-cinq ans. Et vous demandez : « Êtes-vous un instructeur ou non? » Je vous l'ai fait voir. Un instructeur implique qu'un homme a accumulé du savoir et le transmet à un autre ; comme un étudiant et un professeur. De tels rapports ne règnent pas entre nous ici. Nous apprenons ensemble et cela a été dit très clairement. Toute communication implique que l'on apprend, que l'on crée, que l'on observe ensemble. Ceci étant bien compris, notre communication sera entièrement différente. Mais si vous avez le sentiment que du fait que l'orateur est assis sur une estrade il en sait plus long que vous, qu'il est plus éclairé – je dis : « S'il vous plaît, n'attribuez rien à celui qui est assis sur l'estrade. » Vous ne savez rien de

l'illumination. Si vous la connaissiez, si vous la compreniez, si vous la viviez vous ne seriez pas ici. C'est la chose la plus extraordinaire à découvrir, à connaître. Il ne s'agit pas qu'on vous l'enseigne – ce n'est pas une denrée que l'on peut se procurer pour cent dollars. Pensez-y! Apprendre la vérité en payant! Que faites-vous tous? Donc, Messieurs, nous cherchons à découvrir, à connaître la fragmentation. L'instructeur et le disciple, c'est une fragmentation. Le soi supérieur et le soi inférieur, le corps et l'âme, toujours cette éternelle division.

Auditeur : La pensée ne peut donner son attention qu'à une seule chose à la fois. Dites-vous que la pensée est la cause de la fragmentation. Si elle ne peut faire attention qu'à une chose en rejetant tout le reste, alors elle engendre forcément la fragmentation ; le processus même de la pensée est fragmentation.

Krishnamurti : Nous allons apprendre – s'il vous plaît ne tirez par avance aucune conclusion. Je demande pourquoi nous vivons dans la fragmentation, comment cela se fait-il? Cette fragmentation que cache-t-elle? Prenons un fait des plus simples. Vous êtes l'instructeur, je suis le disciple. Pourquoi existe-t-il cette division entre vous et moi? Suis-je poussé par le désir d'apprendre, ou bien serait-ce que je me complais à suivre l'autorité que vous représentez,, dont vous êtes investi? Vous prétendez savoir, être illuminé. C'est une chose que je voudrais avoir, dont je suis avide ; j'ai soif d'une chose qui me procurera le bonheur. Donc je vous suis, vous l'instructeur, comme étant moi un disciple ; la fragmentation existe du fait que je vous suis. Je ne me suis jamais demandé pourquoi j'agis ainsi. Quelle est la base, la raison de mon acceptation à votre autorité? Vous êtes peut-être un névrosé, un

détraqué, peut-être êtes-vous passé par quelques petites expériences que vous avez gonflées pour en faire quelque chose d'immense, et je suis incapable d'en juger étant subjugué par votre barbe ou vos yeux ou tout autre chose, et je me contente de suivre. Mais si je veux apprendre, je ne vais pas vous accepter comme une autorité, parce que dès l'instant où vous êtes devenu mon autorité vous avez ouvert la porte à la fragmentation. Voyez cela, je vous en prie. Peu importe qu'elle soit spirituelle, politique ou militaire. Dès qu'une autorité est établie vous prétendez savoir alors que je ne sais pas – il y a fragmentation. Il en résultera inévitablement un conflit entre vous, l'instructeur et moi. C'est clair? Il en découle que jamais plus je ne suivrai personne.

Auditeur : Si cela vous fait du bien, Monsieur, pourquoi vous y refuser? Ne vaut-il pas mieux avoir quelque chose de fragmenté que ne rien avoir du tout?

Krishnamurti : L'instructeur me dit de faire quelque chose et je le fais. J'en retire de grandes joies, de grands plaisirs ; j'ai compris. Cela implique quoi? Ma soif d'expérience, ma soif de comprendre – non pas de me comprendre moi-même mais de comprendre ce que dit l'instructeur. Si le gourou dit : « Comprenez-vous vous-même », ce serait plus important que tout. Ne cherchez pas à me comprendre mais à vous comprendre vous-même. Mais vous aimez mieux suivre que de vous comprendre! Donc pourquoi cette fragmentation existe-t-elle?

Auditeur : Parce que nous sommes faits de processus fragmentaires, nos facultés sont fragmentaires. Chacune de nos facultés est cloisonnée dans son activité.

Krishnamurti : Vous êtes doué en tant qu'ingénieur.

Pourquoi doit-il résulter une fragmentation? Je suis doué pour jouer du piano. Pourquoi ceci entraînerait-il la fragmentation? Ne mettez-vous pas la charrue avant les boeufs? Est-ce la faculté qui entraîne la fragmentation, n'est-ce pas plutôt que l'esprit, étant morcelé, utilise un des fragments, une des facultés – ce qui a pour effet de renforcer la division. Comprenez-vous ce que je dis? Je me propose d'apprendre à connaître cette fragmentation. Si je pouvais résoudre la question une bonne fois mon action serait différente, elle serait non fragmentaire ; il faut que je tire la chose au clair. Je ne vais arriver à aucune conclusion pas plus que je ne vais aller à la découverte à partir d'une conclusion. La fragmentation existe – instructeur et disciple, autorité et dépendant, celui qui prétend être illuminé et celui qui dit : « Je ne sais pas. » Et le communiste, et le socialiste! Pourquoi? Comment cela se fait-il? Si je pouvais vraiment le comprendre, le connaître de fond en comble, j'en aurais fini pour toujours. Alors mes rapports avec les autres seraient entièrement différents, mes activités seraient chaque fois globales. Il est donc impératif que j'apprenne. Qu'en dites-vous, Messieurs?

Auditeur : Nous vivons dans l'attente et le désir.

Krishnamurti : Nous vivons dans l'expectative et cette expectative est en elle-même une forme de fragmentation. A quoi vous attendez-vous? Est-ce là la véritable cause de la fragmentation? C'en est un des effets comme de désirer réussir. La volonté de réussir est-elle l'effet de la fragmentation? C'est une chose des plus importantes. Je veux réussir – en peignant ou en écrivant, en faisant ceci ou cela. Donc qu'est-ce qui est à la base de cette fragmentation?

Auditeur : C'est parce que nos facultés sont limitées,

notre point de vue est limité, nos sens, notre intelligence sont limités. Nous ne sommes pas capables de voir la totalité d'un seul coup.

Krishnamurti : Mon point de vue est orienté dans une seule direction ; si j'avais des yeux derrière la tête je pourrais voir le tout. Est-ce là ce dont nous discutons? Dire que mon point de vue est limité? Il est évident que physiquement mon point de vue est limité ; je ne peux pas voir toute entière la chaîne des Alpes – peut-être le pourrais-je si j'allais en avion. Mais ce n'est assurément pas là l'objet de notre discussion. Nous demandons pourquoi l'esprit, le cerveau divisent.

Auditeur : Il est impossible de penser au monde entier d'un seul coup.

Krishnamurti : Vous dites donc que la fragmentation existe tant qu'il y a pensée, celle-ci étant incapable d'embrasser tout d'un seul coup ; et telle est la cause de la fragmentation.

Auditeur : Oui. Notre communication avec nos semblables est également fragmentaire, en ce moment nous pensons à la connaissance de soi et non à l'alpinisme. On ne peut pas tout mettre ensemble.

Krishnamurti : Voyons clairement ce dont nous parlons. Nous ne gravissons pas de montagne – comme vous le faites remarquer, Monsieur, et nous n'avons pas des yeux derrière la tête. Mais nous parlons de notre psyché, de notre esprit, de nos façons de penser, de regarder, d'arriver à des conclusions. Pourquoi existe-t-il, ce procédé qui entraîne inévitablement une fragmentation? C'est là ce dont nous discutons.

Auditeur : Cette discussion est déjà une fragmentation.

Krishnamurti : Donc la discussion même de cette

question est fragmentation. Mais nous demandons pourquoi elle existe. Pourquoi ne puis-je communiquer avec vous de façon complète et pourquoi ne pouvez-vous pas, de même, le faire vis-à-vis de moi? Cherchons, avançons lentement. Quel est le processus, le mécanisme, la cause de cette fragmentation?

Auditeur : C'est que nous sommes attachés à l'image que nous avons de nous-mêmes et de certains objets.

Krishnamurti : Oui, nous sommes désespérément attachés à une conclusion et c'est la raison de la fragmentation. Pourquoi nous cramponnons-nous ainsi à une conclusion?

Auditeur : Je persiste à penser que cela est dû à ma communication. Par exemple, à l'école on prend des leçons de français, d'anglais et de géographie. L'éducation est fragmentaire dès ses débuts.

Krishnamurti : Vous dites que notre éducation est fragmentaire et que par conséquent notre esprit est conditionné par cette fragmentation dès notre enfance.

Auditeur : Le processus même de la pensée consiste à établir des conclusions, il est impossible de penser sans arriver à des conclusions.

Krishnamurti : Donc, tous, vous dites de façons plus ou moins différentes que la pensée est la source de toute fragmentation.

Auditeur : La pensée est déjà un fragment de nous-même.

Krishnamurti : Oui, le fait de penser est fragmentaire. C'est un fragment de nous-même.

Auditeur : Le résultat de toute notre pensée, nos conclusions, ont forcément une fragmentation pour effet.

Krishnamurti : Très juste, Monsieur. Donc vous me

dites à moi qui suis en train d'apprendre tout comme vous, que la pensée est la source de toute fragmentation. Cherchez, ne dites ni oui ni non. La pensée est une réaction, le résultat de la mémoire, et la mémoire est le passé. Et cette mémoire du passé est toujours en état de division – évidemment Le passé, aujourd'hui et demain ; l'expérience passée, présente et future. Le passé vais me faire instruire par vous. » N'est-ce pas là la principale cause de la fragmentation? Qu'en dites-vous, Messieurs?

Auditeur : Vous l'avez déjà dit quand vous avez parlé du temps. La perception du temps détourne notre attention du présent et de ce fait divise.

Krishnamurti : Assurément, le temps divise. Qu'est-ce que le temps? Cherchez, Monsieur. Il y a le temps chronologique : il me faut aller à la gare, prendre un train, qui part à une heure donnée. Puis il y a le temps, moyen d'aboutir, de réussir, lui, qui permet de dire : « Vous savez », « Je ne sais pas », « Je me propose d'apprendre ». Tout cela implique le temps psychologique. La pensée dit : « Je vais apprendre petit à petit, pas à pas. » Graduellement, je vais gravir toutes les marches et parvenir à un état merveilleux. Il y a ainsi une division engendrée par la pensée avide de parvenir. Le succès étant ici non pas de l'argent mais la foi ou l'illumination.

Donc vous dites que la pensée est le mécanisme qui engendre cette fragmentation? Cette pensée qui a dit : « Vous êtes un Hindou », « Vous êtes un Catholique », « Vous êtes brun », « Vous êtes noir », « Vous êtes rose », etc.. La pensée a conditionné les valeurs d'une certaine société, d'une certaine culture, qui prétend que celui qui n'appartient pas à cette culture est un barbare. Tout ceci est bien clair, n'est-ce pas? Si c'est la pensée qui est

responsable de cette fragmentation, que pouvez-vous y faire? Il me faut gagner ma vie – c'est nécessaire si je veux vivre, si j'ai une famille. Il y a aussi le « moi » avec ses problèmes, ses ambitions, ses réussites. Donc il y a le pain quotidien, la famille, la fonction et le désir d'obtenir un certain standing grâce à cette fonction et il y a le « moi » – tout cela fragmenté. Que dois-je faire? Je vois que la pensée est responsable de tout ceci. Est-ce vrai ou non? Nous apprenons ; si l'orateur se trompe dites-le-lui, cherchez.

Auditeur : Mais nous pensons tout le temps. Nous pensons en ce moment même.

Krishnamurti : Attendez, nous allons trouver. C'est là toute la question. Nous pensons et nous disons : « Il me faut gagner ma vie, il y a ma famille, mon plaisir, mes succès, mon désir de connaître l'illumination, le gourou, l'autorité, tout cela. » Et il y a moi, qui me débats dans cette confusion. Et vous venez me dire que c'est la pensée qui est responsable de cet état de choses. J'ai des pensées qui ont engendré une certaine culture et cette culture m'a conditionné. Elle est cause de tout ceci mais elle est indispensable s'il s'agit de gagner ma vie. Elle prétend qu'il me faut gagner de l'argent pour ma famille, pour mes enfants. Donc elle est la responsable. Êtes-vous sûr d'avoir raison? N'allez pas dire plus tard qu'il n'en est pas ainsi – soyez tout à fait certains, apprenez à connaître.

Auditeur : On a le sentiment qu'il existe quelque chose même derrière la pensée.

Krishnamurti : Nous y viendrons. Tout d'abord voyons ce dont il s'agit. Vous ne pouvez aboutir à ce qui se tient derrière la pensée sans en avoir compris tout le mécanisme, autrement vous ne faites que vous en évader.

Maintenant est-ce bien là la vérité – ni la vôtre ni la mienne, ni mon opinion personnelle ni la vôtre – c'est bien un fait que la pensée divise? La pensée établit une coupure entre la vie présente et la mort à venir. Je mourrai demain mais c'est la pensée qui dit : « Tu mourras! » – « Tu auras peur ». Ou bien elle dit : « Voilà qui a été un plaisir merveilleux, il m'en faut encore plus. » Elle dit aussi : « J'ai peur d'une chose que j'ai faite, il me faut prendre des précautions, il ne faut pas que cela se répète, que je sois découverte. » C'est ainsi que la pensée engendre la peur, la douleur et le plaisir. Elle divise. Telle est la vérité, que vous la voyiez ou non. Donc ayant constaté que la pensée entraîne la fragmentation et par conséquent entretient la division – qu'allez-vous faire?

Auditeur : La pensée divise-t-elle elle-même, ou la division ne provient-elle pas de la façon dont nous l'utilisons?

Krishnamurti : Qui est ce « nous »? Qui est ce « je » qui utilise la pensée, agent de division? Ne vous arrêtez à aucune conclusion, écoutez d'abord ce que dit l'orateur. Il faut gagner sa vie, et la pensée peut et doit être utilisée dans ce but. Je rentre chez moi et ma pensée me parle de ma famille et de mes responsabilités. Ou bien elle dit : « Je trouve de grands plaisirs dans ma vie sexuelle », ou : « Je souffre, je redoute que ma femme ne me quitte. » Elle agit tout le temps, poussant à la fragmentation – l'instructeur, le disciple, le succès. Qu'allez-vous faire, sachant que la pensée entraîne la fragmentation, c'est-à-dire la peur, c'est-à-dire le conflit? Aucune paix n'est possible dans la fragmentation. Vous pouvez parler de paix, faire partie d'un mouvement pour la promulguer, mais tant qu'existe cette fragmentation, effet de la pensée, aucune paix ne

peut être envisagée. Devant cette constatation que va-t-il se produire?

Auditeur : Je m'identifie à la pensée.

Krishnamurti : Quel est ce « je » qui s'identifie à la pensée? Celle-ci n'a-t-elle pas engendré le « je »? Ce « je » étant fait de mes expériences, de ma science, de mes réussies – tout cela étant le produit de la pensée. Et si vous parlez de soi supérieur, de Dieu, c'est encore de la pensée : vous avez pensé à Dieu. Donc que vous proposez-vous de faire?

Auditeur : La pensée doit prendre fin.

Krishnamurti : Comment peut-elle prendre fin? Écoutez, Monsieur, la pensée doit forcément être active dès que vous accomplissez une tâche mécanique, ne serait-ce que pour conduire une automobile. Vous dites qu'elle doit prendre fin complètement. Alors vous ne pourrez pas gagner votre vie ni rentrer chez vous, vous ne pourrez pas parler. Monsieur, observez-vous, creusez, apprenez à connaître la question! La pensée doit être utilisée et cependant elle constate qu'elle est un agent de fragmentation. Que peut-elle faire?

Auditeur : Il me semble que nous en arrivons à ce point au courant de presque chaque discussion. Ma question la voici : est-ce une question à laquelle on peut répondre?

Krishnamurti : Nous allons le découvrir.

Auditeur : Je vois l'impasse où je me trouve et j'en suis effrayé.

Krishnamurti : Maintenant, ayant constaté que vous ne savez pas quoi faire, vous proposez, Monsieur?

Auditeur : Si c'est possible.

Krishnamurti : Pourquoi dites-vous : « Si c'est possible »? Ma question n'est pas de savoir si oui ou non c'est

possible, mais j'ai dit : « Voulez-vous approfondir cette question? Voulez-vous apprendre? » Apprendre – qu'est-ce que cela implique? Une certaine curiosité, n'est-ce pas? Ne signifiez pas votre désaccord à la légère. Êtes-vous avide, passionné dans votre désir d'approfondir cette question? Cela va peut-être résoudre nos problèmes. Il vous faut donc désirer chercher avec curiosité, avec intensité, avec passion. Est-ce le cas? Ou bien allez-vous dire : « Je vais attendre, jusqu'à présent j'ai toujours fonctionné au moyen de conclusions, je vais en tirer une de plus, sur laquelle je vais régler mon action. » Si vous vous proposez d'apprendre, il y a trois choses absolument indispensables : la curiosité, la soif d'apprendre et il vous faut de l'énergie ; celle-ci vous donnera la passion de découvrir, de connaître. Est-ce le cas pour vous ou bien que parler de ces choses avec désinvolture?

Auditeur : Est-ce là viser un but unique?

Krishnamurti : Non, Monsieur, apprendre à connaître n'est pas apprendre en se proposant un but unique. Cela implique d'avoir un esprit qui veut apprendre, découvrir, comme un enfant qui dirait : « Je veux savoir de quoi est faite cette montagne.

Auditeur : Je pourrais m'attacher à mon savoir.

Krishnamurti : Monsieur, pourquoi tenez-vous à traduire ce qui a été dit, selon votre langage à vous? J'ai dit qu'il faut avoir beaucoup d'énergie, de curiosité, de persévérance et ne pas risquer d'être rempli de curiosité à un moment pour dire une minute après : « Je regrette, je suis trop fatigué, cela m'ennuie, je voudrais sortir et fumer. » Dans ce cas, vous ne pouvez pas apprendre.

Auditeur : J'ai en moi un besoin de certitude. Privé de certitude, j'ai peur.

Krishnamurti : Écoutez cette question : « J'ai besoin de certitude, je veux bien apprendre si vous me garantissez une certitude pour tout le reste de ma vie. »

Auditeur : Cette fragmentation me donne un sentiment de - sécurité et c'est une illusion dont j'ai besoin.

Krishnamurti : Et vous venez me troubler dans ma sécurité, par conséquent j'ai peur et je ne veux pas apprendre. Et c'est bien ce qui vous arrive à tous! J'ai eu grand plaisir à écrire un livre et je sais que j'agis dans la fragmentation, mais ce livre me procure une certaine célébrité, un certain standing, de l'argent. Ne me parlez de rien – la maison brûle – mais ne me troublez pas. Partons de ce point. La pensée étant la source de toute fragmentation, et la pensée devant néanmoins être utilisée, que faire? Comment la pensée peut-elle à la fois fonctionner et ne pas fonctionner?

La pensée est responsable de toute fragmentation et toutes les conclusions sont des fragmentations. Voyez cela s'il vous plaît. « Il me faut être en sécurité », « J'ai peur de l'incertitude. » Mais il existe peut-être une manière de vivre qui nous donnera la sécurité physique – c'est là ce dont vous avez le désir – tout en sauvegardant votre liberté psychologique. Cette liberté doit établir la complète sécurité physique, mais ceci, vous ne le voyez pas. Donc il nous faut apprendre. Si la pensée est responsable de la fragmentation, qu'elle doive fonctionner pour survivre, que peut-elle donc faire? Vous comprenez ma question? Dans le cas contraire examinons la question elle-même. Il me faut utiliser la pensée pour aller d'ici à ma maison, pour gagner de l'argent, pour faire mon métier et le faire convenablement. Et pourtant la pensée voit que ceci est cause de fragmentation et par conséquent de conflit. Elle

se voit comme devant nécessairement fonctionner et elle se voit comme étant cause de fragmentation.

Auditeur : La vision de la fragmentation ne serait-elle pas un ciment entre les fragments?

Krishnamurti : Non, Monsieur, ce n'est pas un ciment. Vous ne pouvez rassembler des fragments pour en faire un tout. Les nombreux rayons d'une roue ne constituent pas la roue. Ce qui constitue la roue c'est la façon dont ils sont assemblés.

Auditeur : Comme nous devons absolument faire usage de la pensée, et comme nous repoussons la fragmentation, ne pouvons-nous pas simplement prendre conscience de cette tendance à la fragmentation de notre pensée?

Krishnamurti : Si vous avez conscience de cette tendance de la pensée, de ce qu'elle entraîne de fragmentation, la simple prise de conscience de tout ce processus donne naissance à une qualité entièrement différente. Est-ce là ce que vous dites? Est-ce une chose qui vous arrive en ce moment? Faites bien attention, Monsieur, et avancez lentement. La pensée doit agir, et elle se rend compte de ce qu'elle entraîne la fragmentation et qu'il en découle la peur, les conflits et toute la souffrance du monde. Et pourtant – dites-vous – la pensée elle-même doit être consciente de tout ce processus. Voyez ce qui se passe. Nous avons dit que la pensée entraîne la fragmentation, par conséquent, quand elle prend conscience d'elle-même et de la façon dont elle engendre la fragmentation, elle se divise en ceci et cela.

Auditeur : Il nous faut utiliser la pensée et prendre conscience du genre de pensée qui est cause de fragmentation.

Krishnamurti : Avançons lentement. Qu'entendez-vous

par ce mot « prendre conscience »?

Auditeur : Voir.

Krishnamurti : Qu'entendez-vous par « voir »? Voyez-vous tout ce processus mécaniquement Vous avez entendu les paroles, vous avez compris intellectuellement, et vous voyez avec l'intention d'appliquer ces paroles et cette compréhension intellectuelle au fait de voir. Faites très attention et ne dites pas « non ». Voyez-vous à partir d'une conclusion ou voyez-vous tout simplement? Comprenez-vous?

Auditeur : Au moment où vous avez posé cette question, la posez-vous vraiment vous-même? Parce qu'il me semble qu'au point où nous sommes arrivés, s'il se pose une question c'est encore une fragmentation.

Krishnamurti : Cette dame estime qu'en posant la question vous vous lancez dans une nouvelle fragmentation.

Auditeur : Et dans ce cas, où toute cette recherche nous a-t-elle menés? Est-elle valable?

Krishnamurti : Je vais expliquer. Arrivés à ce point vous posez la question. Et cette dame dit : « Qui pose la question? » Est-ce la pensée? Si oui, c'est en effet une nouvelle fragmentation. Je la pose parce que vous n'êtes pas en train d'apprendre. Et c'est pourquoi je me propose de chercher. J'ai devant moi ce tableau – l'esprit voit ceci – que la pensée a toujours fragmenté ; cette pensée qui doit fonctionner le voit. Si vous saisissez la chose complètement, il n'y a plus de question. Mais vous ne pouvez voir ainsi que s'il n'y a aucune conclusion, aucun désir de résoudre, d'aller au-delà. Quand vous voyez tout ce mécanisme de la pensée complètement, comment elle agit, comment elle fonctionne, ce qui se tient derrière tout ceci,

alors, seulement le problème est résolu. Dès lors vous fonctionnez non fragmentairement à chaque instant ; même quand vous allez à votre bureau, si vous voyez l'action dans sa plénitude c'est une action non fragmentaire. Dès lors, il n'y a plus de division entre le bureau, la famille, le « vous » et le « moi ». Voyez-vous tout le processus dans sa totalité?

Auditeur : Monsieur, prétendez-vous nous suggérer qu'il est possible de mener une vie non dualiste tout en fonctionnant dans la société?

Krishnamurti : Monsieur, je vous le montre. Voyez tout ce mécanisme de la pensée dans son entier et non une seule partie, mais toute sa nature, sa structure et son mouvement.

Auditeur : Comment apprendre plus vite?

Krishnamurti : En apprenant maintenant! Vous voyez, il y a encore ce désir de parvenir à quelque chose! Cela veut dire que vous n'écoutez pas du tout ; vos yeux, vos oreilles sont axés sur cette volonté d'arriver quelque part. Ainsi, Monsieur, ma question est désormais : comme entre amis, voyez-vous tout ceci? L'ami vous dit : « Il vous faut le voir, autrement vous allez vivre une vie terrible, misérable – vous aurez des guerres, et tant de douleurs – pour l'amour de Dieu voyez ceci! Pourquoi ne le voyez-vous pas? Qui vous en empêche? Votre ambition? Votre paresse? Les innombrables conclusions dont votre esprit est encombré? Qui va répondre? »

Auditeur : Pourquoi répondre, il n'y a qu'à agir.

Krishnamurti : Je sais que j'ai des conclusions, mais je ne peux pas m'en défaire. Elles persistent.

Auditeur : Comment pouvons-nous jamais être en sécurité?

Krishnamurti : C'est toujours la même vieille question. Dites-moi comment jouir d'une parfaite sécurité ; c'est l'éternelle question que pose l'homme.

Auditeur : C'est sans doute une bonne chose d'avoir la conscience de vivre maintenant et non hier ou l'an dernier. Une grande partie de notre attention est détournée parce que nous vivons dans le passé ou rêvons de l'avenir.

Krishnamurti : Êtes-vous capable de vivre dans le présent? Cela veut dire vivre d'une vie où le temps n'existe pas.

Auditeur : Physiquement, je suis vivant.

Krishnamurti : Je vous demande, Monsieur, si l'on peut vivre dans le présent? Pour vivre dans le présent il faut qu'il n'y ait plus de temps, plus de passé, d'avenir, plus de succès, plus d'ambition. En êtes-vous capable?

Auditeur : Un petit peu (rires) mais le simple fait de construire quelque chose, mettons une maison, implique qu'il existe un programme.

Krishnamurti : Évidemment Monsieur. Pour construire une maison il faut avoir un architecte, celui-ci établit un projet et l'entrepreneur construit selon ce projet. De même nous voulons un plan. Vous êtes l'architecte, donnez-moi un projet et j'agirai selon ce projet.

Auditeur : Ce n'est pas cela que je disais. J'ai dit que nous voulons construire une maison, chose concrète. Il faut faire des projets pour certaines choses...

Krishnamurti : Alors faites usage de votre pensée.

Auditeur : Donc nous ne pouvons pas vivre uniquement dans le présent.

Krishnamurti : Cela, Monsieur, je ne l'ai jamais dit. Si vous étudiez cette question de près, jamais vous ne demanderez : « Comment faire pour vivre dans le présent? »

» Si vous voyez la nature et la structure de la pensée avec une grande clarté, vous verrez qu'il est possible de fonctionner à partir d'un état de l'esprit libéré de la pensée, et néanmoins utiliser la pensée. C'est là, Monsieur, la vraie médiation et non les bavardages spécieux que nous connaissons. Pour le moment, notre esprit est tellement encombré par le connu, résultat de la pensée. Il est tourné d'un savoir passé, d'expériences passées, de toute sa mémoire – qui fait partie du cerveau – il est rempli par le connu. Ce connu, je peux l'exprimer en termes se référant à l'avenir ou en termes se référant au présent, mais tout cela vient du connu. C'est ce connu qui divise, qui parle de « connaître le passé », qui dit : « Je ne sais pas » ou : « Je saurai. » Ce passé, disposant de tout le réservoir de la mémoire, dit : « Faites ceci, ne faites pas cela », « Ceci vous mènera à la certitude, avec cela vous vous perdrez dans l'incertitude. »

Donc quand l'esprit tout entier, cerveau compris, est vidé du connu, vous utiliserez le connu là où ce sera nécessaire, mais en fonctionnant toujours à partir de l'inconnu – à partir de l'esprit libéré du connu. Monsieur, c'est une chose qui arrive, c'est moins difficile qu'on ne pourrait le croire. Si vous avez un problème, que vous y pensez pendant un jour ou deux, vous le ruminez, et vous vous en lassez et ne sachant que faire, vous vous endormez. Le lendemain matin, si vous êtes sensitif, la réponse est trouvée. Autrement dit, vous avez cherché à solutionner votre problème conformément à ce qui vous paraît bénéfique, propre à assurer votre réussite, à vous procurer une certitude, tout cela en termes du connu, tout cela qui est pensée. Après avoir poussé à sa limite chaque pensée, celle-ci affirme : « Je suis fatiguée. » Et le

lendemain vous avez trouvé la réponse. Autrement dit, vous avez exercé votre esprit jusqu'à son extrême limite et vous avez laissé tomber. Puis vous voyez quelque chose de totalement neuf. Mais si vous ne cessez pas de faire travailler votre pensée, allant de conclusion en conclusion – et cela se passe toujours dans le domaine du connu – alors évidemment vous ne verrez jamais quoi que ce soit de neuf. Ceci exige une immense perceptivité intérieure, un sens intérieur de l'ordre ; de l'ordre, non du désordre.

Auditeur : Y a-t-il une méthode pour procéder?

Krishnamurti : Voyez, Monsieur, je me lève, je fais quelques pas pour descendre les marches de l'escalier. Est-ce une méthode pour procéder? Je me lève tout simplement, je le fais naturellement, je ne vais pas inventer une méthode d'abord et la suivre ensuite – je vois. On ne peut pas tout réduire à une méthode.

Auditeur : Ne peut-on jamais anéantir ce dépôt d'impressions?

Krishnamurti : Vous avez posé une question fausse. Elle est fausse parce que vous dites : « Peut-on jamais. » Qui est le « on », et qu'entendez-vous par « jamais »? Cela veut dire, est-ce possible? Messieurs, voyez, jamais nous ne posons la question impossible – nous nous demandons toujours ce qui est possible. Si vous posez une question impossible, votre esprit doit trouver la réponse en termes de l'impossible – non en fonction du possible. Toutes les grandes découvertes scientifiques sont basées sur ce principe, l'impossible. Il était impossible d'aller sur la lune. Mais si vous dites « C'est possible », vous abandonnez. Parce que c'était impossible, trois cent mille personnes ont coopéré, s'y sont mises, jour et nuit, ils y ont appliqué leur esprit et sont allés jusqu'à la lune. Mais nous ne posons

jamais la question impossible! La question impossible est celle-ci : « L'esprit peut-il jamais se vider du connu? » L'esprit lui-même, ce n'est pas vous qui le videz. C'est là une question impossible. Si vous la posez avec la plus intense ardeur, la plus grande gravité, avec passion, vous découvriez. Mais si vous dites : « Oh! c'est possible », vous restez en panne.

Saanen, le 5 août 1970

5ème Dialogue

« *Le conscient et l'inconscient. Quelles sont les frontières de la conscience? La division est-elle réelle ou fait-elle partie de la fragmentation? Qui « désire connaître » l'inconscient? La névrose ; exagération de la fragmentation. Nécessité de voir la vanité de l'identification à un fragment ; le fragment, « observateur ». Le « devenir » et l' « être quelque chose », conscience dans laquelle nous vivons ; la voie de la résistance. Voir la chose en tant qu'observation, voir que ceci est le « moi ». Différence entre les deux. Les rêves. Sommes-nous en droit de poser la question suivante : « Qu'y a-t-il au-delà de la conscience? »*

Nous allons parler ce matin de ce qui se trouve sous le conscient. Je ne sais pas si vous vous êtes intéressé à la question ou si vous avez simplement accepté ce qu'en ont pu dire les psychologues et les psychanalystes. Mais si nous nous proposons d'approfondir la question – et j'espère que nous le ferons ce matin – une ou deux questions fondamentales devront être posées. Il nous faut découvrir, explorer, apprendre à connaître par nous-mêmes tout le contenu de la conscience. Pourquoi a-t-on coutume de diviser le conscient de l'inconscient? Est-ce une division artificielle élaborée par les psychanalystes, les psychologues et les philosophes? Existe-t-il vraiment une division réelle? Si l'on se propose d'explorer toute cette structure et cette nature de la conscience, qui explore? Un fragment parmi tous les autres? Ou bien existe-t-il une entité, un agent qui est situé au delà de tout ceci et qui

examine la conscience? L'esprit conscient, l'esprit qui agit quotidiennement, peut-il observer le contenu des couches inconscientes et profondes? Et quelles sont les frontières de la conscience? Quelles en sont les limites?

C'est une question très grave. Il me semble que si elle pouvait être comprise, la plupart de nos problèmes humains seraient résolus. Ce n'est pas un dada que vous puissiez enfourcher superficiellement pendant une quinzaine pour le laisser tomber et reprendre votre vie quotidienne comme auparavant. Si on veut la creuser, cette question, c'est tout un mode de vie. 11 ne s'agit pas de la saisir et de passer à autre chose. Vous ne pouvez comprendre tout le contenu et les limites de la conscience que si c'est une préoccupation journalière. Vous ne pouvez vous en amuser. Il faut que ce soit toute votre vie, une vocation. Parce que nous explorons les profondeurs mêmes de l'esprit humain, non pas selon votre opinion ou celle de l'orateur, mais nous apprenons à la contraire en entier, nous voyons ce qui est au delà – nous n'allons pas égratigner la surface de la question et nous figurer que nous avons compris. Cela ne s'apprend ni dans un livre ni par un enseignement. S'il vous plaît, il faut nous en pénétrer. On ne peut l'acquérir comme un savoir livresque que pour le mettre en pratique par la suite. Si vous procédez ainsi ce sera sans valeur, un savoir de seconde main. Si vous en faites une sorte de divertissement intellectuel, spirituel ou émotionnel, alors, encore une fois, cela sera sans effet sur votre vie. C'est la révolution totale de l'esprit, de toute la structure de notre être qui nous intéresse – permettant à l'esprit de se libérer de son conditionnement. Nous ne serons plus des êtres sophistiqués et éduqués mais des hommes vrais, mûris et

profonds.

Ce matin, nous allons apprendre ensemble, si nous le pouvons, ce qui s'étend sous le conscient, et voyant ses nombreuses couches (ou peut-être une couche unique) nous découvrirons par nous-mêmes le contenu du conscient : nous verrons si ce contenu constitue la conscience, ou si le contenu avec ses frontières renferme « ce qui est ». Le contenu de la conscience constitue-t-il la conscience? Comprenez-vous? Ou bien, toutes ces choses existent-elles dans le contenu? Voyez-vous la différence? J'explore simplement. J'avance lentement, donc voyageons ensemble. Ne me demandez pas après : « S'il vous plaît, répétez ce que vous venez de dire! » Je ne le pourrai pas.

Tout d'abord pourquoi existe-t-elle cette division entre le conscient et le soi-disant inconscient ou les couches profondes? La ressentez-vous, cette division? Ou celle-ci existe-t-elle parce qu'il y en a tant d'autres dans notre vie? Qu'en pensez-vous? Le conscient est-il un mouvement séparé et les couches profondes ont-elles le leur propre, ou bien le tout, conscient et inconscient, ne constituent-ils qu'un seul et même mouvement? C'est une chose de la plus grande importance qu'il nous faut découvrir, parce que nous avons entraîné le conscient, nous l'avons dressé, éduqué forcé, moulé selon les exigences de la société et selon nos propres impulsions, notre agressivité, et ainsi de suite. L'inconscient, la couche profonde, est-il inéduqué? Les couches supérieures, nous les avons sophistiquées ; qu'en est-il des couches plus profondes? Ou bien ces couches profondes sont-elles vierges? Qu'en dites-vous?

Il y a peut-être en elles la source, le moyen de trouver des choses nouvelles, contrairement à ce qui est le cas pour

les couches superficielles où tout est affaire de conditionnement, de répétition, d'imitation ; où il n'y a pas de liberté permettant de trouver, de se mouvoir, de s'élever au-dessus du sol, de prendre son envol! Et ces couches profondes qui ne sont pas éduquées, qui sont intactes et par conséquent extraordinairement primitives – primitives et non sauvages – il pourrait bien s'y trouver la source de choses neuves. Je ne sais pas ce qu'il en est pour vous, ce que vous avez pu découvrir. L'esprit superficiel est-il conditionné au point d'être entièrement mécanique? Si je suis hindou ou chrétien je me comporte en Hindou ou Chrétien ou tout autre chose. Au-dessous de cela existe-t-il une couche intouchée par l'éducation? Ou bien est-elle aussi devenue mécanique de sorte que tout le contenu de la conscience est mécanique? Me suivez-vous?

Auditeur : Monsieur, que pouvons-nous connaître de l'inconscient?

Krishnamurti : Bien, Monsieur, commençons. Quand nous parlons de savoir, qu'entendons-nous par là? Ce n'est pas une simple question de mots et nous devons avancer précautionneusement Qu'entendez-vous par : « Je veux savoir? »

Auditeur : Je n'en ai aucune expérience personnelle.

Krishnamurti : Nous allons nous en tenir à ce mot sans en introduire d'autres. Qu'entendez-vous par le mot « savoir »? Vous vous en servez ; que voulez-vous dire? « Je sais quelque chose qui s'est passé hier. » Tout ce que l'on sait se rapporte au passé – n'est-ce pas? Ne vous dites pas d'accord avec moi, s'il vous plaît. Voyez par vous-même. Je sais qui vous êtes, je vous ai rencontré hier. Je ne vous ai pas rencontré dans votre totalité, mais au moment où vous disiez quelque chose, par conséquent « savoir » se

rapporte à une période donnée. Ainsi « savoir » en soi-même implique le passé. Quand je dis : « Je sais qu'il y a un avion qui nous survole », bien que le vol se passe en ce moment même, je sais que c'est un avion et ce savoir vient du passé. Comment l'esprit superficiel peut-il rien savoir des couches plus profondes? Comment peut-il rien apprendre de ces autres couches?

Auditeur : Quand l'esprit superficiel est immobile il peut apprendre à connaître les couches plus profondes.

Krishnamurti : Qu'y a-t-il à en apprendre? Vous supposez qu'il y a quelque chose à en apprendre ; mais percevez-vous réellement les agissements de votre esprit conscient? Comment marche-t-il? Selon quel tic tac? Quelles sont ses réactions? Y a-t-il une prise de conscience de l'esprit conscient? Découvrez l'extraordinaire difficulté de la chose. Il faut observer ce mouvement de très près. Vous dites que l'inconscient renferme beaucoup de choses. C'est ce qu'affirment les professionnels – est-ce vrai? Dès l'instant où vous séparez le conscient des autres couches surgit la question : comment cet esprit superficiel peut-il explorer le reste? S'il n'y a aucune division du tout, c'est un mouvement global dont nous n'avons conscience que par un fragment. C'est ce mouvement fragmenté qui demande : quel est le contenu de l'inconscient? Si c'est un mouvement global, vous ne poserez pas la question. L'orateur a-t-il parlé tout à fait clairement? Soyez sûrs, vraiment et non verbalement. Dès l'instant où vous divisez la conscience en fragments, il y en a un qui dit : « Que sont les autres fragments? » Mais si c'est un mouvement total il n'y a pas de fragmentation et la question ne se pose pas. Il est vraiment très important de considérer tout ceci. Alors vous êtes au delà des spécialistes. Voyez-vous la conscience

comme un tout ou comme un fragment qui s'enquiert des autres? Voyez-vous les choses partiellement ou globalement comme un seul mouvement, comme un fleuve qui coule? Vous pouvez creuser un fossé le long de la rive et dire que c'est le fleuve, mais il n'en est rien. Le fleuve comprend le mouvement tout entier. Et quel est ce mouvement? Comment observer sans fragmentation?

Auditeur : Puis-je dire quelque chose, s'il vous plaît? Vous parlez de l'esprit inconscient. Mais existe-t-il un inconscient? On ne peut pas parler de quelque chose qui n'existe pas. Mais nous pouvons parler du conscient. S'il vous plaît, donnez-nous une définition du conscient et de l'inconscient. La question est celle-ci : sommes-nous inconscients en ce moment?

Krishnamurti : Nous avons posé cette question tout à l'heure : connaissons-nous les frontières de la conscience? Percevons-nous les divers fragments qui constituent le conscient? Y a-t-il un fragment qui prend conscience des nombreux autres? Ou percevez-vous le mouvement total de la conscience sans aucune division?

Auditeur : Les deux procédés sont conscients. Intellectuellement nous nous morcelons.

Krishnamurti : Voyez, je vous en prie, nous n'analysons pas. Là où il y a analyse il y a l'analyste et la chose analysée – un fragment qui prend sur lui l'autorité de l'analyse et qui examine les autres. C'est par cette division que prennent naissance le conscient et l'inconscient. Alors nous posons la question : le conscient peut-il examiner l'inconscient? – ce qui implique que le conscient est séparé du reste. C'est une question fautive à laquelle on peut répondre par des rêves et différentes suggestions, intimations et signaux. Tout cela découle de cette idée

fausse que l'esprit superficiel est séparé du reste ; et cela indique que nous n'avons jamais vu, ni senti, ni connu le mouvement global de la conscience. Si on voit le fait la question ne surgit pas du tout. Je ne sais pas si vous saisissez tout ceci.

Auditeur : Il est évident que certaines personnes souffrent de névroses sans en connaître l'origine. Ceci ne se passe-t-il pas dans l'inconscient?

Krishnamurti : Souffrez-vous d'une névrose? S'il vous plaît, cette question n'est pas sottise. Avez-vous conscience d'être névrosé sous une forme ou sous une autre?

Auditeur : Qui peut décider si l'on est névrosé?

Krishnamurti : N'avez-vous pas conscience d'être névrosé? Un autre doit-il vous le dire? Écoutez ceci, s'il vous plaît. Quand il y a exagération d'un fragment quelconque il y a névrose. Si vous êtes intensément intellectuel, c'est une forme de névrose, bien qu'une telle intellectualité soit très estimée. Fermement attaché à certaines croyances, chrétienne, bouddhiste ou communiste, attaché à n'importe quelle croyance, vous êtes névrosé. Monsieur, regardez, avancez lentement. Ne perdez pas votre question de vue. Toute peur est une forme de névrose, tout conformisme, le fait de vous comparer à quelque chose, tout cela est névrose. N'est-ce pas le cas pour vous tous?

Auditeur : Oui.

Krishnamurti : Par conséquent, vous êtes névrosé (Rires.) Non, s'il vous plaît, Monsieur, ceci est très sérieux. Nous avons appris quelque chose. L'exagération de tout fragment de la conscience telle que nous la voyons – laquelle contient de nombreux fragments – l'accentuation d'un fragment est une forme de névrose. Messieurs, prenez

la question à cœur, ressentez-la, laissez-vous prendre par elle, épousez son mouvement, appliquez cela à vous-même et vous verrez la question suivante. Tels que nous sommes nous avons morcelé la conscience ; dans ce morcellement il y a de nombreux cloisonnements, de nombreuses fragmentations : intellectuelles, émotives et ainsi de suite ; tout accent mis sur un élément est névrose. Cela veut dire qu'un esprit qui met l'accent sur tel ou tel fragment est incapable de voir clairement. Par conséquent toute accentuation entraîne confusion. Je vous demande de voir par vous-même si une telle fragmentation existe en vous. Cette fragmentation, mettant tout l'accent sur un élément, sur ses prolongements, sur ses problèmes au mépris des autres, entraîne non seulement des conflits mais une immense confusion, parce que chaque fragment a soif de s'exprimer, chacun veut être mis en relief, et le relief de l'un d'eux soulève les clameurs furieuses des autres. Au sein de ce vacarme la confusion règne en maîtresse, faisant naître des impulsions névrotiques, le désir de s'accomplir, de devenir, de parvenir.

Auditeur : Parfois la cause de la souffrance n'est pas celle qui est apparente. Un homme a peur de traverser un square, ce n'est évidemment pas le square qui l'effraie. Ou si l'on répugne à être seul, cette répugnance peut se rapporter à un élément de l'inconscient, cause de la peur.

Krishnamurti : Oui. La névrose n'est qu'un symptôme ; la cause peut se trouver dans l'inconscient. Il pourrait évidemment en être ainsi, il en est probablement ainsi. Alors quelle est la question ?

Auditeur : C'est une névrose.

Krishnamurti : Nous pourrions examiner les détails particuliers quand nous aurons compris toute cette

structure dans son ensemble ; mais nous n'aboutirons à rien si nous commençons par les questions particulières. Voyez-vous cette vérité que tout accent mis sur un fragment est une forme de névrose? Il y a l'intellectuel, l'émotionnel, le physique et le psychomatique ; nous avons presque tous mis l'accent sur un élément aux dépens des autres. Par cette exagération, cette discordance, d'autres discordances se sont fait jour. Par exemple : « Je ne peux pas traverser la rue », ou : « J'ai peur de l'obscurité » ; ce qu'on explique en disant que ma mère ne m'a pas bien soigné dans mon enfance! La question n'est pas de savoir pourquoi je ne peux pas traverser la rue : j'y répondrai fort bien sans psychanalyste dès l'instant où j'aurai compris toute la fragmentation de la conscience. L'ayant comprise, le problème de traverser la rue ne se pose même pas. Nous rencontrons-nous? Quand nous voyons une totalité, immense, les menus détails disparaissent. Mais si nous persistons à nous attarder sur les minuties, elles soulèveront leurs propres petits problèmes.

Auditeur : Mais quand vous parlez de voir la totalité de la conscience, qu'entendez-vous par « voir »? Par exemple il m'arrive quelquefois de savoir quelque chose, mais je ne sais pas comment je le sais.

Krishnamurti : Non, Monsieur, regardez sans plus. Écoutez-vous le mouvement de cette rivière globalement? Faites-le. Rien de plus. Ne vous livrez pas à des suppositions. Écoutez simplement cette rivière et sachez si vous le faites complètement, sans aucun mouvement dans aucun sens. Après avoir écouté, qu'allez-vous dire?

Auditeur : « Reconnaître » n'y joue aucun rôle.

Krishnamurti : Tout juste. Reconnaître n'y joue aucun rôle. Vous ne dites pas : « Voilà la rivière que j'écoute »,

pas plus que vous n'êtes une entité qui l'écoute ; il n'y a que l'écoute du son. Vous ne dites pas : « Je sais que c'est une rivière. » Donc revenons à notre question. Je voudrais tellement l'approfondir, je vous en prie, avançons ensemble.

Auditeur : L'accent mis sur la fragmentation est-il l'essence de la névrose, ou n'en est-il qu'un symptôme?

Krishnamurti : C'est à la fois l'essence et le symptôme.

Auditeur : Être intellectuel est à la fois l'essence et le symptôme?

Krishnamurti : N'est-ce pas le cas? Voyez, Monsieur, j'insiste sur mes talents intellectuels. Je les trouve merveilleux, je suis capable de dominer n'importe qui dans le courant d'une discussion, j'ai tellement lu, je peux classer tout ce que j'ai lu, et j'écris des livres étonnamment habiles. N'est-ce pas là, la cause même et le symptôme de ma névrose?

Auditeur : Il semblerait que ce soit le symptôme d'un trouble profond.

Krishnamurti : Ceci est-il vrai? Vous dites que c'est un symptôme et non la cause. Je dis : « Regardons. » L'esprit n'est-il pas la totalité, indivise, et par conséquent la cause et l'effet sont une seule et même chose? Voyez la chose, Monsieur. Ce qui fut la cause devient l'effet, et l'effet devient la cause du mouvement suivant ; il n'y a aucune frontière définie entre la cause et l'effet. Ce qui, hier, fut cause, est devenu effet et l'effet d'aujourd'hui devient la cause de demain. C'est un mouvement, une chaîne.

Auditeur : Mais n'est-il pas essentiel de voir le procédé tout entier plutôt que de se contenter de voir la cause et l'effet?

Krishnamurti : C'est là ce que nous faisons et c'est

impossible si vous exagérez l'importance de l'intellectuel, de l'émotionnel, du physique ou du spirituel et ainsi de suite. Donc ma question, et ce fut ma première question, est celle-ci : Pourquoi avons-nous ainsi morcelé l'esprit? Est-ce artificiel ou nécessaire? Est-ce une invention des spécialistes dont nous sommes devenus les esclaves, que nous avons acceptés comme nous avons accepté tant de choses et si facilement? Nous avons coutume de dire : « De grands hommes ont dit ceci », et nous avalons et répétons. Mais quand nous voyons la fragmentation et son importance ; quand nous voyons qu'elle donne naissance à toute la chaîne des effets et causes et que c'est une forme de névrose, alors l'esprit voit tout le mouvement dans sa totalité et sans division. Alors, Monsieur, voyez-vous?

Auditeur : Quand il n'y a pas d'identification avec le fragment.

Krishnamurti : Oui. Si vous vous identifiez avec un fragment quelconque, c'est évidemment le même processus. Autrement dit vous identifier avec un fragment au mépris des autres est une forme de névrose, une contradiction. Maintenant, posez la question qui s'impose. Pouvez-vous vous identifier avec tous les autres fragments? Vous, un fragment, vous identifiant avec de nombreux autres fragments. Voyez-vous les pièges que nous nous tendons à nous-mêmes? Avec cette question d'identification.

Auditeur : Tout ce que je peux dire c'est qu'après m'être identifié à un fragment et parce que je me sens incomplet...

Krishnamurti : Tout juste. Vous vous sentez incomplet et par conséquent vous cherchez à vous identifier à d'autres fragments. Maintenant, qui est l'entité qui

cherche à s'identifier au nombre? C'est un des fragments et c'est donc un artifice – vous me suivez? Et c'est ce que nous faisons tout le temps disant : « Il faut que je m'identifie.

Auditeur : Ne vaut-il pas mieux s'identifier avec de nombreux fragments afin d'être plus complet?

Krishnamurti : Non, cela ne vaut pas mieux. Voyez Monsieur, permettez-moi d'expliquer à nouveau. Il y a de nombreux fragments dont je suis. L'un d'eux affirme que l'identification avec un fragment entraîne un état de confusion et il dit : « Je vais m'identifier à tous les autres fragments. » Et il fait dans ce sens d'immenses efforts. Quelle est cette entité qui cherche à s'identifier aux autres fragments? Elle est elle-même un fragment, n'est-ce pas? Par conséquent elle se livre à un jeu avec elle-même. C'est tellement simple! Mais avançons, tout ceci est si riche de possibilités et nous n'explorons que la surface des choses. Nous voyons qu'il n'y a pas de division réelle. Je le vois non verbalement. Je sens qu'il s'agit d'un fragment qui s'est séparé des autres et c'est mis à observer. Cette observation entraîne une division, l'observateur et la chose observée dont découle un état de conflit et de confusion. Quand l'esprit se rend compte de cette fragmentation et de la vanité qu'il y a à se diviser, il aperçoit ce mouvement comme un tout. Si vous n'êtes pas capable de le faire, vous n'êtes pas non plus capable de poser la question suivante : « Qu'y a-t-il au delà du conscient? » Qu'y a-t-il au-dessous, au-dessus, à côté – peu importe comment vous l'exprimez. Si vous conduisez votre exploration dans le sérieux et la gravité, il vous faut découvrir ce que c'est que la conscience, et à quel moment nous sommes conscients. Comprenez-vous ma question? C'est moi qui fais tout le

travail! Monsieur, voyez, il vous faut apprendre à connaître toutes ces choses et en apprenant vous aidez les autres à en faire autant. Donc apprenez en ce moment, tout de suite, pour l'amour de Dieu! C'est votre vocation. Nous demandons ce qu'est cette chose que l'on nomme conscience? Quand dites-vous : « Je suis conscient? »

Auditeur : Quand il y a pensée.

Krishnamurti : Serrez la chose de plus près.

Auditeur : Quand il y a dualité.

Krishnamurti : Que voulez-vous dire par là? Plus près ; vous partez de trop loin.

Auditeur : Quand vous êtes dans la fragmentation.

Krishnamurti : Monsieur, écoutez simplement. Quand percevez-vous que vous êtes conscient? Est-ce si difficile?

Auditeur : Quand je souffre.

Krishnamurti : Cette dame suggère que l'on est conscient quand on souffre, quand il y a conflit, quand il y a un problème, quand on résiste ; autrement tout coule uniment, sans heurt, harmonieusement. Y a-t-il conscience dans une vie sans contradiction? Y a-t-il conscience quand on est suprêmement heureux?

Auditeur : Oui.

Krishnamurti : Oui?

Auditeur : Que signifie ce mot « être conscient »?

Krishnamurti : Ce n'est pas à moi que vous avez à le demander, vous découvrirez par vous-même. Dès l'instant où vous prenez conscience d'être heureux, le bonheur est-il encore là? Quand vous dites « que je suis heureux! » ce bonheur s'est déjà éloigné de vous. Pouvez-vous jamais le dire?

Auditeur : Vous en êtes conscient.

Krishnamurti : Mais du passé! Donc vous n'êtes

conscient que d'un événement passé, ou encore par l'effet d'un conflit, d'une souffrance, quand il y a une perception réelle de votre confusion. Tout trouble apporté à ce mouvement entraîne un état de conscience et toute notre vie est un trouble auquel nous résistons. S'il n'y avait aucune discorde dans votre vie, diriez-vous : « Je suis conscient »? Quand vous marchez, avancez, vivez sans friction, sans résistance, sans lutte, vous ne dites pas « Je suis ». C'est seulement quand vous dites « Je vais devenir » ou « J'existe », que vous êtes conscient.

Auditeur : Cet état dont vous parlez n'est-il pas encore un processus d'identification à l'arbre...

Krishnamurti : Non, Monsieur. J'ai expliqué l'identification. Quand je vois un arbre, je ne le confonds pas avec une femme ou une église : c'est un arbre. Ce qui ne signifie pas une identification. Voyez, Monsieur, nous avons découvert nous avons appris quelque chose. Il n'y a conscience que là où il y a « devenir » ou effort pour « être quelque chose ». Tout devenir implique conflit. « Je serai. » Cela veut dire que le conflit existe tant que l'esprit est prisonnier du verbe « être ». Ceci il faut le voir. Toute notre culture est basée sur ce mot suivez? Tant qu'il y a ce mouvement de devenir, il y a conflit et celui-ci éveille dans l'esprit la perception de sa propre conscience. Ou encore l'esprit dit : « Je dois être bon » – et non : « Je serai bon. » C'est encore une façon de résister : être bon. Être et devenir sont la même chose.

Auditeur : Peut-on avoir conscience d'un conflit?

Krishnamurti : Évidemment Monsieur, autrement vous ne seriez pas conscient.

Auditeur : Ne peut-on pas être la proie d'un conflit au point de ne pas le voir?

Krishnamurti : Évidemment, c'est une forme de névrose Monsieur, voyez. Certains d'entre vous ont-ils jamais été dans un hôpital psychiatrique? Je n'y suis pas allé en tant que malade mais j'accompagnais un psychanalyste, et tous les clients, ceux des étages supérieurs où étaient enfermés les plus violents jusqu'à ceux du rez-de-chaussée où ils sont plus ou moins calmes, tous étaient dans un état de conflit – de conflit exagéré, vous comprenez? Eux se trouvaient à l'intérieur du bâtiment et nous à l'extérieur – c'est tout.

Auditeur : Je cherche à distinguer la conscience de la lucidité.

Krishnamurti : Elles sont pareilles. Prendre conscience implique conscience de la division. Prendre conscience, être lucide sans division ni choix c'est ne pas être pris dans le mouvement du devenir et de l'être. Avez-vous compris? Tout le devenir ou de l'être – devenir célèbre, devenir un aide social bénévole, aider le monde. Après avoir vu la fragmentation, le mouvement de la conscience comme un tout, vous vous apercevez que tout ce mouvement est basé là-dessus : « Devenir » ou « être ». C'est vous qui avez appris cela par vous-même, Monsieur, et non en vous disant d'accord avec moi. Vous posez alors une question entièrement différente, celle-ci : qu'y a-t-il au-delà de ce mouvement d' « être » et de « devenir »? Ce n'est pas vous qui posez la question. Mais moi je la pose. Comprenez-vous ma question, Monsieur? En considérant ce problème de la conscience, à la fois du point de vue analytique et philosophique, je me rends compte que la division est due à ce « devenir » et à cet « être ». Je veux être un hindou, parce que cela me promet non seulement des succès matériels mais encore des accomplissements spirituels. Si

je rejette cette attitude, j'affirme qu'il me faut être autre chose. Je me propose d'« être moi-même », de m'identifier à moi-même.

C'est toujours le même processus. Alors, j'observe, et je vois que le mouvement total de la conscience c'est ce mouvement qui consiste à être ou à devenir quelque chose, ou encore à ne pas être ou ne pas devenir. Ceci, comment est-ce que je le vois? Comme quelque chose en dehors de moi-même, ou est-ce une vision dépourvue de centre, tel que le « moi » qui observe ce « devenir » ou ce « non devenir »? Avez-vous compris ma question? Non, je ne le crois pas.

Je me rends compte que toute conscience est ce mouvement. Quand je dis « Je me rends compte », est-ce comme d'une chose extérieure à moi-même, comme un tableau suspendu au mur ou étalé devant moi? Ou bien ce mouvement fait-il partie de moi-même, est-il l'essence-même de ce « moi »?

Ce mouvement est-il vu à partir d'un centre? Ou bien est-il vu sans qu'il y ait un centre. Si vu à partir d'un centre, ce centre est le moi, l'ego, l'essence même de la fragmentation. Donc quand cette observation procède d'un centre, j'observe ce mouvement comme un fragment, quelque chose en dehors de moi, qu'il me faut comprendre, que je dois saisir, contre quoi je dois lutter, etc. Mais s'il n'y a pas de centre, donc pas de « moi », mais une pure observation de ce mouvement, cette observation conduira à la question suivante. Donc, dans votre cas, qu'en est-il?

S'il vous plaît, nous ne procédons pas ici à une sorte de thérapie en commun, ce n'est pas un divertissement de week-end, vous n'allez pas apprendre de quelqu'un « comment devenir sensitif – comment apprendre à vivre

créativement ».

Mettez tout cela de côté. Nous nous livrons ici à un dur travail, cela nécessite une exploration profonde. Eh bien! Comment observez-vous? Si vous ne comprenez pas tout ceci, la vie est une torture, un champ de bataille. Sur ce champ de bataille vous vous efforcez d'améliorer votre artillerie, vous voulez établir un esprit de fraternité tout en conservant votre quant-à-soi, votre isolement. C'est un jeu auquel nous jouons depuis si longtemps. Donc si vous êtes réellement et pro-fondement sérieux il faut donner une réponse à cette question. Considérez-vous tout ce mouvement de la conscience, comme nous l'avons fait, depuis l'extérieur, comme un outsider qui n'a pas de rapport avec l'objet de son observation? Ou bien n'y a-t-il pas de centre d'où procède l'observation? Si vous regardez de cette façon, que se passe-t-il? Voulez-vous me permettre une petite diversion? Tous, vous rêvez beaucoup, n'est-ce pas? Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi? Il ne s'agit pas de savoir comment interpréter les rêves, c'est une question qui n'a rien à voir avec notre sujet, nous y reviendrons une autre fois. Mais vous êtes-vous jamais posé une question très pertinente, celle-ci : Pourquoi rêvons-nous?

Auditeur : Parce que nous avons des conflits.

Krishnamurti : Non, Monsieur, ne parlez pas si vite. Regardez! Pourquoi rêvez-vous? Puis se présente la question : « Existe-t-il un sommeil sans aucun rêve du tout? » N'allez pas dire « Oui », Monsieur. Vous rêvez tous ; quels sont ces rêves et pourquoi rêvez-vous? Comme nous l'avons dit l'autre jour, les rêves sont le prolongement du mouvement des activités quotidiennes, symbolisées, classées en catégories, mais c'est toujours le même

mouvement. C'est vrai, n'est-ce pas? Ne vous dites pas d'accord ou non d'accord, cherchez et trouvez! C'est tellement évident. Si les rêves sont un prolongement du mouvement de la vie quotidienne, que se passe-t-il dans le cerveau s'il y a une activité, un bavardage constant?

Auditeur : Il n'a jamais de repos.

Krishnamurti : Qu'en résulte-t-il pour lui?

Auditeur : Il s'épuise, il s'use.

Krishnamurti : Il s'épuise, il n'a pas de repos, il ne voit jamais rien de neuf. Le cerveau ne se renouvelle pas. Toutes ces choses sont forcées quand il y a un mouvement continu d'activités pendant la journée, qui se prolonge dans le cerveau pendant le sommeil. Peut-être pourrez-vous prédire des choses devant se passer dans l'avenir parce que pendant le sommeil il y a une sensibilité accrue, une perception plus affinée, etc., mais c'est toujours le même mouvement. Maintenant, ce mouvement de la journée peut-il prendre fin avec la journée? Ne pas être prolongé quand vous dormez? Autrement dit, quand vous vous endormez tout ce mouvement prend fin. Ne répondez pas maintenant à ma question. Nous allons l'approfondir. N'arrive-t-il pas, quand vous vous couchez, que vous passiez en revue ce que vous avez fait dans le courant de la journée? Ou bien vous contentez-vous de vous affaler sur votre lit pour vous endormir? Ne faites-vous pas une récapitulation de la journée, vous disant – ceci devrait avoir été fait, et cela non? Et vous vous demandez le sens de ceci ou cela? Suivez ceci avec soin. Vous mettez de l'ordre. Le cerveau exige de l'ordre, autrement il fonctionne mal. Si vous rêvez, si le mouvement des activités journalières se prolonge dans votre sommeil, il n'y a pas d'ordre. Comme le cerveau a besoin d'ordre, il l'établit

inconsciemment pendant que vous dormez. Vous vous réveillez un peu restauré parce qu'il s'est établi un peu d'ordre. Le cerveau ne peut fonctionner avec efficacité s'il y a quelque forme de conflit, de désordre.

Auditeur : N'existe-t-il pas d'autres genres de rêves où sont transmises des communications d'un autre ordre?

Krishnamurti : Écoutez ceci d'abord. Comprenez l'ordre. Le mouvement de la vie quotidienne se poursuit dans le sommeil parce que ce mouvement est empreint de contradiction, de désordre, de discorde. Et pendant le sommeil, par des rêves ou par d'autres moyens, le cerveau s'efforce de mettre de l'ordre dans son propre chaos. Mais si vous maintenez l'ordre pendant la journée, point n'est besoin de le faire pendant le sommeil. Voyez est reposé, dispos, tranquille, calme. Je ne sais pas si vous avez remarqué que si vous avez un problème et que vous y pensez dans le courant de la journée, et encore pendant la nuit, vous vous tourmentez et vous vous réveillez le lendemain lassé du problème et vous continuez à être préoccupé comme un chien qui ronge un os. Cela continue toute la journée et encore quand vous vous recouchez, jusqu'au moment où votre cerveau est épuisé. Alors peut-être dans cet épuisement vous verrez quelque chose de neuf.

Ce que nous disons est tout à fait différent. Voici : mettre fin au problème au moment où il surgit, sans le reporter au lendemain ou même à la minute suivante – mettez-y fin! Quelqu'un vous a trompé, a dit de vous des méchancetés. Regardez la chose en face, mais n'en prenez pas la charge, ne la portez pas comme un fardeau. Mettez-y fin au moment même où les paroles sont prononcées et non plus tard.

Le désordre est un état de névrose et finit dans le déséquilibre psychique. L'ordre exige que chaque problème soit liquidé dès l'instant où il prend naissance, et par conséquent le mouvement de la journée prend fin avant la nuit et il n'y a pas de rêves parce que vous avez tout résolu dans la foulée. Je ne sais pas si vous saisissez l'importance de ce point. Parce qu'alors vous pourrez poser la question suivante, laquelle est : qu'y a-t-il au-delà de tout ceci? Nous en parlerons demain.

Saanen, le 7 août 1970

6ème Dialogue

**« Toute action provenant d'une conscience fragmentaire engendre la confusion. La structure de la conscience dépend-elle de son contenu, ou est-elle indépendante? La conscience peut-elle se vider de son contenu? La grenouille se débat dans la mare boueuse de la conscience et cherche à en sortir. Le singe dans un espace limité par un centre : activité centrée sur elle-même. Qu'est-ce qu'un espace dépourvu de centre? «
Illumination... est-ce la qualité d'un esprit où le singe n'agit jamais? » Attention. Le problème de l'attention et l'intervention du singe. Que devient la structure totale de l'être humain quand l'attention est à son apogée? »**

Nous allons reprendre là où nous nous sommes arrêtés hier alors que nous examinions la structure et la nature de la conscience. Nous constatons que c'est là une question qu'il convient d'approfondir si nous voulons voir une transformation radicale de l'esprit humain et par conséquent de la société. Il nous faut creuser très à fond pour découvrir s'il y a, pour cette conscience, une possibilité de subir une transformation, un total changement dans l'intimité de son être. En effet, nous voyons que toutes nos actions, superficielles ou profondes, graves ou légères, proviennent où naissent de cette conscience. Nous disions qu'en elle existent d'innombrables fragments ; chacun à tour de rôle prenant le pas sur les autres. Faute de comprendre et de toute action qui en provient, quelle que soit son importance et sa

portée, ne peut qu'engendrer la confusion. Ceci doit être vu très clairement. Un fragment isolé, tel que l'intellect, une croyance, notre corps, bénéficie de la plus grande partie de notre attention et ainsi de suite. Tous ces éléments disparates qui composent notre conscience et d'où jaillissent nos activités, entraînent inévitablement un état de contradiction et de tourment. Ceci est-il bien clair, tout au moins verbalement? Il est tout à fait vain de se dire que tous ces fragments doivent être réunis et intégrés car nous en venons à nous demander qui va procéder à cette intégration, qui va faire l'effort qu'elle exige. Il faudrait donc qu'existe une manière de regarder toute cette fragmentation avec un esprit qui lui, ne soit pas fragmenté. C'est de cela que nous nous proposons de parler ce matin.

Je me rends compte que mon esprit, comprenant mon cerveau, mes réactions nerveuses, etc., que toute cette conscience est fragmentaire, morcelée, conditionnée par la culture où je vis ; cette culture est le fait des générations passées et de celle qui monte. Et toute action, tout accent mis sur un fragment au détriment des autres, entraîne inévitablement un immense désordre. Mettre l'accent sur les activités sociales, sur un dogme religieux, ou sur un concept intellectuel, ou encore une utopie, entraînera des contradictions avec les autres fragments et par conséquent une totale confusion. Ceci, le voyons-nous?

On se pose alors la question : « Existe-t-il une action qui ne soit pas fragmentaire, qui ne vienne pas contredire celle qui se prépare pour l'instant suivant? »

Nous voyons comment la pensée joue un rôle extraordinaire dans cette conscience. Elle n'est pas seulement la réaction du passé mais encore tous nos

sentiments, nos réactions nerveuses, nos espérances dans l'avenir, nos craintes, nos plaisirs, nos douleurs – elle est tout cela. Allons-nous dire que la structure de la conscience est déterminée par tout ceci, son contenu, ou la structure est-elle indépendante du contenu?

Si ma conscience est faite de mon désespoir, de mon anxiété, de mes peurs, de mes innombrables espérances, de ma culpabilité et de toute la vaste expérience de mon passé, alors aucune action jaillissant de cette conscience ne pourra la libérer de ses frontières. N'opinez pas du bonnet, ceci n'est pas un sujet d'étude pour collégiens. S'il vous plaît, partagez le problème avec moi – ce qui veut dire travailler, observer ce qui se passe en vous-mêmes – et alors nous pourrons avancer. Ce que je dis ici est en guise d'introduction.

Ma conscience est le résultat de la culture où j'ai vécu. Cette culture a favorisé ou désapprouvé certaines activités, certaines recherches de plaisir, certaines craintes, espérances ou croyances – cette conscience c'est le « moi ». Toute action issue de cette conscience conditionnée est inévitablement fragmentaire, contradictoire et confuse. Si vous êtes né dans le monde socialiste, communiste ou catholique, votre esprit nourri dans cette culture est conditionné par elle, par ses principes, ses valeurs, ses aspirations. Toute action issue de cette conscience est inévitablement fragmentaire. Ne" me posez pas encore de questions – simplement observez-vous. Puis ayant écouté dans le plus grand calme, vous pouvez commencer à poser des questions – alors vous êtes en droit de dire : « Vous avez tort, vous avez raison », et ainsi de suite. Mais si ces questions bouillonnent dans votre esprit, vous n'écoutez pas. Alors toute communication cesse entre nous, nous ne

partageons plus, et comme l'objet de notre recherche est une chose complexe et subtile, il vous faut tout d'abord

Nous cherchons à découvrir ce que c'est que la conscience. Est-elle faite des nombreux éléments qui constituent son contenu, ou bien est-elle indépendante de ce contenu? Si elle en est indépendante, alors l'action de libération n'est pas dictée par le contenu. Mais si elle n'est pas indépendante, alors c'est le contenu qui dicte toute action ; voilà qui est simple. Et maintenant nous allons apprendre ce que ceci peut nous révéler.

En m'observant, je me rends compte de ce que je suis le résultat du passé, du présent, de mes espérances futures. La nature vibrante de toute ma conscience, c'est tout ceci, toute cette fragmentation. Toute action issue d'un tel contenu sera non seulement fragmentaire mais incapable d'ouvrir la porte à aucune liberté.

Or, cette conscience est-elle capable de se vider, de découvrir s'il existe une conscience libre d'où peut jaillir une action d'un ordre tout différent? Recevez-vous ce que je cherche à vous transmettre?

Tout le contenu de la conscience est comme une mare boueuse et sans profondeur, et il s'y trouve une petite grenouille qui la remplit de vacarme. Elle dit : « Je vais découvrir. » Et cette petite grenouille cherche à se dépasser elle-même. Mais elle reste ce qu'elle est, une petite grenouille dans une mare sans profondeur. Cette mare peut-elle se vider de son contenu? Ma petite mare boueuse est cette culture au sein de laquelle j'ai vécu et le petit « moi », la grenouille, est en lutte avec cette culture et dit : « Il faut que j'en sorte. » Mais même si elle en sort, elle demeure une petite grenouille et elle sera toujours dans une petite mare boueuse de sa création. Voyez ceci,

s'il vous plaît. L'esprit se rend compte que toutes les activités où il se complaît ou auxquelles il est contraint, sont toujours un mouvement au sein de sa conscience et de son contenu. Il s'en rend compte, et que peut-il faire? Pourra-t-il jamais transcender cette conscience limitée? C'est là une première question.

Voici la deuxième : cette petite mare où s'ébat notre grenouille peut se dilater et s'élargir. Mais l'espace auquel elle donne naissance se trouve toujours compris dans les limites de sa propre dimension. La petite grenouille – ou mieux – le petit singe –, peut acquérir de vastes connaissances, de l'expérience, du savoir. Cette expérience, cette science peuvent s'épandre dans un espace accru ; mais il a toujours le petit singe comme centre.

Donc l'espace où s'ébat la conscience a toujours des limites déterminées par le centre. Dès l'instant qu'il y a un centre, la circonférence, les frontières de la conscience sont toujours des limites, si vaste soit le champ. Le petit singe peut méditer, se soumettre à de nombreux systèmes, il demeure toujours ; et l'espace qu'il se ménage sera toujours superficiel et limité. Et c'est la deuxième question. Voici la troisième : qu'est-ce qu'un espace dépourvu de centre? Et c'est ce que nous allons découvrir.

Auditeur : Cette conscience avec ses limites peut-elle aller au-delà d'elle-même?

Krishnamurti : Le singe avec toutes ses intentions, ses aspirations, sa vitalité, peut-il se libérer de son conditionnement et aller au-delà des frontières de cette conscience qui est sa propre création? En d'autres termes, le « moi » qui est le singe peut-il, en se livrant à toutes sortes d'activités – en méditant, en supprimant, en se

conformant ou en ne se conformant pas – en étant constamment agité, peut-il être emporté au-delà de lui-même par son propre mouvement? Autrement dit, le contenu de la conscience peut-il permettre au « moi » – à cette tentative du singe – de se libérer des limites de la mare? Et voici ma question : le singe peut-il demeurer absolument tranquille afin de voir l'étendue de ses propres frontières? Et lui est-il possible d'aller au-delà?

Auditeur : Au centre il y a toujours le singe et, par conséquent, il n'y a pas d'espace vide, pas d'espace pour la liberté.

Krishnamurti : Monsieur, remarquez-vous par vous-même que vous agissez toujours à partir d'un centre? Celui-ci peut être un mobile, une crainte, une ambition – vous agissez toujours à partir d'un centre, n'est-ce pas? « Je vous aime », « Je vous hais », « Je veux être fort » – toute action telle que nous la connaissons provient d'un centre. Que celui-ci soit identifié à la communauté ou à une philosophie, c'est encore un centre ; l'objet d'une identification devient un centre. Avez-vous conscience de cette activité qui se poursuit sans arrêt, ou bien y a-t-il parfois des instants où ce centre n'agit pas? Cela arrive – subitement, vous regardez, vous vivez, vous éprouvez sans qu'il y ait de centre. Cela se passe dans une tout autre dimension. Puis la pensée vient murmurer : « C'était merveilleux, il faudrait continuer ainsi » – et cela même devient le centre. Ce souvenir d'une chose qui s'est produite il y a quelques secondes devient un centre par l'effet de la pensée. Avons-nous conscience de l'espace que ce centre crée autour de lui-même? – l'isolement, la résistance, les évasions. Tant qu'il y a un centre, il y a un espace créé par ce centre et nous désirons étendre cet

espace parce que nous avons le sentiment qu'une expansion de cet espace permettra une vie plus vaste. Mais dans cette conscience en expansion, il y a toujours le centre, et l'espace est toujours limité, si étendu qu'il soit. Observez ceci en vous-même, ne m'écoutez pas, observez la chose en vous-même, et vous découvrirez ceci très facilement. La lutte intérieure est celle de deux centres : chacun voulant s'étendre, s'affirmer, dominer – des singes en pleine activité! Je veux apprendre toutes ces choses. L'esprit dit : « Cela, je le vois clairement », il est en train d'apprendre. Comment ce centre a-t-il pris naissance? Il est le résultat de la société, de la culture, ou bien est-ce un centre « divin » – excusez-moi de me servir de ce mot « divin », qui a toujours été voilé, recouvert par la société, la culture? Les hindous et d'autres l'ont nommé l'Atman, ou le grand principe intérieur qui est toujours étouffé. Il vous faut par conséquent libérer l'esprit de cet étouffement, afin que la chose réelle, le vrai singe puisse être révélé.

Il est évident que le centre est créé par la culture où l'on vit, les souvenirs et les expériences conditionnées, la fragmentation de soi-même. Ce n'est pas seulement la société qui crée le centre, mais celui-ci se propulse. Peut-il aller au-delà des frontières qu'il a lui-même créées? En se réduisant au silence, en se dominant, en méditant, en suivant quelqu'un ce centre peut-il exploser et se dépasser? Très évidemment non. Plus il se conforme à un modèle, plus il se renforce, même s'il se figure se libérer ainsi. L'illumination est assurément l'état, la qualité de l'esprit quand le singe n'agit plus.

Comment le singe peut-il mettre fin à ces activités? Ni par conformisme, ni par imitation, ni en se disant : « Il y a des gens qui sont parvenus à l'illumination, je vais

apprendre d'eux comment faire. » Tout cela ce sont des tours de singe. S'aperçoit-il des tours qu'il se joue à lui-même en se disant : « Je suis prêt à aider, à modifier la société, je m'intéresse aux valeurs sociales, à un comportement juste et à la justice sociale. » Répondez, Monsieur, ne pensez-vous pas que ce sont là des tours que le singe se joue à lui-même? Tout cela est si clair, la question ne se pose même pas. Mais si vous n'en êtes pas sûr, Monsieur, discutons, parlons-en.

Auditeur : Vous parlez quelquefois comme si l'aide apportée à la société, le service social, était une chose accomplie pour autrui. Mais ayant le sentiment que je ne suis pas autre que la société, en m'adonnant à un service social je travaille pour moi-même, c'est la même chose, je n'y vois pas de différence.

Krishnamurti : Si vous ne faites pas de distinction – je ne pose pas de question personnelle – je demande, le centre est-il toujours présent?

Auditeur : Il ne devrait pas l'être.

Krishnamurti : Ne dites pas : « Il ne devrait pas. » Dès lors nous entrons dans un champ tout à fait différent – « Devoir, ne pas devoir, être forcé, ne pas l'être » – tout alors est affaire de théorie. La question réelle est celle-ci même si je reconnais que le « moi » et la société ne sont qu'une seule et même chose ; le centre, le « moi », le singe est-il toujours en action? Voici ma question : je vois que, tant qu'il y a une activité du singe, cette activité conduit par force à un morcellement, une illusion, un chaos. Pour exprimer la chose plus simplement : ce centre est le moi, c'est l'égoïsme qui agit encore et toujours ; que je sois plongé dans l'idée de Dieu, que je me penche sur des activités sociales et que je dise : « Je suis la société » – le

centre agit-il encore? S'il agit, tout cela est vain et sans valeur.

La question suivante est celle-ci : comment ce centre peut-il disparaître? Par décision par volonté, par la pratique d'exercices, par diverses contraintes névrotiques, par « engagement », par identification? Tous ces mouvements sont des activités du singe, la conscience est à la portée du singe et l'espace où se meut cette conscience est du domaine du singe. Il n'y a donc là ni liberté ni possibilité de liberté.

Alors l'esprit se dit: » c'est percevoir, comme je vois ce microphone, je le vois, je ne le juge pas, je ne censure pas. Que se passe-t-il alors? Pour voir, pour écouter quelque chose, il faut une attention complète, n'est-ce pas? Si je veux comprendre ce que vous dites, il faut que j'y consacre toute mon attention. Quand règne une telle attention, le singe est-il encore en action? S'il vous plaît, il faut vous en rendre compte.

Je me propose de vous écouter. Vous dites des choses importantes ou même de peu d'importance, et pour saisir ce que vous dites, il faut que j'y donne mon attention, autrement dit mon cœur, mon mental, mon corps, mes nerfs, tout doit être harmonisé en vue de cette attention. L'esprit n'est pas séparé du corps, ni le cœur de l'intellect, etc., il faut que cela constitue un tout harmonieux et attentif. Telle est l'attention. Eh bien! votre esprit est-il tourné avec une telle attention vers les activités du singe? – Une telle observation est tout à fait étrangère à l'analyse. Ceci, Messieurs, est vraiment important, attaquez-vous à cette question! Dès l'instant où il y a analyse d'un fragment, le singe entre dans la danse. L'esprit observe-t-il ainsi, avec cette attention intense et totale, toutes les

bouffonneries du singe? Que se passe-t-il quand existe cette attention totale? Est-ce le cas pour vous en ce moment même? Savez-vous ce que cela veut dire « faire attention »? Quand vous êtes entièrement à l'écoute de la pluie, il n'y a pas de résistance, pas d'impatience. Eh bien! quand vous écoutez ainsi, y a-t-il un centre où se démène un singe? Découvrez, Monsieur, n'attendez pas que je vous le dise! Écoutez-vous l'orateur avec une attention complète? Cela veut dire que vous n'interprétez pas ses paroles, que vous n'approuvez ni ne désapprouvez, que vous ne comparez pas, que vous ne traduisez pas à la convenance de vos opinions à vous ; toutes ces activités sont un obstacle à l'attention. Faire entièrement attention signifie que l'esprit est à l'écoute dans une immobilité totale. Est-ce là ce que vous faites? Écoutez-vous l'orateur en cet instant et avec une telle attention? Et si vous le faites, existe-t-il un centre?

Auditeur : Nous sommes passifs.

Krishnamurti : Peu importe que vous soyez actifs ou passifs. Monsieur, j'ai dit, écoutez-vous? Écouter signifie faire attention. Dans cette attention, le singe agit-il toujours? Ne dites ni oui ni non – découvrez, apprenez ce qu'il en est. Et quelle est la qualité de cette attention où il n'y a pas de centre, où le singe ne fait plus de singeries?

Auditeur : Est-il dépourvu de pensée?

Krishnamurti : Je n'en sais rien, Monsieur, ne prononcez pas des paroles telles que « sans pensée », « vide ». Découvrez, apprenez ; cela implique une attention soutenue – et non passagère – découvrez la qualité d'un esprit qui est ainsi complètement attentif.

Auditeur : Dès l'instant où l'on dit que l'esprit est absent, il est de nouveau là.

Krishnamurti : Non, Monsieur – dès l'instant où vous dites qu'il est absent vous communiquez par des paroles et la mémoire est présente. Mais je demande : quand vous êtes ainsi, complètement attentifs, existe-t-il un centre? Mais, Monsieur, ceci est assurément très simple. Quand vous observez quelque chose qui est vraiment très amusant, qui vous fait rire, y a-t-il un centre? Une chose qui vous passionne, et si vous ne prenez pas parti et vous contentez de regarder – dans une telle observation, y a-t-il un centre qui est le singe? S'il n'y a pas de centre, on se demande si cette attention peut couler, se mouvoir – pas pendant une seconde pour retomber dans l'inattention – mais couler avec facilité, naturel, sans effort? L'effort implique le retour du singe. Suivez-vous tout ceci?

Le singe revient forcément s'il y a une besogne fonctionnelle à accomplir. Mais cette action du singe jaillit-elle de l'attention, ou le singe est-il séparé de l'attention? Allant à votre bureau afin d'y travailler, est-ce un mouvement de l'attention, ou le mouvement du singe qui a repris la direction des choses, et qui dit : « Il faut que je surpasse les autres, il faut que je gagne plus d'argent, que je travaille plus, que je concurrence, que je devienne directeur » – ou autre chose. Creusez, Monsieur.

Quelle est votre vie? Un mouvement de l'attention et par conséquent une vie plus efficace, plus vivante ; ou bien est-ce le singe qui tient les leviers de commande? Répondez, Monsieur, par vous-même. Si c'est le singe qui dirige et qu'il fasse quelque sottise – et les singes en font – ces sottises peuvent-elles être effacées sans laisser de traces? Avancez, Messieurs, vous ne voyez pas la beauté de tout ceci.

Hier quelqu'un m'a dit une chose qui n'était pas vraie.

Le singe a-t-il surgi ayant le désir de dire : « Vous êtes un menteur »? Ou bien était-ce un mouvement de cette attention où le singe n'agit pas – dans ce dernier cas la fausse affirmation ne laisse aucune trace. Mais quand le singe réagit, il reste une cicatrice. Alors je demande : cette attention peut-elle couler? Il ne s'agit pas de demander comment maintenir une attention continue, parce que c'est alors le singe qui demande. Mais s'il y a un mouvement constant de cette attention, alors l'esprit épouse ce mouvement.

Il vous faut répondre ; c'est vraiment une question extraordinairement importante. Nous ne connaissons que le mouvement du singe et à de rares moments il nous vient cette attention d'où le singe est absent. Et celui-ci dit alors : « Je voudrais conserver cette attention », et il part pour méditer au Japon, ou aux Indes pour s'asseoir aux pieds de quelqu'un, etc.

Nous demandons : ce mouvement de l'attention est-il sans rapport aucun avec la conscience telle que nous la connaissons? C'est très évidemment le cas. Cette attention, comme tout mouvement, peut-elle couler librement? Et s'il advient que le singe s'agite, peut-il de lui-même percevoir sa propre activité et par conséquent ne pas bloquer le courant de l'attention? Hier quelqu'un m'a insulté et le singe était en éveil, prêt à répondre ; mais parce qu'il a pris conscience de lui-même et de tout ce qu'impliquent les bouffonneries simiesques, il s'apaise et laisse couler le flot de l'attention. Il ne s'agit pas de dire : « Comment maintenir ce courant » – ceci est vraiment important – car dès l'instant où vous dites « il faut maintenir ce courant », c'est une activité du singe. Mais le singe sait quand il est actif et la sensibilité issue de cette

perception l'apaise immédiatement

Auditeur : Dans ce mouvement de l'attention, il n'y a aucun intérêt personnel, et par conséquent pas de résistance, d'énergie gaspillée.

Krishnamurti : Monsieur, l'attention est le summum de l'énergie, n'est-ce pas? Dans l'état d'attention, toute l'énergie est là et elle n'est pas fragmentée. Dès l'instant où elle est morcelée ; toute activité est celle du singe. Mais quand le singe, qui lui aussi apprend, quand il est devenu sensitif, qu'il perçoit, il se rend compte du gaspillage de l'énergie et tout naturellement il s'apaise. Il n'y a pas d'une part « le singe » et d'autre part « l'attention ». Il n'y a pas de division entre le singe et l'attention. Dans une telle division l'attention devient le « soi supérieur » ; vous connaissez tous ces trucs inventés par les singes – l'attention est un mouvement total. C'est une action totale, et non pas une action s'opposant à l'attention. Malheureusement, le singe a sa vie propre et parfois s'éveille. Or, quand il n'y a pas de centre, quand l'attention est à son apogée, voulez-vous me dire ce qu'il y a? Que s'est-il passé dans cet esprit où l'attention est totale, où aucun souffle d'énergie n'est gaspillé? Que se passe-t-il? Allons, Messieurs, c'est moi qui parle tout le temps!

Auditeur : Il y a un silence total. Aucune auto-identification.

Krishnamurti : Pas de singeries! Que s'est-il passé? Non pas seulement dans le mental, le cerveau, mais dans ce corps. J'ai parlé mais vous n'apprenez pas! Si l'orateur ne revenait plus, s'il venait mourir, que se passerait-il? Comment apprendriez-vous? Iriez-vous trouver un yogi quelconque? Non, Monsieur, par conséquent apprenez maintenant. Qu'est-il advenu d'un esprit qui est

hautement attentif, qui comprend toute énergie – quelle est maintenant sa qualité?

Auditeur : Il voit.

Krishnamurti : Non, vous ne savez pas! S'il vous plaît, devinez pas.

Auditeur : Il est complètement silencieux.

Krishnamurti : Voyez, Monsieur – le cerveau qui a été actif, qui a travaillé, qui a inventé le singe – ne devient-il pas extraordinairement sensitif? Si vous ne savez pas, s'il vous plaît, ne devinez pas. Et puis il y a votre corps – vous disposez de cette immense énergie, vierge, pure – qu'est-il advenu de l'organisme tout entier, de toute la structure de l'être humain? C'est là ce que je demande.

Auditeur : Il s'éveille, il prend vie, il apprend...

Krishnamurti : Non, Monsieur, pour apprendre, il lui faut prendre vie, autrement vous ne pouvez pas apprendre. Si vous êtes endormi et que vous dites : « Je crois à mes préjugés, ils me plaisent et mon conditionnement est enchanteur » – alors c'est que vous dormez, vous n'êtes pas éveillé. Mais dès l'instant où vous mettez en question, vous commencez à apprendre, à vivre. Mais ce n'est pas là ma question. Qu'est-il advenu du cerveau, du corps?

Auditeur : Il y a une interaction complète, plus de division, mais une prise de conscience totale.

Krishnamurti : Monsieur, si vous ne gaspillez plus votre énergie en bricolant, qu'est-il advenu au mécanisme de votre cerveau qui est une chose purement mécanique?

Auditeur : Il est vivant.

Krishnamurti : S'il vous plaît, Monsieur, observez-vous vous-même. Faites attention à quelque chose, absolument, complètement, avec votre cœur, votre corps, tout ce qui est en vous, chaque parcelle, chaque cellule et voyez ce qui se

passe.

Auditeur : Dans un tel état, on ri existe plus.

Krishnamurti : Oui, Monsieur. Mais qu'est-il arrivé à votre cerveau, non à vous? Je suis d'accord que le centre n'existe plus, mais le corps est là, le cerveau est là – que leur est-il arrivé?

Auditeur : Il est en repos ; il se régénère.

Krishnamurti : Quelle est la fonction du cerveau?

Auditeur : L'ordre.

Krishnamurti : Ne répétez pas mes paroles, pour l'amour de Dieu! Qu'est-ce que le cerveau?—le résultat d'une évolution a travers le temps, l'emmagasinage de la mémoire, il est matière, hautement actif, il reconnaît, il résiste, il pense ou ne pense pas, il craint, il recherche la sécurité tout en étant incertain. Tel est le cerveau avec toutes ses mémoires, non seulement celles qui datent d'hier, les mémoires raciales, familiales, les traditions – tout le contenu est là. Mais que lui est-il arrivé à ce cerveau quand existe cette extraordinaire attention?

Auditeur : Il est neuf...

Krishnamurti : Loin de moi, d'être impoli! Mais votre cerveau est-il neuf? Ou n'est-ce pas un simple mot dont vous vous servez? S'il vous plaît, qu'est-il arrivé à ce cerveau qui est devenu si mécanique ; n'allez pas me dire qu'il est devenu non mécanique. Le cerveau est purement mécanique, et réagit selon son conditionnement, son arrière-plan, ses peurs, son plaisir et ainsi de suite. Mais quand il n'y a plus aucune énergie perdue, qu'advient-il de ce cerveau mécanique?

Auditeur : Il devient créatif.

Krishnamurti : Nous y reviendrons demain.

Saanen, le 8 août 1970

« Récapitulation. L'esprit a besoin d'ordre pour fonctionner convenablement ; la pensée prend la sécurité pour l'ordre. Le singe agité est incapable de trouver la sécurité. Différence entre stabilité de l'esprit et sécurité. La recherche de la sécurité n'aboutit qu'à la fragmentation. L'esprit vidé de la recherche de sécurité. « La sécurité, chose inexistante. » Se comprendre c'est comprendre le mouvement de la pensée. L'esprit intensément attentif ignore la fragmentation de l'énergie. Communication non verbale. Découvrir un état intemporel et vaste, où le concept de la vie et de la mort prend un sens tout différent. »

Pendant les cinq dernières semaines où nous nous sommes rencontrés ici, nous avons parlé, nous avons discuté des différents problèmes qui peuplent nos vies, problèmes de notre propre création, ou problèmes qui nous ont été imposés par la société. Nous avons vu aussi que la société et nous-mêmes ne sont pas deux entités différentes – elles sont un seul et même mouvement. Tout homme sérieusement et activement soucieux d'une modification de la société, dans ses modèles, ses valeurs, sa moralité – et qui n'est pas conscient de son propre conditionnement – verra ce conditionnement faire proliférer les fragmentations dans l'action ; suivront les conflits, les tourments, la confusion. Tout cela nous l'avons approfondi.

Nous avons aussi discuté de la peur, nous nous sommes demandé si l'esprit pourra jamais se libérer de ce fardeau,

superficiellement et profondément. Et nous avons discuté du plaisir, absolument différent par nature de la joie, de la félicité. Nous avons examiné les différentes fragmentations qui sont notre structure, notre être même. Et dans nos discussions nous avons vu que ces fragmentations nous déchirent, bloquent toutes les relations humaines, et nous avons vu un fragment prendre sur lui l'autorité, se poser en analyseur, en censeur des autres fragments.

Hier en parlant ensemble de la nature de la conscience nous avons approfondi celle de l'attention. Nous avons dit que cette qualité d'attention est un état où toute émerge est intensément concentrée ; dans cet état il n'y a pas d'observateur, de centre qui perçoit.

Nous allons maintenant découvrir, apprendre ensemble ce qui se passe dans l'esprit, dans le cerveau, dans tout l'être psychosomatique, quand l'attention est à son comble. Si ceci doit être compris clairement, si l'on se propose de le voir par soi-même, il faut tout d'abord se souvenir que la chose décrite n'est pas sa description. Nous pouvons décrire cette tente, tout ce qu'elle contient, mais cette description est autre chose que la tente elle-même. Le mot n'est pas la chose, et nous devons dès le commencement sentir de toute évidence que l'explication n'est pas la chose expliquée. Être pris au piège d'une telle description, d'une telle explication, est une façon de vivre des plus enfantines et je crains bien que ce ne soit le cas pour la plupart d'entre nous. Nous nous satisfaisons de la description, de l'explication, disant : « Voilà la cause », et nous nous laissons porter par le flot. Tandis que ce matin, nous allons découvrir par nous-mêmes ce qu'il advient de l'esprit, du cerveau, de toute la structure psychosomatique, quand existe cette extraordinaire attention, quand il n'y a

y a pas de centre, observateur ou censeur.

Pour le comprendre, pour apprendre vraiment, non pas se contenter d'une explication donnée par l'orateur, pour découvrir, il faut commencer par comprendre « ce qui est ». Non pas « ce qui devrait être », ni « ce qui a été », mais « ce qui est ».

S'il vous plaît, accompagnez-moi, voyageons ensemble, c'est très amusant de voyager de concert dans les chemins de la connaissance. Il est évident que d'immenses changements s'imposent en nous-mêmes comme dans le monde. Les cheminements de nos pensées, de nos activités sont absolument non mûris, contradictoires, diaboliques si nous pouvons employer ce mot. Vous inventez une machine destinée à tuer, puis une antimachine pour anéantir la première. C'est là ce qui se passe dans le monde, non seulement socialement mais aussi mécaniquement. Tout esprit qui est vraiment préoccupé, qui saisit la gravité d'un changement extérieur ou psychologique, doit forcément approfondir ce problème de l'être humain, de sa conscience, ses désespérances, ses peurs abjectes, ses ambitions, ses tourments, son désir de s'accomplir d'une façon ou d'une autre.

Donc, si nous voulons comprendre toutes ces choses il faut commencer par voir « ce qui est ». « Ce qui est » – non seulement ce qui se trouve devant vous mais encore ce qui est au-delà. Rien que pour voir ce qui est devant vous, il faut une perception claire, exempte de souillure, de préjugés, et même du désir d'aller au delà. Il faut simplement observer. Non seulement ce qui est mais ce qui a été – qui au fond est encore ce qui est. Le « ce qui est » est le présent, est le passé et est l'avenir. Je vous en prie, voyez ceci! Voir « ce qui est » n'est pas chose statique, c'est

un mouvement. Et pour épouser ce mouvement de « ce qui est », il vous faut un esprit très clair, sans préjugés, sans déformation. Or, dès qu'il y a effort il y a déformation. L'esprit est incapable de voir « ce qui est » et d'aller au delà, s'il est d'une façon ou d'une autre soucieux de changer quoi que ce soit à « ce qui est » ou de vouloir le transcender ou le supprimer.

Pour observer « ce qui est », il faut de l'énergie ; il en faut pour observer n'importe quoi. Pour écouter ce que vous dites il me faut de l'énergie, c'est-à-dire qu'il m'en faut si je veux vraiment et désespérément comprendre ce que vous dites. Mais si cela ne m'intéresse pas vraiment, si j'écoute mollement, il ne m'en faut que peu et elle se dissipe bien vite. Donc pour comprendre ce qui est, il faut de l'énergie. Or, toutes ces fragmentations dont nous sommes faits sont des divisions de cette énergie. Le « moi » et le « non-moi », la « colère » et la « non-colère », la « violence » et la « non-violence » – tout cela sont des fragmentations de l'énergie. Or, si un fragment prend une autorité sur les autres, nous avons une énergie qui fonctionne par fragments. Sommes-nous en communication les uns avec les autres? Ceci veut dire apprendre ensemble, travailler ensemble, créer ensemble, voir ensemble, comprendre ensemble ; ce n'est pas moi qui parle et vous qui écoutez pour dire : « Oui, je comprends intellectuellement » ; cela, ce n'est pas comprendre. C'est un mouvement total où nous appréhendons ensemble, c'est une action totale.

Ainsi l'esprit voit que toutes ces fragmentations, telles que mon Dieu, votre Dieu, ma croyance, votre croyance, sont des morcellements de l'énergie. Il n'y a qu'énergie et fragmentation. Cette énergie est fragmentée par la pensée,

et celle-ci est la voie du conditionnement – chose que nous n'allons pas approfondir à nouveau car il nous faut avancer.

La conscience est donc la totalité de ces fragmentations de l'énergie ; et comme nous l'avons dit, un de ces fragments est l'observateur, le « moi », ce singe qui est incessamment agité. Ne perdez pas de vue que la description n'est pas l'objet décrit, que vous vous observez vous-mêmes par les paroles de l'orateur. Mais les mots n'étant pas la chose, l'orateur a peu d'importance. L'important c'est votre observation de vous-même, de la nature de cette fragmentation de l'énergie. Cela pouvez-vous le voir – c'est là le « ce qui est » mais sans qu'y figure ce fragment – l'observateur? L'esprit peut-il voir ces nombreux fragments qui constituent la conscience dans sa totalité? Ce sont des fragmentations de l'énergie. Ceci, l'esprit peut-il le voir, mais sans qu'y figure l'observateur qui est un fragment parmi tant d'autres. Ceci, il est primordial de le constater. Si l'esprit s'avère incapable de voir les innombrables fragments sans regarder avec les yeux de l'un d'entre eux jamais vous ne comprendrez ce que c'est que l'attention. Nous rencontrons-nous dans cette vision?

L'esprit voit les effets de la fragmentation extérieurement et intérieurement ; extérieurement, les gouvernements souverains, avec leurs armes, leurs races, et tout ce qui s'ensuit, les divisions en nationalités, en croyances et dogmes religieux. Les divisions des activités sociales et politiques – partis travailliste, conservateur ; communistes, capitalistes – tout cela vient du désir fondamental de la pensée qui dit : « Il me faut être en sécurité. » Elle se figure l'obtenir par la fragmentation et

elle en crée de plus en plus. Le comprenez-vous? Non pas verbalement mais comme une évidence qui s'impose. La jeunesse s'opposant à l'âge mûr, les riches aux pauvres, la mort à la vie – la voyez-vous cette sempiternelle division, ce mouvement de fragmentation de la pensée qui est prise au piège du conditionnement engendré par ces fragments? L'esprit peut-il voir ce mouvement dans sa totalité et sans le centre qui dit : « Je le celui-ci devient un agent de division. Le « moi » et le « non-moi » – ce qui est vous. La pensée a construit ce « moi » par son désir, son impulsion de trouver une sécurité, une sauvegarde. Dans cette soif de sécurité, elle a divisé l'énergie en « moi » et « non-moi » et par cela même elle se plonge dans l'insécurité. L'esprit peut-il voir tout ceci dans son entier? Il ne le peut pas dès qu'il y a un fragment qui joue le rôle d'observateur.

Nous demandons : quelle est la qualité d'un esprit intensément attentif, où il n'y a aucune fragmentation? C'est là qu'hier nous avons laissé la question. Je ne sais pas si vous avez réfléchi ou appris depuis hier ; l'orateur n'est pas un professeur se proposant de vous instruire ou de vous informer. Pour découvrir il faut qu'il n'y ait aucune fragmentation – évidemment – c'est-à-dire aucun effort. Tout effort signifie déformation et comme dans la plupart des cas nos esprits sont ainsi déformés, vous ne pouvez absolument pas comprendre ce que c'est qu'une attention complète et découvrir ce qu'il advient à un esprit qui est absolument attentif, lucide.

Il existe une différence entre sécurité et stabilité. Nous avons dit que ce singe dont nous avons parlé est ce « moi » avec ses pensées, ses problèmes, ses inquiétudes, ses peurs, etc. Cette pensée agitée – le singe – est toujours à la poursuite de la sécurité, parce qu'il redoute toute

incertitude dans ses activités, ses pensées, ses rapports. Il voudrait que tout soit mécanique, c'est-à-dire objet de certitude. Et pour lui la sécurité s'exprime en fonction de certitude mécanique. La stabilité est différente, non pas opposée – mais relevant d'une autre dimension que la sécurité. C'est une chose qu'il nous faut comprendre. Un esprit agité poursuivra toujours la sécurité, il est incapable, dans son agitation, de la trouver. Être stable – ferme n'est pas le mot qui convient – c'est être constant, établi, inébranlable et néanmoins être infiniment mobile! L'esprit affolé par la recherche de la sécurité ne peut être stable, inébranlable tout en étant mobile et prompt.

Percevez-vous la différence? Que faites-vous dans votre vie, dans votre vie quotidienne? Votre pensée est-elle ce singe inquiet, remuant, dans son désir de sécurité, et qui ne la trouvant pas dans une direction, s'engage dans une autre, poussé par une constante agitation? Il pense trouver la sécurité dans cette agitation, il n'y parvient jamais. Il peut prétendre : « Voilà Dieu. » C'est encore une invention de sa pensée, une image née de siècles de conditionnement. Ou bien c'est l'idée communiste qui lui souffle : « Dieu n'existe absolument pas)> ce qui est un autre conditionnement.

Donc que faites-vous – recherchez-vous la sécurité au sein de votre agitation? Ce désir de sécurité est des plus étranges. Elle a besoin d'être reconnue par le monde ; je ne sais si vous le saisissez. J'écris un livre et dans ce livre je trouve une sécurité. Mais encore faut-il que ce livre soit reconnu par le monde, autrement il n'apporte pas cette sécurité. Donc voyez ce que j'ai fait – ma sécurité dépend de l'opinion des gens! « Mes livres se vendent par milliers » et j'ai contribué à la valeur des choses de ce monde! En

recherchant ma sécurité au moyen d'un livre – ou d'autre chose – je dépends désormais d'un monde que j'ai créé. Cela signifie que je me fais constamment illusion à moi-même. Si seulement vous pouviez saisir ceci! Donc ce désir qu'a la pensée d'être en sécurité est le chemin même de l'incertitude, de l'insécurité. Quand existe cette attention complète où il n'y a pas de centre, qu'est-il advenu de cet esprit, si intensément lucide? Connaît-il la sécurité, subsiste-t-il en lui une agitation? S'il vous plaît, n'indiquez pas votre accord – c'est une chose immense que de s'en rendre compte. Voyez-vous, Messieurs, la plupart d'entre nous sommes à la recherche d'une solution au tourment du monde, d'une solution à la moralité sociale, laquelle est immoralité. Nous nous efforçons de trouver un moyen d'organiser une société où il n'y aurait plus d'injustice sociale. L'homme a recherché Dieu, la vérité, tout cela, à travers les siècles, il n'a jamais trouvé mais il y a cru. Quand vous y croyez, vous avez tout naturellement des expériences conformes à vos croyances, lesquelles sont fausses. Donc, dans son agitation, dans son désir de sécurité, de bien-être, l'homme a inventé toutes ces fausses sécurités, projections de sa pensée. Si vous avez constaté toute cette fragmentation de l'énergie, et que par conséquent – l'énergie n'est plus fragmentée – que s'est-il passé dans votre esprit, qui si longtemps a poursuivi la sécurité? Il était agité, allant d'une peur à l'autre? Et maintenant que faites-vous, quelle est votre réponse?

Auditeur : On n'est plus isolé, il n'y a pas de peur.

Krishnamurti : Nous avons déjà vu tout ceci, Monsieur. A moins que ce ne soit le cas pour vous, ne dites rien, cela n'aurait pas de sens. Vous pouvez inventer, vous pouvez dire : « Je ressens ceci » – mais si vous êtes véritablement

réfléchi, grave, si vous voulez connaître ces choses, alors il vous faut l'approfondir, ce doit être pour vous une vocation, votre vie – et non le passe-temps d'un matin. Vous souvenez-vous, nous avons traversé le village, tout le monde allait à l'église, religion de week-end. Ceci n'est pas une religion de week-end. C'est une manière de vivre, une manière de vivre compreniez, vous auriez un sentiment extraordinaire de l'action.

Auditeur : Monsieur, dès l'instant où vous dites : « Que faites-vous avec cela? » le singe qui est en vous surgit. Il déclenche la question, et celle-ci à son tour déclenche l'activité du singe.

Krishnamurti : C'est une question que je ne pose que pour voir où vous en êtes.

Auditeur : Il n'y a qu'un fragment qui agit.

Krishnamurti : Oui. Il y a donc un fragment de cette énergie morcelée qui fébrilement recherche la sécurité – voilà vraiment « ce qui est ». Voilà ce que tous nous faisons. Cette fébrilité, cette recherche, cette quête constantes, cet engagement envers une société, puis envers une autre, le singe ne s'arrête jamais – tout cela est symptomatique d'un esprit qui ne s'intéresse qu'à la sécurité. Or, si ceci est très clairement vu et constaté, que devient cet esprit qui ne se soucie plus de sécurité? Il n'a évidemment plus peur. Celle-ci devient triviale quand on voit comment la pensée a fragmenté l'énergie, ou s'est fragmentée elle-même et ce faisant, a engendré la peur. Quand vous voyez l'activité de la pensée dans sa fragmentation, si vous vous trouvez devant la peur, vous agissez. Nous demandons donc, cet esprit qui est absolument attentif, qu'est-il devenu? Y a-t-il en lui un quelconque mouvement de recherche? S'il vous plaît,

observez.

Auditeur : L'activité mécanique s'arrête complètement.

Krishnamurti : Comprenez-vous ma question? Quand vous êtes dans un tel état d'attention, l'esprit recherche-t-il encore? Rechercher une expérience, à vous comprendre vous-même, à vous dépasser, à trouver une action juste ou injuste, une permanence sur laquelle s'appuyer – une permanence dans vos rapports, dans vos croyances ou dans vos conclusions. Tout cela continue-t-il d'agir quand vous êtes totalement lucide?

Auditeur : L'esprit ne recherche plus rien.

Krishnamurti : Savez-vous ce que cela signifie quand vous faites une telle affirmation avec une telle facilité? Ne rien rechercher – cela veut dire quoi?

Auditeur : Il est prêt à recevoir le neuf qu'il est incapable d'imaginer.

Krishnamurti : Non, Madame, vous n'avez pas vraiment compris. Ma question est celle-ci : l'esprit voit l'activité du singe, son agitation. Cette agitation, qui est cependant de l'énergie, a été morcelée par la pensée dans son désir de trouver une sécurité, une certitude, une sûreté permanentes. Ce faisant elle a divisé le monde en « moi » et « non moi », en « nous » et « eux », et elle recherche la vérité comme devant lui donner cette sécurité. Tout ceci ayant été observé et vu, l'esprit cherche-t-il encore? Chercher implique un état d'agitation – n'ayant pas trouvé la sécurité ici, je la recherche ailleurs et ne la trouvant pas je cherche encore plus loin.

Auditeur : L'esprit alors n'a plus la préoccupation de sa recherche.

Krishnamurti : Un esprit qui ne connaît pas de centre ne se préoccupe pas de recherche. Mais en est-il ainsi pour

vous?

Auditeur : Au moment où l'on est attentif cela se passe ainsi.

Krishnamurti : Non, Monsieur.

Auditeur : Il y a une infinité de choses qui se passent dans un esprit qui cesse de faire des efforts.

Krishnamurti : Vous promenant, étant assis tranquille et calme, avez-vous jamais su ce que c'est que d'être complètement vide? Il ne s'agit pas d'être isolé, retiré du monde, abrité derrière un mur que vous avez construit et qui vous coupe de tout votre entourage – ce n'est pas cela dont je parle. Un esprit peut être totalement vide, il n'est pas pour cela sans mémoire ; les souvenirs sont là parce que vous rentrez chez vous ou que vous allez à votre bureau. Je parle de ce vide de l'esprit qui a cessé de chercher.

Auditeur : Tout est et je suis. Qu'est-ce que « Je suis », qui est « Je suis »? Qu'est-ce que ce « je » qui dit « suis » ; est-ce le singe?

Krishnamurti : Ne répétez pas ce qu'ont dit les propagandistes, les religions, les psychologues. Qui dit « Je suis » – l'Italien, le Français, le Russe, le croyant, le dogme, les peurs, le passé, le chercheur, celui qui cherche et qui trouve? Celui ou celle qui s'identifie avec sa maison, son mari, sa fortune, son nom, sa famille – tout cela ne sont que des mots! Non, vous ne le voyez pas. Il en est pourtant ainsi! Si vous constatez que vous n'êtes qu'un assemblage de paroles et de souvenirs, le singe et sa fébrile agitation cessent d'exister.

Auditeur : Si votre esprit est totalement vide quand vous vous rendez à votre travail, pourquoi y allez-vous? Pourquoi continuez-vous de faire tout cela?

Krishnamurti : Il vous faut gagner votre vie, aller chez vous, sortir de cette tente.

Auditeur : La question est assurément celle-ci : comment vider mon esprit si ma mémoire continue d'agir?

Krishnamurti : Voyez, Messieurs, je voudrais vous dire une chose des plus simples : la sécurité est une chose qui n'existe pas. Ce besoin fébrile de sécurité fait partie de l'observateur, du centre, du singe. Et ce singe dans son agitation, la pensée – a morcelé ce monde, en a fait un affreux chaos, a créé d'épouvantables tourments, d'indescriptibles douleurs. Et la pensée, si intelligente, si habile, si érudite, si efficace qu'elle soit, est incapable de résoudre ces problèmes, de mettre de l'ordre dans ce chaos. Il faut qu'il y ait un moyen de s'en sortir, mais ce n'est pas par la pensée. Je voudrais vous faire entendre que dans cet état d'attention, toute idée de sécurité a disparu parce qu'il y a stabilité. Celle-ci n'a rien de commun avec la sécurité – quand la pensée recherche la sécurité elle y voit quelque chose de permanent, d'immuable, et qui par conséquent devient mécanique. La pensée recherche la sécurité dans les rapports et dans ces rapports elle crée une image. Celle-ci devient permanence et effrite les rapports – vous avez votre image, j'ai la mienne. Dans cette image la pensée s'est établie et identifiée comme une chose permanente. Extérieurement ; c'est là ce que nous avons fait ; votre pays, mon pays, etc. Quand l'esprit est quitte de tout cela, quitte dans ce sens qu'il en a vu la complète vanité, sa malfaisance, il en a fini avec toutes ces choses. Alors que se passe-t-il dans un esprit qui en a fini avec le concept de la sécurité? Qu'en est-il d'un esprit qui est assez attentif pour être complètement stable, qui ne recherche plus aucune sorte

de sécurité, qui voit l'inexistence du permanent? Je vous pose la question, mais la description n'est pas la chose décrite. Voyez combien ceci est important ; toute l'évolution du cerveau s'est faite, orientée par l'idée de la recherche d'une complète sécurité. L'esprit, le cerveau ont besoin de sécurité, sans elle ils ne peuvent fonctionner. Sans ordre, ils fonctionneront illogiquement, inefficacement, altérés par des névroses ; par conséquent le cerveau exige d'être en ordre et l'ordre pour lui s'exprime en fonction de sécurité. Tant que fonctionne ce cerveau, il recherche l'ordre par la sécurité. Quand il y a attention, le cerveau recherche-t-il encore la sécurité?

Auditeur : Monsieur, il n'y a que le présent.

Krishnamurti : Monsieur, je cherche à vous transmettre quelque chose. Je peux me tromper du tout au tout. Je peux dire d'insignes bêtises, mais il vous faut découvrir par vous-même si je dis des bêtises.

Auditeur : J'ai la sensation qu'en ce moment je suis attentif, je ne cherche plus. Mais cette attention peut cesser d'exister, et alors je chercherai à nouveau.

Krishnamurti : Jamais! C'est là toute la question. Si la pensée voit que la permanence n'existe pas, elle ne la recherchera plus jamais. Autrement dit, le cerveau, avec ses souvenirs de sécurité, sa culture dans une société qui défend de la sécurité, ses idées, sa moralité enracinées dans la notion de sécurité – ce cerveau est complètement vidé de tous ses mouvements tendant à la sécurité. Avez-vous jamais, certains d'entre vous, examiné cette question de la médiation? Ce qui est intéressant n'est pas la méditation, mais celui qui médite – voyez-vous la différence? La plupart d'entre vous êtes intéressés par la méditation, comment la pratiquer, comment méditer pas à

pas et ainsi de suite – et la vraie question n'est pas du tout là. Celui qui médite est la méditation Comprendre celui qui médite, telle est la méditation.

Or, si vous avez approfondi cette question de la méditation, celui qui médite doit prendre fin par l'effet de la compréhension et non pas par une suppression ou destruction de la pensée. Il ne faut pas supprimer ni annihiler la pensée, il faut la comprendre. C'est-à-dire que se comprendre c'est comprendre le mouvement de la pensée, celle-ci étant le mouvement du cerveau à la recherche de la sécurité et tout ce qui s'ensuit.

Or, celui qui médite demande si ce cerveau peut être complètement silencieux. La pensée peut-elle être complètement silencieuse et cependant agir à partir de ce silence et non comme une fin en soi? Ceci est peut-être trop compliqué pour vous. C'est cependant bien simple.

Donc un esprit intensément attentif ne connaît aucune fragmentation de l'énergie. Ceci, voyez-le s'il vous plaît ; il n'y a pas de fragmentation de l'énergie, c'est une énergie complète. Et cette énergie peut agir quand vous vous rendez à votre bureau. Donc un esprit intensément attentif ne connaît aucune fragmentation de l'énergie. Ceci, voyez-le s'il vous plaît ; il n'y a pas de fragmentation de l'énergie, c'est une énergie complète. Et cette énergie peut agir quand vous vous rendez à votre bureau.

Auditeur : Oui.

Krishnamurti : Voyez, Monsieur, puis-je communiquer avec vous sans paroles quand il s'agit de cette qualité d'un esprit qui est extraordinairement attentif et qui cependant peut fonctionner dans ce monde sans morceler l'énergie? Avez-vous compris ma question?

Auditeur : Oui.

Krishnamurti : Et maintenant, puis-je vous communiquer tout cela sans paroles? Comment savez-vous que je le puis? De quoi parlons-nous tous!

Krishnamurti : Voyons, nous avons parlé pendant près de cinq semaines, nous avons tout expliqué, nous sommes entrés dans les détails, nous y avons mis tout notre cœur. Avez-vous compris? Ne serait-ce que verbalement? Et vous voulez comprendre quelque chose non verbalement! Ceci peut arriver si votre esprit est en contact avec l'orateur dans la même intensité, avec la même passion, au même moment, au même niveau, alors vous pourrez communiquer. Est-ce le cas pour vous? Maintenant écoutez ce train qui passe! Sans qu'une parole ait été prononcée il s'est établi une communication parce que tous deux nous écoutions le bruit de ce train, au même moment, avec la même intensité, la même passion. Alors seulement il y a communication directe. Le sujet qui nous occupe, vous intéresse-t-il avec la même intensité qu'il intéresse l'orateur? Évidemment pas. Monsieur, si vous tenez la main d'un autre, cela peut être une habitude ou une coutume. Ou bien vous pouvez la tenir et une communication peut s'établir sans qu'une parole soit prononcée parce qu'au même moment vous partagez la même intensité. Mais nous ne sommes ni intenses, ni passionnés, ni intéressés. fonction de la fragmentation. Voyez ce qu'il est advenu d'un esprit qui a suivi toutes les choses dont nous avons parlé, toutes nos discussions, toutes les paroles échangées. Qu'est-il devenu, l'esprit qui a vraiment écouté tout ceci?

Tout d'abord il est devenu sensitif, non seulement mentalement mais physiquement. Il a renoncé à fumer, à boire, à se droguer. Et quand nous avons parlé de

l'attention, vous vous êtes aperçus que l'esprit ne recherche plus rien, n'affirme plus rien. Un tel esprit est tout à la fois complètement stable et complètement mobile. Grâce à cette sensibilité et à cette stabilité il peut agir sans morceler la vie et l'énergie en fragments. La stabilité et l'action mises à part que peut découvrir un tel esprit? L'homme a toujours recherché ce qu'il appelait Dieu, la vérité : il les a toujours recherchés à cause de sa peur, de son désespoir, de son désordre. Il a cherché et il a cru trouver. Et sa découverte, il a commencé à l'organiser.

Donc, ce qui est stable, intensément mobile et sensitif, ne recherche pas ; il voit quelque chose qui n'a jamais été trouvé auparavant, autrement dit, pour un tel esprit le temps n'existe pas – n'allez pas en conclure qu'il va manquer son train. Il y a donc un état intemporel et par conséquent infiniment vaste.

C'est une chose merveilleuse si vous la trouvez. Je pourrais poursuivre mais la description n'est pas la chose décrite. Il vous reste à apprendre tout ceci en vous observant vous-même – aucun livre, aucun instructeur ne peut vous aider – ne dépendez de personne, ne recherchez pas les organisations spirituelles – il faut apprendre tout ceci par soi-même. Alors l'esprit pourra découvrir des choses incroyables. Mais pour cela, il faut que n'existe plus aucune fragmentation, et par conséquent une immense stabilité, une rapidité, une mobilité. Pour un tel esprit, il n'y a pas de temps, et tout le concept de la vie et de la mort prend un sens tout à fait différent.

Saanen, le 9 août 1970